

LA
HENRIADE.

..... *Incedo per ignes*
Suppositos cineri doloso.

Hor. L. 2. Od. 1.

1607/4913.





Frontispice



François de Voltaire
Né en 1695.

LA
HENRIADE,
PAR MONSIEUR
DE VOLTAIRE.
NOUVELLE ÉDITION
ENRICHIE DE FIGURES.



A AMSTERDAM;
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ.

M. DCC. LXXV.

THE
HISTORY OF
THE
MOUNTAIN
MOUNTAIN



THE
HISTORY OF
THE
MOUNTAIN
MOUNTAIN

XXXXXX PREFACE



PRÉFACE

PAR M. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne se lasse point de relire , & le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui , comme la *Henriade* , ayant d'abord mérité son estime , ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poème , si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui , parut pour la première fois en 1723 , imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette Edition ; aussi est-elle remplie de fautes , de transpositions , & de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une Edition à Evreux , aussi imparfaite que la première , avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon , tels que ceux-ci , où il est aisé de reconnaître un tel Ecrivain.

Et malgré les Perraults , & malgré les Houdarts ,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6 de son édition.

En 1726 , on en fit une édition à Londres sous le titre de *la Henriade* , in-4^o . , avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre , & pour ne rien laisser à desirer dans cette édition , j'ai cru devoir insérer dans ma Préface cette Epître dédicatoire. On fait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût , qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges , que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécenés , lisent avidement & avec fruit les Epîtres dédicatoires d'*Alzire* , de *Zaïre* , &c. Celle-ci est dans le même goût , & on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli , qui sait louer les Rois même sans les flatter. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais.

T O T H E
Q U E E N.
M A D A M ,

*I*T is the Fate of Henri the Fourth to be
protected by an English QUEEN. He

was assisted by that great Elisabeth, who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memori be so wel protected, as by her who ressembles so much Elisabeth in her personal Virtues.

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unstained with Superstition, a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tiranny, the Righes of Kings always asseted, and those of Mankind never laid aside.

The some Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Consort of a King, who among so many crowned Heads enjoys, almost alone, the inestimable Honour of ruling a free Nation, a King who makes his Powes consist in being beloved, an his Glory in being just.

Our Descartes, who was the greatest Philosopher in Europe, before Sir Isaac Newton appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princess Palatine Elisabeth, not, said he, because she was a Princess, for true Philosophers respect Princes, and never flatter them, but because of all his Readers she understood him the best, and loved Truth the most.

I beg Leave MADAM (without comparing my self to Descartes) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon

the like Account , not only as the Protectress of all Arts and Sciences , but as the best Judge of them.

I am with thad profound Respect , wich is due to the greatest Virtue , as wel as to the highest Rank.

May it please YOUR MAJESTY,
YOUR MAJESTYS,

Most humble , most dutiful ,
Most obliged Servant
VOLTAIRE.

M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy nous en a donné la Traduction suivante.

A

L A R E I N E.

M A D A M E ,

C'EST le fort de *Henri IV* d'être protégé par une Reine d'Angleterre. Il a été appuyé par *Elisabeth* , cette grande Princesse , qui étoit dans son tems la gloire de son Sexe. A qui sa mémoire pourroit-elle être aussi bien confiée , qu'à une Princesse

dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elisabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce Livre des vérités bien grandes & bien importantes : la Morale à l'abri de la superstition : l'esprit de liberté également éloigné de la révolte & de l'oppression : les droits des Rois toujours assurés, & ceux du peuple toujours défendus.

Le même esprit dans lequel il est écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse Epouse d'un Roi qui, parmi tant de Têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur sans prix de gouverner une Nation libre, & d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, & sa gloire à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ses principes à la célèbre Princesse Palatine *Elisabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle étoit Princesse : car les vrais Philosophes respectent les Princes, & ne les flattent point ; mais parce que, de tous ses Lecteurs, il l'a regardoit comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (sans me comparer à *Descartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-seulement parce qu'elle protege les

Sciences & les Arts , mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

Je suis , avec ce profond respect qui est dû à la plus grande Vertu & au plus haut Rang ,

Si VOTRE MAJESTÉ , veut bien me le permettre ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très respectueux ,
& très-obeissant Serviteur ,
VOLTAIRE.

Cette édition , qui fut faite par Souscription , a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre , mais il a remis dans la Bibliothèque du Roi , c'est-à-dire , sous les yeux du Public & de la postérité , des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il seroit long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci , dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736 , le Roi de Prusse , alors Prince Royal , avoit chargé M. Algaroti , qui étoit à Londres , d'y faire graver ce Poème

avec des vignettes à chaque page. Ce Prince , ami des Arts qu'il daigne cultiver , voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les Lettres , & particulièrement pour la *Henriade* , daigna en composer la Préface ; & se mettant ainsi au rang des Auteurs , il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts est un mérite commun à un grand nombre de Princes , mais les encourager par l'exemple , & les éclairer par d'excellents Ecrits , en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse , qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son pere , les guerres survenues , & le départ de M. Algaroti de Londres , interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avoit conçu. Comme la Préface qu'il avoit composée n'a pas vu le jour , j'en ai pris deux fragments qui peuvent en donner une idée , & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Littérature.

» Les difficultés , dit-il en un endroit ,
» qu'eut à surmonter M. de Voltaire , lorsqu'il composa son Poëme Epique , sont
» innombrables. Il voyoit contre lui les
» préjugés de toute l'Europe , & celui de
» sa propre Nation , qui étoit du sentiment
» que l'Epopée ne réussiroit jamais

» en français. Il avoit devant lui le triste
» exemple de ses prédécesseurs qui avoient
» tous bronché dans cette pénible carrière.
» Il avoit encore à combattre le respect
» superstitieux & exclusif du peuple fa-
» vant pour Virgile & pour Homere , &
» plus que tout cela , une santé faible qui
» auroit mis tout autre homme , moins sen-
» sible que lui à la gloire de sa nation , hors
» d'état de travailler. C'est cependant in-
» dépendamment de tous ces obstacles , que
» M. de Voltaire est venu à bout de son
» dessein , &c.

» Quant à la saine morale , dit-il ail-
» leurs , quant à la beauté des sentimens ,
» on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on
» peut desirer. La valeur prudente de Hen-
» ri IV , jointe à sa générosité & à son hu-
» manité , devoit servir d'exemple à tous
» les Rois & à tous les Héros qui se pi-
» quent , quelquefois mal à propos , de du-
» reté envers ceux que le destin des Etats
» & le sort de la guerre ont soumis à leur
» puissance. Qu'il leur soit dit en passant ,
» que ce n'est ni dans l'inflexibilité ni
» dans la tyrannie que consiste la véritable
» grandeur ; mais bien dans ce sentiment
» que l'Auteur exprime avec tant de no-
» blese :

» Amitié, don du Ciel , plaisir des grandes ames ,

» Amitié que les Rois , ces illustres ingrats ,

» Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Ainsi pensoit ce grand Prince avant que de monter sur le trône. Il ne pouvoit alors instruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues. En vers Anglais , par M. Lokman. Une partie l'a été en vers Italiens , par M. Querini , noble Vénitien ; & une autre en vers Latins , par le Cardinal de ce nom , Bibliothécaire du Vatican , si connu par sa grande Littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Messieurs Ortolani & Nenci ont aussi traduit plusieurs Chants de la Henriade.

Elle l'a été entièrement en vers Hollandais & Allemands.

Cette Justice rendue par tant d'Etrangers contemporains , semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme , & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeller celui du goût , il y a apparence qu'il le fera des siècles à venir. On pourroit donc , sans être téméraire , le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi , Lecteur de

Pise , dans une Lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade , où il parle du sujet , du plan , des mœurs , des caractères , du merveilleux , & des principales beautés de ce Poëme , en homme de goût & de beaucoup de Littérature ; bien différent d'un Français , Auteur de feuilles périodiques , qui , plus jaloux qu'éclairé , l'a comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose dans son Auteur , ou bien peu de lumières , ou bien peu d'équité : car en quoi se ressemblent ces deux Poëmes ? Le sujet de l'un & de l'autre est une Guerre Civile ; mais dans la Pharsale , *l'audace est triomphante , & le crime adoré* ; dans la Henriade , au contraire , tout l'avantage est du côté de la Justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'Histoire sans mélange de fiction ; au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps , transporté les faits , & employé le merveilleux. Le style du premier est souvent empoulé , défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses Héros avec de grands traits , il est vrai , & il y a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homere. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre Poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un

vers lui suffit quelquefois pour cela , témoins
les suiivans :

Médecis la (a) reçut avec indifférence ,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisirs , &c.

Connoissant les périls , & ne redoutant rien ;
Heureux (b) Guerrier , grand Prince & mauvais
Citoyen.

Il (c) se présente aux Seize , & demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Il (d) marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats , plaint son Maître & le suit.

Mais si M. de Voltaire annonce avec tant
d'art ses personnages , il les soutient avec
beaucoup de sagesse ; & je ne crois pas que
dans le cours de son Poëme on trouve un
seul vers où quelqu'un d'eux se démente.
Lucain , au contraire , est plein d'inégalités ,
& s'il atteint quelquefois la véritable gran-
deur , il donne souvent dans l'enflure. Enfin
ce Poëte Latin , qui a porté à un si haut
point la noblesse des sentimens , n'est plus.

(a) La tête de Coligny. *Chant II.*

(b) Guise. *Chant III.*

(c) Harlay. *Chant IV.*

(d) Mornay. *Chant VI.*

le même lorsqu'il faut , ou peindre , ou décrire ; & j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y auroit donc plus de justesse à comparer la Henriade avec l'Eneïde. On pourroit mettre dans la balance le plan , les mœurs , le merveilleux de ces deux Poëmes ; les personnages , comme Henri IV & Enée , Achates & Mornay , Cimon & Clément , Turnus & d'Aumale , &c. Les Episodes qui se répondent , comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage , & celui de Henri chez le Solitaire de Gerfai , le Massacre de la saint Barthelemi & l'Incendie de Troie , le quatrieme Chant de l'Eneïde & le neuvieme de la Henriade , la Descente d'Enée aux Enfers & le Songe de Henri IV , l'Antre de la Sibile & le Sacrifice des Seize , les Guerres qu'ont à soutenir les deux Héros , & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre , la mort d'Euriale & celle du jeune d'Ailli , les combats singuliers de Turanne contre d'Aumale , & d'Enée contre Turnus. Enfin le style des deux Poëtes , l'art avec lequel ils ont enchainé les faits , & leur goût dans le choix des Episodes , leurs comparaisons , leurs descriptions. Et après un tel examen , on pourroit décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette Préface , ne me permettent

pas d'appuyer sur ce parallele , mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & sans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler , ont fait dire à quelques Critiques , que la Henriade manquoit du côté de l'invention : que ne fait-on le même reproche à Virgile , au Tasse , &c. Dans l'Enéide sont réunis le plan de l'Odyssée & celui de l'Iliade. Dans la Jérusalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement suivi , & orné de quelques épisodes tirés de l'Enéide.

Avant Homere , Virgile , & le Tasse , on avoit décrit des Sieges , des Incendies , des Tempêtes. On avoit peint toutes les passions. On connoissoit les Enfers & les Champs Elysées. On disoit qu'Orphée , Hercule , Pirithoüs , Ulysse , y étoient descendus pendant leur vie. Enfin , ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis suivant le caractère de leur génie , & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'est pas là créer , c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie , & on ne sauroit disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là , dit-on , que de

l'invention de détail , & quelques Critiques voudroient de la nouveauté dans le tout. On faisoit un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le mystere de l'Eucharistie :

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui , dit-il , ce vers est beau ; mais , je ne fais , l'idée n'en est pas neuve. Malheur , dit M. Fénelon , (a) à qui n'est pas ému en lisant ces vers :

(b) *Fortunate senex , hic inter flumina nota
Et fontes sacros , frigus captabis opacum.*

N'aurois-je pas raison d'adresser cette espece d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui , comme lui , veulent du neuf , c'est-à-dire , de l'inoui , qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poëme , quelque extraordinaires qu'elles soient. Il les a puisées dans les Poëtes dans l'Ecriture-Sainte , &c. L'idée de son pont , toute gigantesque

(a) Lettre à l'Académie Française.

(b) Virgile , Eglogue I.

qu'elle est, n'est pas neuve. Sadi s'en étoit servi avant lui, & l'avoit tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poète, qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poèmes en prose. Ce paradoxe paroît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. M. de Fénelon, qui avoit beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais sous celui de Poèmes. C'est sans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers Poèmes. Je ne dis pas seulement, parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le style, tout fleuri & tendre qu'il est, seroit trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rythme, la mesure, la rime, les inversions; en un mot, rien de ce qui constitue cet art si difficile de la Poésie, art qui n'a pas plus de rapport avec la Pro-

se , que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'Orthographe qu'on a suivie dans cette édition ; c'est celle de l'Auteur : il l'a justifiée lui-même ; & puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent , il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter ; je me contenterai donc , pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poésie , de citer quelques endroits de nos meilleurs Poètes , où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(a) Attaquons dans leurs murs ces Conquérens si fiers.

Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colere revient , & je me reconnois :

Immolons , en partant trois ingrats à la fois.

(b) Je ne fais que recueillir les voix ,
Et dirois vos défauts , si je vous en favois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation , eût obvié à ces défauts ; & que ces deux Poètes , si exacts & si heureux dans leurs rimes , ne se sont contentés de celles-ci , que parce qu'elles satisfai-
soient

(a) Mithridate.

(b) Le Flatteur.

soient les yeux. Ce qui le prouve , c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Bauvais* , qu'on prononce comme *savois* , avec *voix* , qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de Boileau :

- (c) La Discorde en ces lieux menace de s'acroître :
Demain , avant l'aurore , un Lutrin va paroître.

l'on prononce *s'acraître* pour la rime , & cela est assez usité. Madame Deshoulières dit :

- (d) Puisse durer , puisse croître
L'ardeur de mon jeune Amant ,
Comme feront sur ce hêtre
Les marques de mon tourment !

Mais ce qui paraît singulier , c'est que *paroître* , en faveur de qui on prononce *s'acraître* , change lui-même sa prononciation en faveur de *Cloître*.

- (e) L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître :
La piété chercha les Déserts & le *Cloître*.

Une bizarrerie si marquée vient de ce

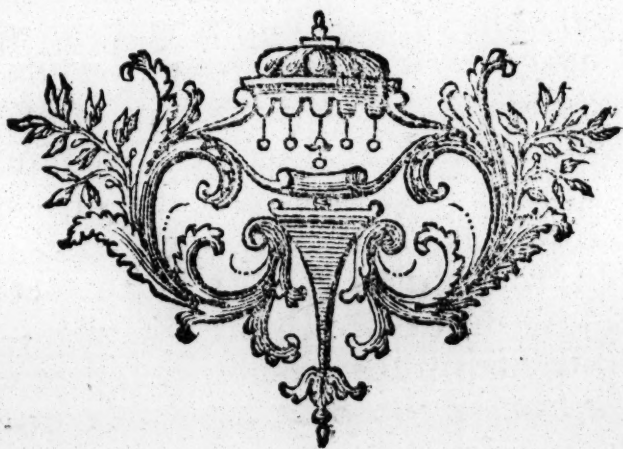
- (c) Lutrin , Chant II.
(d) Célimene , Eglogue.
(e) Epître IV. Boil.

qu'on a changé l'ancienne prononciation , sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups : il a cru judicieusement qu'on devoit rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *Français* avec *succès* , &c. Et , pour satisfaire en même tems les oreilles & les yeux , il a écrit *Français* , substituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai* , qui , accompagnée d'une *s* , exprime à la fin des mots le son de l'*è* , comme dans *bienfaits* , *souhaits* , &c. M. de Voltaire a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe , qu'il lui falloit distinguer dans son Poëme certains mots qui , écrits par-tout ailleurs de la même façon , ont néanmoins une prononciation & une signification différentes , sous le froc de *François* , &c. des Courtisans *Français* , &c.

C'est là ce que j'avois à dire sur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés , & l'attention avec laquelle elle a été faite , font présumer favorablement du succès.

Quand à ce que j'ai dit sur le mérite de ce Poëme , je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment , & que si je n'ai pas heurté de front

la prévention de quelques Critiques , ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je , sans contrainte , parler comme pensera la Postérité.

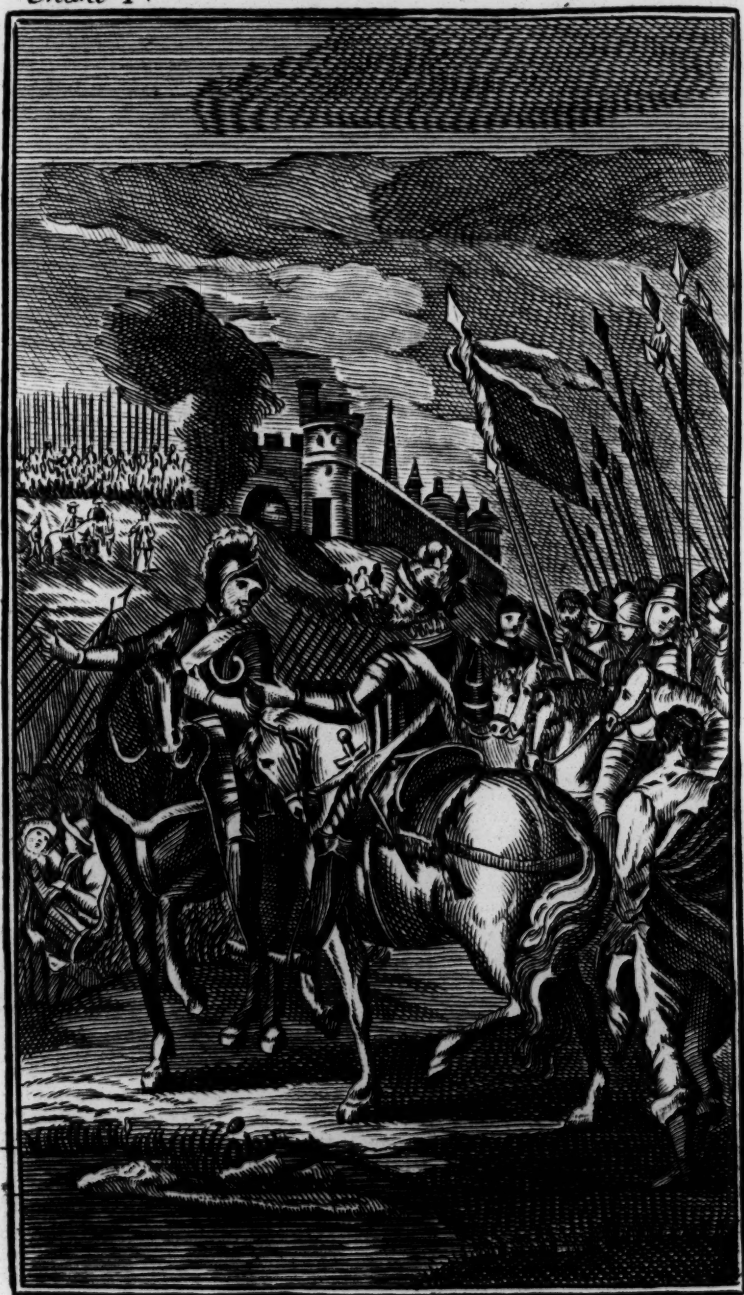




LA



Chant I'



HENRIADE



L A

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avènement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.

JE chante ce Héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance,
Qui, par des longs malheurs, apprit à gouverner,

A



Calma les factions , fut vaincre & pardonner ,
 Confondit & Mayenne , & la Ligue & l'Ibere ,
 Et fut de ses Sujets le vainqueur & le pere.

Descends du haut des Cieux , auguste vérité ,
 Répands sur mes écrits ta force & ta clarté ;
 Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :
 C'est à toi de montrer aux yeux des nations ,
 Les coupables effets de leurs divisions.
 Dis comment la discorde a troublé nos Provinces :
 Dis les malheurs du peuple , & les fautes des Princes ;
 Viens , parle ; & s'il est vrai que la fable autrefois
 Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix ,
 Si sa main délicate orna ta tête altière ,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière ;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher ,
 Pour orner tes attraits , & non pour les cacher.

(a) Valois régnoit encor ; & ses mains incertaines ,
 De l'Etat ébranlé laissoient flotter les rênes :
 Les loix étoient sans force , & les droits confondus ,
 Ou plutôt , en effet , Valois ne régnoit plus.
 Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire ,
 (b) Aux Combats dès l'enfance instruit par la victoire

(a) Henri III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poëme , y est toujours nommé Valois , nom de la branche Royale dont il étoit.

(b) Henri III (*Valois*) étant Duc d'Anjou , avoit commandé les armées de Charles IX, son frere , contre les Protestans , & avoit gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.



Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès ,
 Et qui de sa patrie emporta les regrets ,
 Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes ,
 Les Peuples à ses pieds mettoient les diadèmes.
 Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.
 Il devint lâche Roi d'intrépide guerrier ;
 Endormi sur le Trône au sein de la mollesse ,
 Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse.
 (c) Quélus & Saint-Maigrain , Joyeuse & d'Espèron ,
 Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom ,
 D'un Maître efféminé corrupteurs politiques ,
 Plongeoiènt dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur ,
 Sur son abaïssement élevoit leur grandeur ;
 Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale ,
 De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
 Les peuples aveuglés , vils esclaves des Grands ,
 Persécutoient leur Prince , & servoient des Tyrans ;
 Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent ,
 Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent ,
 Dans Paris révolté l'Etranger accourut ,
 Tout périssoit enfin , lorsque Bourbon (d) parut.
 Le vertueux Bourbon , plein d'une ardeur guerrière ,

(c) C'étoient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnoit avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel. Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. Voyez les remarques sur Joyeuse au troisieme Chant.

(d) Henri IV , le Héros de ce Poème , y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force , il conduisit ses pas
De la honte à la gloire , & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent ,
Rome s'en alarma , les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers ,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la Discorde inhumaine ,
Excitant aux combats , & la Ligue & Mayenne ,
Et le Peuple & l'Eglise , & du haut de ses tours ,
De la superbe Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux , sanguinaire , inflexible ,
De ses propres sujets est l'Ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains ;
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire ;
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant , près de ces bords fleuris ,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris ,
Lieux aujourd'hui charmans , retraite aimable & pure ,
Où triomphent les Arts , où se plaît la nature ,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats ,
Le malheureux Valois rassembloit ses soldats.
Là sont mille Héros , fiers soutiens de la France ,
Divisés par leur secte , unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est com-
mis ,
En gagnant tous les cœurs , il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise ,
Ne connoissoit qu'un Chef , & n'avoit qu'une Eglise.

CHANT PREMIER.

5

(e) Le pere des Bourbons , du sein des Immortels ;
Louis fixoit sur lui ses regards paternels ;
Il présageoit en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignoit ses erreurs ; il aimoit son audace ;
De sa Couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor , il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême ;
Par des chemins cachés , inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtoit son appui ;
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui ,
De peur que ce Héros , trop sûr de sa victoire ,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux Partis aux pieds de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage ,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours ,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie ,
Mon injure est la vôtre , & la Ligue ennemie ,
Levant contre son Prince un front séditieux ,
Nous confond dans sa rage , & nous poursuit tous
deux :

Paris nous méconnaît , Paris ne veut pour maître ,
Ni moi qui suis son Roi , ni vous qui devez l'être ;
Ils savent que les loix , le mérite , & le sang ,

(e) Saint Louis , neuvieme du nom , Roi de France ,
est la tige de la branche des Bourbons.

Tout après mon trépas vous appelle à ce rang ,
 Et redoutant déjà votre grandeur future ,
 Du Trône où je chancelle , ils pensent nous exclure ;
 De la Religion (f) terrible en son courroux ,
 Le fatal Anathème est lancé contre vous.
 Rome , qui sans soldats porte en tous lieux la guerre ,
 Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
 Sujets , amis , parens , tout a trahi sa foi ,
 Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme contre moi ;
 Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes ,
 Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager ,
 Dans la France à mon tour appellons l'Etranger ;
 Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
 Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
 Nous permet rarement de marcher réunis ,
 Que Londres est de tout tems l'émule de Paris ;
 Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie ,

(f) Henri IV , Roi de Navarre , avoit été solennellement excommunié par le Pape Sixte V. dès l'an 1685, trois ans avant l'événement dont il est ici question : Le Pape dans sa Bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la Maison de Bourbon* : le prive , lui & toute la Maison de Condé , à jamais , de tous leurs Domaines & Fiefs , & les déclare sur-tout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans , le Parlement , toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat , fit contre cette Bulle les remontrances les plus fortes , & Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican , que Sixte-Quint , soit-disant Pape , en avoit menti , & que c'étoit lui-même qui étoit hérétique , &c.

Je n'ai plus de sujets , je n'ai plus de patrie ,
Je hais , je veux punir des peuples odieux ,
Et quiconque me venge , est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère
De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défense , & m'y donne une armée :
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis :
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit , & le Héros , qui jaloux de sa gloire
Craignoit de partager l'honneur de la victoire ,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur ,
Où , fort de sa vertu , sans secours , sans intrigue ,
Lui (g) seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins ;
Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage.

(g) C'étoit Henri, Prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé étoit l'espérance de parti Protestant. Il mourut à Saint Jean-d'Angely à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larray a suivi cette tradition dans son Histoire de Louis XIV, Histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

A partir de ces lieux il força son courage.
 Les Soldats étonnés ignorent son dessein ;
 Et tous de son retour attendent leur destin.
 Il marche. Cependant la ville criminelle
 Le croit toujours présent , prêt à fondre sur elle ,
 Et son nom , qui du Trône est le plus ferme appui ,
 Semoit encor la crainte , & combattoit pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
 De tous ses favoris Mornay seul l'accompagne ,
 Mornay (*h*) son confident , mais jamais son flatteur ,
 Trop vertueux Soutien du parti de l'erreur ,
 Qui , signalant toujours son zele & sa prudence ,
 Sert également son Eglise & la France.
 Censeur des Courtisans , mais à la Cour aimé ,
 Fier ennemi de Rome , & de Rome estimé.

A travers deux rochers , où la mer mugissante,

(*h*) Duplessis Mornay , le plus vertueux & le plus grand homme du parti Protestant , naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savoit le Latin & le Grec parfaitement , & l'Hébreu autant qu'on peut le savoir ; ce qui étoit un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV , étant Roi de Navarre , envoya à Elizabeth , Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations , parce qu'il étoit un vrai politique , & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsqu'Henri IV eut changé de Religion , Duplessis Mornay lui fit de sanglans reproches , & se retira de sa Cour. On l'appelloit le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le Poëme est conforme à l'Histoire.

Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port :
Les matelots ardens s'empressent sur le bord ,
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des
ondes ,

Etoient prêts à voler sur leurs plaines profondes :
L'impétueux Borée , enchaîné dans les airs ,
Au souffle du Zéphyre , abandonnoit les mers ,
On leve l'ancre , on part , on fuit loin de la terre :
On découvroit déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit :
L'air siffle , le Ciel gronde , & l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs , & l'abyme des flots ,
Montroient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie ,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ,
Tourne ses yeux vers elle , & dans ses grands des-
seins ,

Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel , & moins généreux aux rivages d'Epire ,
Lorsque de l'Univers , il disputoit l'empire ,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre & celui des Romains ,
Défiant à la fois , & Pompée & Neptune ,
César (i) à la tempête opposoit sa fortune.

(i) Jules-César étant en Epire dans la ville d'Appolonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, & s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelloit alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
 Qui vole sur les vents, qui souleve les mers,
 Ce Dieu, dont la sagesse ineffable & profonde,
 Forme, élève & détruit les Empires du monde,
 De son Trône enflammé qui luit au haut des Cieux,
 Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
 Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
 De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots:
 Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tran-
 quille,
 Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
 Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
 Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
 Un grotte est auprès, dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour
 Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
 C'est là que de lui-même il faisoit son étude;
 C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
 Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours,
 Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
 Il fouloit à ses pieds les passions humaines:
 Tranquille, il attendoit qu'au gré de ses souhaits

douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes
 qui étoient au Royaume de Naples. Il essuya une furieu-
 se tempête. Voyez Plutarque.

La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse :
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître ,
Au bord d'un onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoutumé :
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours , & se cherchant lui-même ,
Il avoit déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans la secte étoit inébranlable,
Prétoit au Calvinisme un appui redoutable :
Henri doutoit encor , & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux.
De tous tems , disoit-il , la vérité sacrée
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui ,
J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le maître ,
En eût été servi , s'il avoit voulu l'être.

De Dieu , dit le Vieillard , adorons les desseins ,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
Faible , marchant dans l'ombre , humble dans sa nais-
sance ;

Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière;
Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au moins console mes vieux jours,
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De sa sainte Cité veut saper l'édifice;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la Gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour

Résister aux plaisirs, & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & sur-tout de vous-même,
Lorsqu'en un siege horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les miseres,
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui;
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flamme
Qui pénéroit Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux
Où le Dieu des humains conversoit avec eux,
Où la simple vertu, prodigant les miracles,
Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
Des pleurs, en l'embrassant, coulerent de ses yeux,
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'étoit caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmerent,
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant Empire,
Où l'éternel abus de tant de sages Loix
Fit long-tems le malheur, & du Peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce Trône glissant, dont cent Rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son regne étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté,
Qui ne peut, ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes,
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont cou-
vertes ;
Les guérêts de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers, appelle la Fortune.
Londres jadis barbare est le centre des Arts,
Le magasin du monde, & le Temple de Mars.
Aux (k) murs de Wesminster on voit paraître en-
semble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la Loi :

(k) C'est à Wesminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs, & le consentement du Roi pour faire des Loix.

Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & poli-
tique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette Ville immense ,
Où la liberté seule entretient l'abondance ,
Du Vainqueur (1) des Anglais, il aperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul il va trouver la Reine ,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine ,
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont
épris ,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur ,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur

(1) La Tour de Londres est un vieux Château bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Quoi ! vous servez Valois , dit la Reine surprise :
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise ?
Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur ,
Henri vient me prier pour son persécuteur ?
Des rives du Couchant , aux portes de l'Aurore ,
De vos longs différents l'Univers parle encore :
Et je vous vois armer en faveur de Valois ,
Ce bras , ce même bras qu'il a craint tant de fois ?
Ses malheurs , lui dit-il , ont étouffé nos haines ,
Valois étoit esclave , il brise enfin ses chaines :
Plus heureux si , toujours assuré de ma foi ,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute , en voyant son danger ;
Je l'ai vaincu , Madame , & je vais le venger.
Vous pouvez , grande Reine , en cette juste guerre ,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre ,
Couronner vos vertus , en défendant nos droits ,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors , avec impatience ,
Demande le récit des troubles de la France ,
Veut savoir quels ressorts , & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà , dit-elle au Roi , la prompte renommée ,
De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté ,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ses récits peu fideles.

Vous

Vous donc , témoin fameux de ces longues querelles ,
 Vous , toujours de Valois le vainqueur , ou l'appui ,
 Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
 Daignez développer ce changement extrême.
 Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
 Peignez-moi vos malheurs , & vos heureux exploits.
 Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire
 Rappelle de ces tems la malheureuse histoire !
 Plût au Ciel irrité , témoin de mes douleurs ,
 Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
 Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
 Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
 Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir :
 Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir ;
 Un autre , en vous parlant , pourroit avec adresse
 Déguiser leurs forfaits , excuser leur faiblesse.
 Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur ,
 Et je parle en Soldat plus qu'en Ambassadeur.





Chant II^e





LA

HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elizabeth
l'Histoire des malheurs de la France : il remonte à
leur origine , & entre dans le détail des massacres
de la Saint Barthelemi.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux , que leur source est sacrée.
C'est la religion , dont le zele inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Geneve & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,

(a) Plusieurs Historiens ont peint Henri IV flottant entre
les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'hon-

J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
 Et si la perfidie est fille de l'erreur ,
 Si dans les différens où l'Europe se plonge ,
 La trahison , le meurtre est le sceau du mensonge ;
 L'un & l'autre parti cruel également ,
 Ainsi que dans le crime , est dans l'aveuglement.
 Pour moi qui , de l'Etat embrassant la défense .
 Laisai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance ,
 On ne m'a jamais vu , surpassant mon pouvoir ,
 D'une indiscrete main profaner l'encensoir ;
 Et périsse à jamais l'affreuse politique
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ,
 Qui veut , le fer en main , convertir les mortels ,
 Qui du sang hérétique arrose les Autels ,
 Et suivant un faux zele ou l'intérêt pour guides ,
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi ,
 Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !
 Mais l'un & l'autre Guise (b) ont eu moins de scrupule.

neur , tel qu'il étoit , cherchant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité , ennemi de la persécution , & détestant le crime par-tout où il se trouve.

(b) François, Duc de Guise, appelé communément alors le Grand Due de Guise, étoit pere du Balafre. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frere , jetta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec la vertu.

Le Président de Thou , ce grand Historien , rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre , pere d'Henri IV , dans la Chambre de François II. Il avoit engagé ce jeune Roi à permettre ce

Ces Chefs ambitieux , d'un peuple trop crédule ,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux ,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux ,
Ont armé contre moi sa pitié cruelle ;
J'ai vu vos Citoyens s'égorger avec zèle ,
Et la flamme à la main courir dans les combats
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoissez le peuple , & savez ce qu'il ose ,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause ,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion ,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez , Madame , & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé ,
Vos soins l'avoient prévu , vos vertus l'ont calmé :
Vous réglez , Londres (c) est libre , & vos loix
florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits ,
Vous me demanderez quelle étoit Médicis.

meurtre. Antoine de Navarre avoit le cœur hardi , quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot , & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devoit l'assassiner. S'ils me tuent , dit-il à Reinsy , Gentilhomme à lui , prenez ma chemise toute sanglante , portez-la à mon fils & à ma femme , ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas , dit M. de Thou , se souiller de ce crime , & le Duc de Guise , en sortant de la chambre , s'écria : (Le pauvre Roi que nous avons !)

(c) M. de Castelnau , Envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth , parle ainsi d'elle.

» Cette Princesse avoit toutes les grandes qualités qui
» sont requises pour régner heureusement. On pourroit

Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
 Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
 Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
 Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
 Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
 J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
 A son ambition laissait un libre cours.
 Chacun de ses enfans nourris sous sa tutelle (d),
 Devint son ennemi dès qu'il regna sans elle.
 Ses mains, autour du Trône, avec confusion,
 Semoient la jalousie & la division,
 Opposant sans relâche avec trop de prudence,
 Les Guises (e) aux Condés, & la France à la France,
 Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
 Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis;
 Esclave (f) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
 Infidelle (g) à sa secte, & superstitieuse (h).

» dire de son regne ce qui advint au tems d'Auguste,
 » lorsque le Temple de Janus fut fermé, &c.

(d) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce Prince; & ensuite avec Henri III. Elle avoit été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avoit soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(e) Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

(f) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Moscouet.

(g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Protestans vainqueurs: Eh bien, dit-elle, nous prions Dieu en Français.)

(h) Elle étoit assez faible pour croire à la Magie, &c.

Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise;
L'auguste Elizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François second, par un sort imprévu,
Avoit rejoint son pere au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
Médicis régnoit seule, on trembloit sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Sembloit d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main de la discorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats son empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales:
Dreux (i) qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci (k) près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,

moins les Talismans qu'on trouva après sa mort.

(i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique & le parti Protestant. Ce fut en 1562.

(k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible.

LA HENRIADE ,

De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise (l) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon pere (m) malheureux , à la Cour enchaîné ,
Trop faible , & malgré lui servant toujours la Reine ,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main , préparant ses malheurs ,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé (n) qui vit en moi le seul fils de son frere ,
M'adopta

xible , le plus malheureux Général de son tems , fait prisonnier à Pavie & à Dreux , battu à Saint-Quentin par Philippe II , fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis par un Anglais nommé Stuart , le même qui l'avoit pris à la bataille de Dreux.

(l) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus , fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeoit les Protestans dans Orléans en 1563 , lorsque Poltrot de Meré , Gentilhomme Angoumois , le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans , comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(m) Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , pere de Henri IV , étoit un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion Protestante , où il étoit né , dans le tems que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il étoit. Il fut tué au siege de Rouen , où il servoit le parti des Guises qui l'oppressoient , contre les Protestans qu'il aimoit. Il mourut en 1562 , au même âge que François de Guise.

(n) Le Prince de Condé , dont il est ici question , étoit frere du Roi de Navarre. & oncle d'Henri IV. Il fut long-tems le Chef des Protestans , & le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Montesquiou , Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soissons , fils du mort , chercha par-tout Montesquiou & ses parens , pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV étoit à la journée de Jarnac , quoiqu'il n'eût pas quatorze ans , & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(o) Gaspard

M'adopta , me servit & de maître & de pere ;
 Son camp fut mon berceau ; là , parmi les guerriers ,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers ,
 De la Cour avec lui dédaignant l'indolence ;
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
 Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
 Condé déjà mourant , tomba sous ta furie.
 J'ai vu porter le coup , j'ai vu trancher sa vie :
 Hélas ! trop jeune encor , mon bras , mon faible bras
 Ne put , ni prévenir , ni venger son trépas.

Le Ciel qui de mes ans protégeoit la faiblesse ,
 Toujours à des Héros confia ma jeunesse ,
 Coligny (o) de Condé le digne successeur ,
 De moi , de mon parti devint le défenseur ;
 Je lui dois tout , Madame , il faut que je l'avoue ,
 Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits ,
 C'est à vous , ombre illustre , à vous que je le dois.
 Je croissois sous ses yeux , & mon jeune courage
 Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage.
 Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros ,
 Je voyois ce guerrier , blanchi dans les travaux ,
 Soutenant tout le poids de la cause commune ,
 Et contre Médicis , & contre la fortune ;
 Chéri dans son parti , dans l'autre respecté ;

(o) Gaspard de Coligny , Amiral de France , fils de Gaspard de Coligny , Maréchal de France , & de Louise de Montmorency , sœur du Connétable , né à Châtillon le 16 Février 1516.

Voyez les Remarques suivantes.

Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ;
Savant dans les combats , savant dans les retraites ;
Plus grand , plus glorieux , plus craint dans ses défaites ,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes ,
Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avoit cru détruit ,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit ,
Voulut sans plus tenter des efforts inutiles ,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles :
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits ,
Et n'ayant pu nous vaincre , on nous donna la paix.
Quelle paix , juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste ,
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel , faut-il voir ainsi les maîtres des humains ,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins !

Coligny dans son cœur à son Prince fidele ,
Aimoit toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit , il prévint l'heureuse occasion
Qui sembloit de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connoît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ,
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas ,
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras ,
Me prodigua long-tems des tendresses de mere ,
Assura Coligny d'une amitié sincere ,

Vouloit par ses avis se régler désormais ,
 L'ornoit de dignité , le combloit de bienfaits ,
 Montroit à tous les miens , séduits par l'espérance ,
 Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas ! nous espérons en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnoient ces perfides présents ,
 Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre ;
 Plus ils se défioient , plus le Roi savoit feindre.
 Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
 A la fourbe , au parjure avoit formé son fils ,
 Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile ,
 Et le malheureux Prince à ses leçons docile ,
 Par son penchant féroce à les suivre excité ,
 Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère ,
 Il me donna sa sœur , (p) il m'appella son frere.
 O nom qui m'as trompé , vains sermens , nœud fatal ,
 Hymen qui de nos maux fus le premier signal !
 Tes flambeaux , que du Ciel alluma la colere ,
 Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere ,
 Je (q) ne suis point injuste , & je ne prétends pas
 A Médicis encor imputer son trépas ;

(p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint Barthelemi ; mais Callard son Médecin, & Desnœuds son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvent aucune marque de poison.

J'écarte des soupçons peut-être légitimes ,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes ,
 Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête , & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
 Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
 C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
 (r) De ce mois malheureux l'inégale couriere ,
 Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumiere ,
 Coligny languissoit dans les bras du repos ,
 Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable ,
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
 Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes ,
 Son Palais embrasé , tout un peuple en alarmes ,
 Ses Serviteurs sanglans dans la flamme étouffés ,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés ,
 Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne personne ,
 » C'est Dieu , c'est Medicis , c'est le Roi qui l'or-
 » donne. «
 Il entend retentir le nom de Coligny.

(r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août , Fête de Saint Barthelemi en 1572 , que s'exécuta cette sanglante Tragédie

L'Amiral étoit logé dans la rue de Betizi , dans une maison qui est à présent une Auberge appelée l'Hôtel Saint Pierre , où on voit encore sa chambre.

Il apperçoit de loin le jeune Teligny (s),
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du fallon qui l'enferme alloit briser la porte :
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....

(s) Le Comte de Teligny avoit épousé il y avoit dix
mois la fille de l'Amiral. Il avoit un visage si agréable &
si doux, que les premiers qui étoient venus pour le tuer,
s'étoient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus bar-
bares le massacrèrent.

J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
vous....

Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ,
Et de ses assassins , ce grand homme entouré ,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

(*t*) Besme qui dans la Cour attendoit sa victime,
Monté , accourt indigné qu'on diffère son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce Héros , il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,
Auroit cru faire un crime & trahir Médicis ,
Si du moindre remords il se sentoît surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée , en détournant les yeux ,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras , & glaçât son courage.

Du plus grand des Français , tel fut le triste sort.
On l'insulte , on l'outrage encor après sa mort (*u*).

(*t*) Besme étoit un Allemand , domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans , les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Bretnville.

(*u*) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer , au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des

Son corps percé de coups , privé de sépulture ,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ,
Conquête digne d'elle , & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence ,
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance ,
Sans remords , sans plaisir , maîtresse de ses sens ,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny , prémices des horreurs ,
N'étoit qu'un faible essai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple d'assassins les troupes effrenées ,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,
Marchoient , le fer en main , les yeux étincelans ,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise (x) étoit à leur tête , & bouillant de colere ,
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son pere.

Courtisans disant que le corps de Coligny sentoit mauvais,
Le Roi répondit comme Vitellius : (Le corps d'un ennemi
mort sent toujours bon.

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis en-
voya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré ;
mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre
plein de papiers , parmi lesquels étoit l'Histoire du tems
écrite de la main de Coligny.

(x) C'étoit Henri, Duc de Guise, surnommé le Balafre,
fameux depuis par les Barricades , & qui fut tué à Blois :
il étoit fils du Duc François , assassiné par Poltrot.

Nevers (y), Gondy (z), Tavanne (aa), un poignard
à la main ,

Echauffoient les transports de leur zele inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,
Les conduisoient au meurtre , & marquoient les vic-
times.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris ,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris ,
Le fils assassiné sur le corps de son pere ,
Le frere avec la sœur , la fille avec la mere ,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés ,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est-ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre ,
Ce que vous même encor à peine vous croirez :
Ces monstres furieux , de carnage altérés ,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires ,
Invoquoient le Seigneur en égorgant leurs freres ;
Et le bras tout souillé du sang des innocens ,

(y) Frederic de Conſague , de la Maison de Mantoue ,
Duc de Nevers , l'un des Auteurs de la S. Barthelemi.

(z) Albert de Gondy , Maréchal de Retz , favori de
Catherine de Médicis.

(aa) Gaspard de Tavanne , élevé Page de François I. Il
courroit dans les rues de Paris la nuit de la S. Barthele-
mi , criant : (Saignez , saignez , la saignée est aussi bonne
au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils , qui a écrit
des Mémoires , rapporte que son pete étant au lit de la
mort , fit une confession générale de sa vie , & que le Con-
fesseur lui ayant dit d'un air étonné : Quoi ! vous ne me
parlez point de la Saint Barthelemi ? Je la regarde , répon-
dit le Maréchal , comme une action méritoire qui doit
effacer mes autres péchés.

Osoient offrir à Dieu cet exécration.

O combien de Héros indignement périrent !
Renel (bb) & Pardaillan chez les morts descendirent ,
Et (cc) vous brave Guerchy , vous sage Lavardin ,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ,
Marillac (dd) & Soubise (ee) au trépas condamnés ,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans , percés de coups , & respirant à peine ,
Jusqu'aux portes du Louvre , on les pousse , on les
traîne ;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux ,
En implorant leur Roi , qui les trahit tous deux.

(bb) Antoine de Clermont-Renel , se sauvant en chemise , fut massacré par le fils du Baron des Adrets , & par son propre cousin , Buffi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(cc) Guerchy se défendit long-tems dans la rue , & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre : mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(dd) Marillac , Comte de la Rochefoucault , étoit favori de Charles IX . & avoit passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avoit eu quelque envie de le sauver , & lui avoit même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin , il le laissa aller , en disant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

(ee) Soubise portoit ce nom , parce qu'il avoit épousé l'héritière de la Maison de Soubise. Il s'appelloit Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-tems , & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine ; les Dames de la Cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant , par une curiosité barbare , digne de cette Cour abominable.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
 Médecis à loisir contemploit cette Fête;
 Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
 Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Etoient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos
 maux !

Le (ff) Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux;
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
 Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées:
 Et ce même Valois que je fers aujourd'hui,
 Ce Roi qui par ma bouche implore votre apui,
 Partageant les forfaits de son barbare frere,
 A ce honteux carnage excitoit sa colere.
 Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain:
 Rarement dans le sang il a trempé sa main;
 Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
 Et sa cruauté même étoit une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
 Du fer des assassins tromperent les efforts:
 De Caumont (gg) jeune enfant, l'étonnante aventure
 Ira de bouche en bouche à la race future.

(ff) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé,
 qu'il avoit connu dans sa jeunesse un Vieillard de quatre-
 vingt-dix ans, lequel avoit été Page de Charles IX. & lui
 avoit dit plusieurs fois, qu'il avoit chargé lui-même la
 Carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses Sujets Pro-
 testans la nuit de la Saint Barthelemi.

(gg) Le Caumont qui échappa à la Saint Barthelemi,
 est le fameux Maréchal de la Force, qui vécut jusqu'à

Son vieux pere accablé sous le fardeau des ans ,
Se livroit au sommeil entre ses deux enfans ,
Un lit seul enfermoit & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colere ,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années :
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé ,
D'aucun coup , d'aucun trait Caumont ne fut frappé ,
Un invisible bras armé pour sa défense ,
Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;
Son pere à son côté sous mille coups mourant ,
Le couvroit tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple & du Roi , trompant la barbarie ,
Une seconde fois , il lui donna la vie.

Cependant , que faisois-je en ces affreux momens ?
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens ,
Tranquille au fond du Louvre , & loin du bruit des
armes ,

Mes sens d'un doux repos goûtoient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avoit massacré mes plus chers domestiques ,
Le sang de tous côtés inondoit mes portiques ,

l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des Mémoires
qui n'ont point été imprimés , & qui doivent être encore
dans la Maison de la Force. Il dit dans ses Mémoires , que
son pere & son frere furent massacrés dans la rue des Petits-
Champs : mais ces circonstances ne sont point du tout
essentiellles.

Et je n'ouvris les yeux que pour envifager
Les miens que fur le marbre on venoit d'égorger.
Les affaffins fanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi fe leverent.
Je touchois au moment qui terminoit mon fort,
Je préfentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais foit qu'un vieux refpect pour le fang de leurs
maîtres

Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres,
Soit que de Médécis l'ingénieux couroux
Trouvât pour moi la mort un fupplice trop doux,
Soit qu'enfin s'affurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réferva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de fa part on m'aporta des fers.

Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en fuccombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, fa gloire au tombeau le fuivit....
Vous frémiffez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous fupprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de fon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le fignal;
Tout imita Paris; la mort fans réfiftance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eft trop obéi:
Par cent mille affaffins fon courroux fut fervi,
Et des fleuves François les eaux enfanglantées
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

rs







L A

HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le Heros continue l'Histoire des Guerres Civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Regne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom du Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elizabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

QUAND l'Arrêt des destins eut durant quelques jours ,

A tant de cruautés permis un libre cours ,
Et que des assassins , fatigués de leurs crimes ,
Les glaives émouffés manquèrent de victimes :

Le peuple dont la Reine avoit armé le bras ,
 Ouvrit enfin les yeux , & vit ses attentats.
 Aisément sa pitié succede à sa furie.
 Il entendit gémir la voix de sa patrie.
 Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur ,
 Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
 Des premiers ans du Roi la funeste culture ,
 N'avoit que trop en lui corrompu la nature ;
 Mais elle n'avoit point étouffé cette voix
 Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
 Par sa mere élevé , nourri dans ses maximes ,
 Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
 Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ,
 Une langueur mortelle en abrégé le cours :
 Dieu déploya sur lui sa vengeance sévère ,
 Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colere ,
 Et par son chatiment voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.
 Je le vis (a) expirant. Cette image effrayante ,
 A mes yeux attendris semble être encor présente.
 Son sang à gros bouillons de son corps élançé ,
 Vengeoit le sang Français par ses ordres versé ;
 Il se sentoît frappé d'une main invisible ,
 Et le peuple étonné de cette fin terrible ,
 Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné ,
 Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ,

(a) Il fut toujours malade depuis la Saint Barthelemi , &
 mourut environ deux ans après , le 30 Mai 1574, tout
 baigné dans son sang qui lui sortoit par les pores.

Et dont le repentir permettoit à la France
D'un Empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord , au bruit de son trépas ,
L'Impatient Valois accourant à grands pas ,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage ,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne (b) en ce tems avoit d'un commun
choix ,

Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes ,
Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fa-
meux :

Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie ,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie ,
Tout , hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme , & je suis son apui.

Sa gloire avoit passé comme une ombre légère ,
Ce changement est grand , mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un Roi , par un triste retour ,
Vainqueur dans les combats , esclave dans sa Cour.
Reine , c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il est vaillant , mais faible , & moins Roi que Soldat ,

(b) La réputation qu'il avoit acquise à Jarnac & à Mon-
contour , soutenue de l'argent de la France , l'avoit fait
élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II ,
dernier Roi de la race des Jagellons.

Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
 Ses honteux favoris flattant son indolence,
 De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance;
 Au fond de son Palais avec lui renfermés,
 Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
 Ils dictoient par sa voix leurs volontés funestes,
 Des trésors de la France ils dissipoient les restes;
 Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
 Gémissoit de leur luxe, & payoit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
 Valois pressoit l'Etat du fardeau des subsides,
 On vit paraître Guise (c), & le peuple inconstant
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
 Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
 Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
 Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
 Attiroient tous les vœux par des charmes vain-
 queurs.

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire,
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
 Et ne fut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 Altier, impétueux, mais sombre & populaire,
 Des peuples en public il plaignoit la misère,
 Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;

Le

(c) Henri de Guise, le Balafré, né en 1550, de François de Guise, & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son Oncle, au Concile de Trente, & entamé par François son pere.

Le pauvre alloit le voir , & revenoit heureux :
 Il savoit prévenir la timide indigence ;
 Ses bienfaits dans Paris annoçoient sa présence :
 Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit ;
 Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
 Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices ,
 Brillant par ses vertus , & même par ses vices.
 Connoissant le péril , & ne redoutant rien ;
 Heureux guerrier , grand Prince , & mauvais citoyen.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance ,
 Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance ,
 Il ne se cacha plus , & vint ouvertement
 Du trône de son Roi briser le fondement.
 Il forma dans Paris cette Ligue funeste ,
 Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
 Monstre affreux , qu'ont nourri les peuples & les
 Grands ,
 Engraissé de carnage & fertile en Tyrans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques :
 L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques ;
 L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi ,
 A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
 Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse ,
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis ;
 Mais du jour importun ses regards éblouis ,
 Ne distinguèrent point , au fort de la tempête ,
 Les foudres menaçans qui grondoient sur sa tête ,

Et bientôt fatigué d'un moment de réveil ,
Las , & se rejettant dans les bras du sommeil ,
Entre ses favoris , & parmi les délices ,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encor , & tout prêt de périr ,
Il n'avoit plus que moi qui pûs le secourir :
Héritier après lui du trône de la France ,
Mon bras sans balancer s'armoit pour sa défense :
J'offrois à sa foiblesse un nécessaire appui ;
Je courois le sauver , ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile , & trop savant à nuire ,
L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire,
Que dis-je ! il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystere.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ,
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentoit le culte de leurs peres ,
Les derniers attentats des Sectes étrangères ,
Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu :
» Il porte , disoit-il , ses erreurs en tout lieu ,
» Il suit d'Elizabeth les dangereux exemples ,
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples ;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels » .

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels ;
Jusqu'au Palais du Roi l'alarme en est portée ,
La Ligue , qui feignoit d'en être épouvantée ,

Vient de la part de Rome annoncer à son Roi ,
 Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
 Hélas ! le Roi trop faible obéit sans murmure :
 Et lorsque je voloïs pour venger son injure ,
 J'apprens que mon Beau-frere , à la Ligue soumis ,
 S'unissoit pour me perdre , avec ses ennemis ,
 De soldats , malgré lui , couvroit déjà la terre ,
 Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plains sa faiblesse , & sans rien ménager ,
 Je cours le combattre au lieu de le venger.
 De la Ligue , en cent lieux , les Villes alarmées ,
 Contre moi dans la France enfantoient des armées :
 Joyeuse , avec ardeur , venoit fondre sur moi ,
 Ministre impétueux des faiblesses du Roi.
 Guise dont la prudence égaloit le courage ,
 Disperçoit mes amis , leur fermoit le passage.
 D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts ,
 Je les défiai tous , & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse ,
 Vous savez sa défaite , & sa fin malheureuse.
 Je dois vous épargner des récits superflus.

Non , je ne reçois point vos modestes refus :
 Non , ne me privez point , dit l'auguste Princesse ,
 D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
 N'oubliez point ce jour , ce grand jour de Coutras ,
 Vos travaux , vos vertus , Joyeuse , & son trépas.
 L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre ,
 Et peut-être je suis digne de les entendre.
 Elle dit. Le Héros , à ce discours flatteur ,

Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
 Et réduit à regret à parler de sa gloire,
 Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois (*d*),
 Qui flattoient sa mollesse, & lui donnoient des Loix,
 Joyeuse né d'un sang chez les Français insigne,
 D'une faveur si haute étoit le moins indigne:
 Il avoit des vertus, & si de ses beaux jours
 La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
 Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
 Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
 Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
 Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
 Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
 Dans un jeune Héros dangereux avantage.
 Les Courtisans en foule attachés à son sort,
 Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
 Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
 Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
 Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
 De leurs bras énervés frivoles ornemens.

(*d*) Anne, Duc de Joyeuse, avoit épousé la sœur de la femme d'Henri III. Dans son Ambassade à Rome il fut traité comme frere du Roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'Etat dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venoit de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparoit son armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés Bordeaux & Descentiers.

Ardens , tumultueux , privés d'expérience ,
 Ils portoient au combat leur superbe imprudence :
 Orgueilleux de leur pompe , & fiers d'un camp nom-
 breux ,
 Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frapoit leur vue.
 Mon armée en silence à leurs yeux étendue ,
 N'offroit de tous côtés que farouches soldats ,
 Endurcis aux travaux , vieillis dans les combats ,
 Accoutumés au sang , & couverts de blessures ,
 Leur fer & leurs mousquets composoient leurs pa-
 rures.

Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme
 eux ,

Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
 Comme eux de mille morts affrontant la tempête ,
 Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
 Je vis nos ennemis vaincus & renversés ,
 Sous nos coups expirans , devant nous dispersés ;
 A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée ,
 Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer , parmi ces Courtisans
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans ,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables :
 Tous fermes dans leur poste , & tous inébranlables ,
 Ils voyoient devant eux avancer le trépas ,
 Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas.
 Des Courtisans Français tel est le caractère :
 La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;

De l'ombre du repos ils volent aux hazards ;
Vils flatteurs à la Cour , Héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse ,
J'ordonnois , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats ,
Pâle , & déjà couvert des ombres du trépas :
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyre & des pleurs de l'Aurore ,
Brille un moment aux yeux , & tombe avant le tems
Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur , à ce prix , n'a point pour moi de char-
mes ,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'aprofondir
L'abyme dont Valois vouloit en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce ,
Paris fut moins soumis , la Ligue eut plus d'audace ,
Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs ,
Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.
Guise (e) dans Vimori , d'une main plus heureuse ,

(e) Dans le même temps que l'armée du Roi étoit bat-
tue à Coutras , le Duc de Guise faisoit des actions d'un
très-habile Général , contre une armée nombreuse de
Reitres venus au secours d'Henri IV. & après les avoir har-
celés & fatigués long-tems , il les défit au village d'Auneau.

Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse ,
 Accabla dans Auneau mes Alliés surpris ,
 Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
 Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
 Valois vit triompher son superbe adversaire ,
 Qui toujours insultant à ce Prince abattu ,
 Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage :
 L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
 Il voulut d'un sujet réprimant la fierté ,
 Essayer dans Paris sa faible autorité.
 Il n'en étoit plus tems , la tendresse & la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
 Son peuple audacieux , prompt à se mutiner ,
 Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble , on conspire , on répand les alarmes ,
 Tout bourgeois est soldat , tout Paris est en armes ;
 Mille remparts naissans , qu'un instant a formés ,
 Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guise (f) tranquille & fier au milieu de l'orage ,
 Précipitoit du peuple ou retenoit la rage ;
 De la sédition gouvernoit les ressorts ,
 Et faisoit à son gré mouvoir son vaste Corps.
 Tout le peuple au Palais couroit avec furie ,
 Si Guise eût dit un mot , Valois étoit sans vie :
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler ,

(f) Le Duc de Guise à cette journée des Barrières, se
 contenta de renvoyer à Henri III ses Gardes , après les
 avoir désarmés.

Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ;
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite ,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta , quel que fût son projet ,
 Trop peu pour un Tyran , mais trop pour un sujet.
 Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre ,
 A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi ,
 Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi ;
 Et qu'élevé si haut , mais sur un précipice ,
 S'il ne montoit au Trône , il marchoit au supplice.
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté ,
 Le cœur plein d'espérance & de témérité ,
 Appuyé des Romains , secouru des Iberes ,
 Adoré des Français , secondé de ses freres ,
 Ce sujet (g) orgueilleux crut ramener ces tems

Où

(g) Le Cardinal de Guise, frere du Duc, avoit dit souvent qu'il espéroit tenir bientôt la tête d'Henri III entre ses jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Ce dessein étoit si public, qu'on afficha ces deux Vers Latins aux portes du Louvre :

*Qui dedit anîè duas , unam abstulit , altera nutat.
 Tertia tonsoris est faciendâ manu.*

On a trouvé dans la Bibliothèque de feu M. le Premier Président de Mesme, cette traduction de ce distique.

Valois qui les Dames n'aime ,
 Deux Couronnes posséda ,
 Bientôt sa prudence extrême
 Des deux l'une lui ôta ;
 L'autre va tombant de même ,
 Grace à ses heureux travaux
 Une paire de ciseaux.
 Lui baillera la troisième.

Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachotent leur diadème,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différoit sa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de Conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats, Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Alloit mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque las de le craindre, & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colere ;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveugloit, son heure étoit venue,
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (h)

(h) Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi, au Château de Blois, un vendredi 23 Décembre 1588, par Lo-

Son orgueil en mourant ne fut point abaissé ,
 Et ce front , que Valois craignoit encor peut-être ,
 Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son
 maître.

C'est ainſi que mourut ce Sujet tout-puissant ,
 De vices , de vertus , ~~Assemblage~~ éclatant ;
 Le Roi , dont il rayit l'autorité ſuprême ,
 Le ſouffrit lâchement , & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris ;
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris ,
 Les vieillards déſolés , les femmes éperdués ,
 Vont du malheureux Guiſe embraffer les Statues.
 Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger ,
 L'Egliſe à ſoutenir , & ſon pere à venger.
 De Guiſe au milieu d'eux le redoutable frere ,
 Mayenne , à la vengeance anime leur colere ,
 Et plus par intérêt que par reſſentiment ,
 Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne (i) dès long-tems nourri dans les alar-
 mes ,

gnac , Gentilhomme Gascon , & par quelques-uns des
 Gardes d'Henri III , qu'on nommoit les Quarante-cinq.
 Le Roi leur avoit diſtribué lui-même les poignards dont
 le Duc fut percé. Les aſſaſſins étoient la Baſtide , Mont-
 ſivry , Saint-Malin , Saint-Gaudin , Saint-Capautel , Hal-
 frenas , Herbelade , avec Lognac , Capitaine des Qua-
 rante-cinq.

(i) Le Duc de Mayence , frere puîné du Balafre , tué
 à Blois , avoit été long-tems jaloux de la réputation de
 ſon ainé. Il avoit toutes les grandes qualités de ſon
 frere , à l'activité près.

Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
 Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins ,
 Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
 Cette grandeur sans borne à ses desirs si chere ,
 Le console aisément de la perte d'un frere :
 Il servoit à regret , & Mayenne aujourd'hui
 Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
 Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ;
 Il fait , par une heureuse & sage politique ,
 Réunir sous ses loix mille esprits differens ,
 Ennemis de leur Maître : esclaves des Tyrans ,
 Il connaît leurs talens , il fait en faire usage ;
 Souvent du malheur même il tire un avantage.
 Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux ,
 Fut plus grand , plus Héros , mais non plus dangereux.
 Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance ;
 Autant la Ligue altiere espere en sa prudence ,
 Autant le jeune Aumale (k) au cœur présomptueux ,
 Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
 D'Aumale est du parti le bouclier terrible ,
 Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
 Mayenne , qui le guide au milieu des combats ,
 Est l'ame de la Ligue , & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamands l'oppresser politique ,
 Ce voisin dangereux , ce tyran catholique ;
 Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
 Ce Roi votre ennemi , mais plus encor le mien ,

(k) Voyez la Remarque (b) au quatrième Chant.

Philippe (l), de Mayenne embrassant la querelle
 Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
 Et Rome (m), qui devoit étouffer tant de maux ,
 Rome de la discorde allume les flambeaux ;
 Celui qui des Chrétiens se dit encor le pere ,
 Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
 Des deux bouts de l'Europe à mes regards surpris ,
 Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
 Enfin Roi sans Sujets, poursuivi, sans défense,
 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé :
 Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé ;
 Un danger si pressant a fléchi ma colere ;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere :
 Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai subi la Loi,
 Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
 Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage (n) :

(l) Philippe II, Roi d'Espagne, fils des Charles-Quint.
 On l'appelloit le Démon du Midi, *Dæmonium Meridianum*, parce qu'il troubloit toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue dans le dessein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire-Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

(m) La Cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise à l'Espagne, fit alors ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles, contre la Maison Royale, comme on peut voir aux Remarques sur le premier Chant.

(n) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un Page seulement, malgré les défiances & les prières de ses vieux Officiers, qui craignoient pour lui une seconde Saint Barthelemi.

Votre fort , ai-je dit , est dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
Verser , par mon exemple , une si belle flamme ;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu ,
Il gémit du repos qui l'avoit abattu ;
Valois avoit besoin d'un destin si contraire ,
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étoient de Henri les sinceres discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,
La voix de la victoire en son camp le rappelle ,
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas ,
Fendre le sein des mers , & chercher les combats.

Effex (o) est à leur tête , Effex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence ,
Et qui ne croyoit pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point ; ce Chef que rien n'arrête ,
Impatient de vaincre à son départ s'apprête :
Allez , lui dit la Reine , allez digne Héros ,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots ;

(o) Robert de Dreux , Comte d'Effex , fameux par la
prise de Cadix sur les Espagnols , par la tendresse d'E-
lizabeth pour lui , & par sa mort tragique arrivée en
1601. Il avoit pris Cadix sur les Espagnols , & les avoit
battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elizabeth l'en-
voya effectivement en France en 1590 au secours d'Hen-
ri IV , à la tête de cinq mille hommes.

Non , ce n'est point Valois , c'est vous qu'ils veulent suivre ,

A vos soins généreux mon amitié les livre.

Au milieu des combats vous les verrez courir ,

Plus pour vous imiter que pour vous secourir.

Formés par votre exemple au grand art de la guerre ,

Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.

Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups ;

L'Espagne fert Mayenne , & Rome est contre vous ;

Allez vaincre l'Espagne , & songez qu'un grand homme

Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté ,

De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tyrannique ,

Moins grand , moins courageux , & non moins politique ,

Divisant ses voisins pour leur donner des fers ,

Du fond de son Palais croit domter l'Univers.

Sixte (p) au Trône élevé du sein de la poussière ,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiere :

(p) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone , d'un pauvre Vigneron nommé Peretry ,) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial , & le brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise , il y mit le trouble , & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal il composa en Latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V , contre la Reine Elizabeth ; cependant il estimoit cette Reine , & l'appelloit *un gran Cervello di Principessa*.

Le Pasteur de Montalte est le rival des Rois ,
 Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des Loix ;
 Sous le pompeux éclat d'un triple Diadème ,
 Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même ;
 Violent , mais adroit , dissimulé , trompeur ,
 Ennemi des Puissans , des faibles l'oppresser ,
 Dans Londres , dans ma Cour , il a formé des brigues ,
 Et l'univers qu'il trompe , est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
 Contre moi l'un & l'autre oserent s'élever :
 L'un combattant en vain l'Anglais & les orages ,
 Fit voir à l'Océan (q) sa fuite & ses naufrages ,
 Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint ,
 L'autre se tait dans Rome , & m'estime & me craint.

Suivez donc , à leurs yeux , votre noble entreprise.
 Si Mayenne est vaincu , Rome sera soumise ,

(q) Cet événement étoit tout récent ; car Henri IV est supposé voir secrètement Elizabeth en 1589 , & c'étoit l'année précédente que la grande flotte de Philippe II , destinée pour la conquête de l'Angleterre , fut battue par l'Amiral Drake , & dispersée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trévoux une Critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas , dit-on , à la Reine Elizabeth de croire que Rome est complaisante pour les Puissances , puisque Rome avoit osé excommunier son pere.

Mais le Critique ne songeoit pas que le Pape n'avoit excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII , que parce qu'il craignoit davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet Extrait de Trévoux , dont l'Auteur , désavoué & condamné par la plupart de ses Contrefaires , a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que des raisons.

Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.



;
urs,



Chant IV^e





LA

HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'AUMALE étoit prêt de se rendre Maître du Camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune. La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnoit alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris; souleve la Sorbonne; anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenoient pour le parti des Rois. Trouble & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisoient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglants,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude,
A ses desseins flottans, il falloit un appui,
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens, les Ligueurs s'enhardirent
Des portes de Paris leurs Légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (a) de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour

(a) Henri, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc
de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passoit à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantoient les Marins dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé : (Mon cousin, lui dit Henri IV, ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Renégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut.

Du siecle au fond d'un Cloître , & du Cloître à la
Cour ;

Vicieux , pénitent , courtisan , solitaire ,
Il prit , quitta , reprit la cuirasse & la haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs ,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ,
Et plongea dans le sang de la France éplorée ,
La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée.
Mais de tant de Guerriers , celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi , répandit plus d'horreur ,
Dont le cœur fut plus fier , & la main plus fatale ,
Ce fut vous , jeune Prince , impétueux d'Aumale (b) ;
Vous né du sang Lorrain , si fécond en Héros ,
Vous ennemi des Rois , des Loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne ;
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne ;
Tantôt dans le silence , & tantôt à grand bruit ,
A la clarté des Cieux , dans l'ombre de la nuit ,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre ,
Du sang des assiégeans son bras couvroit la terre.
Tels du front du Caucase , ou du sommet d'Athos ,
D'où l'œil découvre au loin l'air , la terre , & les flots ,
Les Aigles , les Vautours aux ailes étendues ,
D'un vol précipité fendant les vastes nues ,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux ,
Dans les bois , sur les prés déchirent les troupeaux ,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes ,

(b) Le Chevalier d'Aumale , frere du Duc d'Aumale ,
de la Maison de Lorraine , jeune homme impétueux ,
qui avoit des qualités brillantes , qui étoit toujours à la
tête des sorties pendant le siege de Paris , & inspiroit
aux habitans sa valeur & sa confiance.

Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats , de sa gloire enyvré ,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la surprise augmentoient les alarmes ,
Tout plioit , tout trembloit , tout cédoit à leurs armes.

Cet orageux torrent , prompt à se déborder ,
Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
L'étoile du matin commençoit à paraître ,
Mornay qui précédoit le retour de son Maître ,
Voyoit déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris ;
Il court , il apperçoit dans un désordre extrême ,
Les Soldats de Valois , & ceux de Bourbon même :
» Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
» Henri va vous défendre , il vient & vous fuyez.
» Vous fuyez , compagnons ! Au son de sa parole ,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole ,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins ,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains ,
Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflamme , ils marchent , ils s'écrient :
Qu'il vienne ce Héros , nous vaincrons sous ses yeux.

Henri dans le moment paraît au milieu d'eux ,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs , il s'avance à leur tête ,
Il combat , on le suit , il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains.

CHANT QUATRIEME. 61

Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent ,
La victoire revient , les Ligueurs disparaissent ,
Comme aux rayons du jour qui s'avance , & qui luit ,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives.
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse ,
Leur Chef les réunit , la crainte les disperse ,
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ,
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné ,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues ,
Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête , il montre aux assiégés ,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînoient fougueux il se dégage ,
Honteux de vivre encor il revole au carnage ,
Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort alloit punir son audace fatale.

La Discorde le vit , & trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air , & vole à son secours.
Elle approche , elle oppose au nombre qui l'accable ,
Son bouclier de fer , immense , impénétrable ,

Qui commande au trépas , qu'accompagne l'hor-
reur ,

Et dont la vue inspire , ou la rage , ou la peur ,
O fille de l'Enfer , Discorde inexorable ,
Pour la première fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros , tu prolongeas son fort ,
De cette même main , ministre de la mort ,
De cette main barbare , accoutumée aux crimes ,
Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris ,
Sanglant , couvert de coups qu'il n'avoit point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire ,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur ,
De ses mortels poisons , elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tyran , dans sa pitié cruelle ,
Suspend d'un malheureux la Sentence mortelle ,
A ses crimes secrets il fait servir son bras ,
Et quand ils sont commis , il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage
Dont le sort des combats honora son courage ;
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix.
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles ;
Valois plein d'espérance , & fort d'un tel appui ,
Donne aux Soldats l'exemple , & le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux , il brave les alarmes :
La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes :
Tous les Chefs sont unis , tout succède à leurs vœux

Et bientôt la terreur qui marche devant eux ,
 Des assiégés tremblans dissipant les cohortes ,
 A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
 Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
 Mayenne a pour Soldats un peuple gémissant :
 Ici , la fille en pleurs lui redemande un pere ,
 Là , le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere ;
 Chacun plaint le présent , & craint pour l'avenir ;
 Ce grand Corps alarmé ne peut se réunir.
 On s'assemble, on consulte , on veut fuir ou se rendre,
 Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre ;
 Tant le faible vulgaire avec légèreté ,
 Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
 Cent desseins partageoient son ame irrésolue,
 Quand soudain la Discorde aborde ce Héros ,
 Fait siffler ses serpens , & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France ,
 Toit qu'unit avec moi le soin de ta vengeance ,
 Toi nourri sous mes yeux , & formé sous mes loix ,
 Entens ta protectrice , & reconnais ma voix.
 Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage ,
 Dont un faible malheur a glacé le courage ;
 Leurs esprits sont à moi , leurs cœurs sont dans mes
 mains ,
 Tu les verras bientôt secondant nos desseins ,
 De mon fiel abreuvés , à mes fureurs en proie ,
 Combattre avec audace , & mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair ,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes ,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité ,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté ,
Les épics renversés sur la terre languissent ,
Le Ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent ,
Et la foudre en éclats qui gronde sous ses pieds ,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes ,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ,
Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels ,
Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre ,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois ,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois :
L'Univers fléchissoit sous son Aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs ,
Gouverner les esprits , & commander aux cœurs ,
Ses avis sont ses loix , ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnoient tant d'alarmes ,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars ,
Un Pontife est assis au trône des Césars ;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.

Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :

Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.

Ses Successeurs heureux quelque tems l'imiterent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.

Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,

Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils voloient au martyre.

Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs
mœurs :

Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

Rome, depuis ce tems puissante & profanée,

Aux conseils des méchans se vit abandonnée.

La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,

De son pouvoir nouveau fut l'affieux fondement.

Les Successeurs du Christ au fond du Sanctuaire,

Placerent sans rougir l'inceste & l'adultère,

Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux,

Sous ces Tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.

On écouta depuis de plus sages maximes,

On sut, ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes ;

* De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits.

Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois.

Sous l'orgueil imposant du triple Diadème.

* Voyez l'Histoire des Papes.

La modeste vertu reparut elle-même.
 Mais l'art de ménager le reste des humains ,
 Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte (c) alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.
 Si pour être honoré du titre de Grand-Homme ,
 Il suffit d'être faux , austere & redouté ,
 Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
 Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices ,
 Il fut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
 Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir ,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique ,
 Au fond du Vatican régnoit la politique ,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition ,
 Dont naquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux , en détours si fertile ,
 Accablé de soucis paraît simple & tranquile ;
 Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos ,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse ;
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours ,
 De la vérité même empruntant le secours ,
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures ,
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

(c) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte , contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelloit communément l'*Asne d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la Papauté , & avec quelle hauteur il régna.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux ,
 Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ,
 Avec un ris malin la flatte , la caresse :
 Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse :
 Je ne suis plus , dit-elle , en ces tems bienheureux ,
 Où les Peuples séduits me présentoient leurs vœux ,
 Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise ,
 Confondoit dans mes loix les loix de son Eglise.
 Je parlois , & soudain les Rois humiliés ,
 Du Trône en frémissant descendoient à mes pieds ;
 Sur la terre à mon gré ma voix souffloit les guerres ;
 Du haut du Vatican je lançois les tonnerres ;
 Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
 Je donnois , j'enlevois , je rendois les Etats.
 Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat (d) de la France
 Eteint presque en mes mains les foudres que je lance ,
 Plein d'amour pour l'Eglise , & pour moi plein d'hor-
 reur ,

(d) On fait que pendant les guerres du treizieme siecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome , Grégoire IX eut la hardiesse non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II ; mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert , frere de Saint Louis. Le Parlement de France assemblé , répondit au nom du Roi , que ce n'étoit pas au Pape à déposséder un Souverain , ni au frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape , une Couronne sur laquelle ni lui ni le Saint Pere n'avoient aucun droit. En 1570 , le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In Coena Domini*.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI , au sujet de la Pragmatique Sanction. Celles qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint , qui appelloit la Maison régnante , *génération bâtarde* . &c. & la fermeté constante à soutenir nos Libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
C'est lui qui le premier démasquant mon visage ,
Vengea la vérité dont j'empruntois l'image ;
Que ne puis-je , ô Discorde , ardente à te servir ,
Le séduire lui-même , ou du moins le purir !
Allons , que tes flambeaux rallument mon tonnerre :
Commençons par la France à ravager la terre :
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome , & des pompes mondaines
Des Temples consacrés aux vanités humaines ,
Dont l'appareil superbe impose à l'Univers ,
L'humble Religion se cache en des déserts ;
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde :
Cependant que son nom , profané dans le monde ,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans ,
Le bandeau du vulgaire , & le mépris des Grands.
Souffrir est son destin , bénir est son partage.
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits ,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune ,
Qui court à ses Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour ,
Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour ,
Vengeant de ses Autels le culte légitime ,
Adopter pour son fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyoit digne , & ses ardens soupirs

Hâtoient ces heureux tems trop lent pour ses desirs.
Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs ;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure ,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,
Prennent ses vêtemens respectés des humains ,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique ;
C'est là que s'assembloient ces Sages révéres ,
Des vérités du Ciel interpretes sacrés ,
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modeles ,
A leur culte attachés , à leur Prince fideles ,
Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur ,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse ,
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le savant enchanté ,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par sa voix , le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte , en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit ,
De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous , un des vieillards s'écrie :

» L'Eglise fait les Rois , les absout , les ~~chaîne~~ ,
 » En nous est cette Eglise , en nous seuls est sa loi ;
 » Nous réprouvons Valois , il n'est plus notre Roi.
 » Sermens (e) jadis sacrés , nous brisons votre chaîne.

A peine a-t-il parlé , la Discorde inhumaine
 Trace en lettres de sang ce Décret odieux.
 Chacun jure par elle , & signe sous ses yeux ,

Soudain elle s'envole , & d'Eglise en Eglise
 Annonce aux factieux cette grande entreprise ;
 Sous l'habit d'AUGUSTIN , sous le froc de FRANÇOIS ,
 Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
 Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères ,
 De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
 De la Religion reconnaissez les traits ,
 Dit-elle , & du Très-Haut vengez les intérêts.
 C'est moi qui viens à vous , c'est moi qui vous ap-
 pelle.
 Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle ,
 Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,
 Par la main de Dieu même en la mienne est remis ;

(e) Le 17 Janvier de l'an 1589 , la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Décret , par lequel il fut déclaré que les sujets étoient déliés de leur serment de fidélité , & pouvoient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fevre Doyen , & quelques-uns des plus sages refuserent de signer. Depuis , dès que la Sorbonne fut libre , elle révoqua ce Décret que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son Corps. Tous les Ordres Religieux qui , comme la Sorbonne , s'étoient déclarés contre la Maison Royale , se rétracterent depuis comme elle. Mais si la Maison de Lorraine avoit eu le dessus , se seroit-on rétracté ?

Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples ,
 Allez d'un zele saint répandre les exemples ,
 Apprenez aux Français, incertains de leur foi ,
 Que c'est servir leur Dieu , que d'immoler leur Roi.
 Songez que de Lévi la famille sacrée ,
 Du ministère saint par Dieu même honorée ,
 Mérita cet honneur , en portant à l'Autel
 Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
 Que dis-je , où sont ces tems , où sont ces jours prof-
 peres ,
 Où j'ai vu les Français massacrés par leurs freres ?
 C'étoit vous , Prêtres saints , qui conduisiez leurs bras ,
 Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
 J'ai nagé dans le sang ; que le sang coulé encore.
 Montrez-vous , inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal :
 Tous sont empoisonnés de son venin fatal ;
 Il conduit dans Paris leur marche solennelle ,
 L'étendard (f) de la Croix flotloit au milieu d'elle ;
 Ils chantent , & leurs cris dévots & furieux
 Semblent à leur révolte associer les Cieux.
 On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques ,
 Les imprécations aux prieres publiques.
 Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,

(f) Dès qu'Henri III. & le Roi de Navarre parurent en
 armes devant Paris, la plupart des Moines endosserent la
 cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant
 cet endroit du Poëme désigne la Procession de la Ligue ,
 où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris ,
 ayant Guillaume-Rose , Evêque de Senlis , à leur tête.
 On a placé ici ce fait , quoiqu'il ne soit arrivé qu'après
 la mort d'Henri III.

Du fabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
 Dans les murs de Paris cette infâme milice,
 Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
 Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
 La méprise en secret, & tout haut l'autorise;
 Il fait combien le peuple avec soumission,
 Confond le Fanatisme & la Religion;
 Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
 De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.
 A ce pieux scandale, enfin il applaudit,
 Le sage s'en indigne, & le soldat en rit:
 Mais le peuple excité, jusques aux Cieux envoie
 Des cris d'emportement, d'espérance, & de joie,
 Et comme à son audace a succédé la peur,
 La crainte en un moment fait place à la fureur;
 Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde (g) a choisi seize séditeux,
 Signalés par le crime entre les factieux.

Ministres

(g) Ainsi nommés à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences, & à la tête de leurs Corps, les principaux étoient Bussy-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci devant Maître en fait d'armes; la Bruyère, Lieutenant-Particulier; le Commissaire Louchard; Emmonot & Morin, Procureurs, Oudinot, Passar, & Senaut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi.

Ministres insolens de leur Reine nouvelle ,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
 L'orgueil , la trahison , la fureur , le trépas ,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
 Nés dans l'obscurité , nourris dans la bassesse ,
 Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse.
 Et jusques sous le dais par le peuple portés ,
 Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
 Des jeux de la Discorde ordinaires caprices ,
 Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend compli-
 ces (h).

Ainsi lorsque les vents , fougueux tyrans des eaux ,
 De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,
 Le limon croupissant dans les grottes profondes ,
 S'éleve en bouillonnant sur la face des ondes ;
 Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens
 Qui changent les Cités en de funestes champs ,
 Le fer , l'airain , le plomb , que les feux amollissent
 Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition ,
 Thémis résistoit seule à la contagion ;
 La soif de s'agrandir , la crainte , l'espérance ;
 Rien n'avoit dans ses mains fait pencher sa balance ,
 Son Temple étoit sans tache , & la simple équité
 Auprès d'elle en fuyant cherchoit sa sûreté.

Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable ,

(h) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux nommé Normand , dit un jour dans la chambre du Duc : (Ceux qui l'ont fait pourroient bien la défaire.)

Propice à l'innocence , au crime redoutable ,
 Qui des loix de son Prinee , & l'organê & l'appui ,
 Marche d'un pas égal entre son peuple & lui ;
 Dans l'équité des Rois sa juste confiance
 Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
 Le seul bien de l'Etat fait son ambition ,
 Il hait la tyrannie & la rebellion :
 Toujours plein de respect , toujours plein de courage ,
 De la soumission distingue l'esclavage ,
 Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer ,
 Connaît Rome , l'honneur , & la fait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fiere cohorte ,
 Du Temple de Thémis environne la porte :
 Bussi les conduisoit : ce vil Gladiateur (i) ,
 Monté par son audace à ce coupable honneur ,
 Entre , & parle en ces mots à l'auguste Assemblée ,
 Par qui des Citoyens la fortune est réglée :
 » Mercenaires appuis d'un dédale de loix ,
 » Plébéïens qui pensez être tuteurs des Rois ,
 » Lâches qui , dans le trouble , & parmi les cabales ,
 » Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales ,

(i) Le 16 Janvier 1589, Bussi-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Tireur d'armes étoit devenu Gouverneur de la Bastille , & le Chef de cette Faction , entra dans la Grand'Chambre du Parlement , suivi de cinquante Satellites : il présenta au Parlement une Requête , ou plutôt une Ordre , pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maison Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étoient opposés à son parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains : Voilà pourquoy on l'appelloit le Grand Pénitencier du Parlement.

- „ Timides dans la guerre , & tyrans dans la paix ,
- „ Obeïſſez au peuple , écoutez ſes Décrets.
- „ Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
- „ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
- „ Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé ,
- „ Il s'eſt laſſé du ſceptre , & le ſceptre eſt brifé ;
- „ Effacez ces grands noms qui vous génoient ſans doute ,
- „ Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
- „ Jugez au nom du peuple , & tenez au Sénat ,
- „ Non la place du Roi , mais celle de l'Etat.
- „ Imitiez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble ſilence.

Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans ,
 Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans ,
 Attendoient fièrement , ſur leurs Sieges immobiles ,
 Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
 Buſſi plein de fureur , & non pas ſans effroi :
 Obéiſſez , dit-il , Tyrans , ou ſuivez-moi...
 Alors Harlay ſe leve , Harlay ce noble guide ,
 Ce chef d'un Parlement , juſte autant qu'intrépide ,
 Il ſe préſente aux Seize , il demande des fers ,
 Du front dont il auroit condamné ces pervers.
 On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice ,
 Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice ,
 Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains ,
 Tendre aux fers des Tyrans leurs généreufes mains.

Muse , redites-moi ces noms chers à la France ,
 Consacrez ces Héros qu'opprima la licence ,
 Le vertueux de Thou (*k*) , Molé , Scaron , Bayeul ,
 Potier , cet homme juste , & vous jeune Longueil ,
 Vous en qui , pour hâter vos belles destinées ,
 L'esprit & la vertu devoient les années ;
 * Tout le Sénat , enfin , par les Seize enchaîné ,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené
 Dans cet affreux * Château , Palais de la vengeance ,
 Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat :
 - La Sorbonne est tombée , il n'est plus de Sénat ;
 Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
 Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
 Qui sont ces Magistrats , que la main d'un bourreau ,
 Par l'ordre des Tyrans , précipite au tombeau ?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Brisson (*l*) , Larcher , Tardif , honorables victimes ,

(*k*) De Thou , Augustin de Thou , Président , oncle de ce célèbre Historien. Scaron étoit le bifaïeul de Scaron connu par ses Poésies , & par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Ménil, parce qu'il possédoit la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres; mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La Bastille.

(*l*) En 1591 , un Vendredi 15 Novembre , Barnabé Brisson , homme très-savant , & qui faisoit les fonctions de Premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay , Claude Larcher , Conseiller aux Enquêtes , & Jean Tardif , Conseiller au Châtelet , furent pendus à une poutre dans le Petit-Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton , Curé de Saint Côme , furieux Ligueur , étoit venu prendre lui-même Tardif dans sa maison , ayant avec lui des Prêtres qui servoient d'Archers.

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux , vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi , meurt toujours avec
gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins ,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
D'un air fier & content , sa cruauté tranquille ,
Contemple les effets de la guerre civile ,
Dans ces murs tout sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince , & divisés entr'eux ,
Jouets infortunés des fureurs intestines ,
De leur triste patrie avançant les ruines ,
Le tumulte au dedans , le péril au dehors ,
Et par-tout le débris , le carnage , & les morts.





Chant V.





L A

HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

LES Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme, qui conduit ce Parricide. Sacrifice de Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiment de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu volant de toutes parts ,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.

Les Seize & leur courroux , Mayenne & sa prudence ,
D'un peuple mutiné la farouche insolence ,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours ,

Contre le Grand Henri n'étoient qu'un vain secours ;
La victoire à grands pas s'approchoit sur ses traces.
Sixte , Philippe , Rome , éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privoit les assiégés d'un secours nécessaire ;
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés ,
Sans secourir Paris , désoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée ;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié ,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié ,
Lorsque d'un furieux la main déterminée ,
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous , des murs de Paris tranquilles Habitans ,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems ,
Pardonnez , si ma main retrace à la mémoire ,
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous ,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des Solitaires
Qui , rassemblés entr'eux sous des regles séveres ,
Et distingués en tout du reste des mortels ,
Se consacroient à Dieu par des vœux solennels ;
Les uns sont demeurés dans une paix profonde ,
Toujours inaccessible aux vains attrails du monde ,
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir ,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pu servir.

Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires ,
 Ont éclairé l'Eglise , ont monté dans les Chaires ;
 Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs ,
 Répandus dans le siècle , ils en ont pris les mœurs.
 Leur sourde ambition n'ignore point les brigues :
 Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues ,
 Ainsi chez les humains par un abus fatal ,
 Le bien le plus parfait , est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie ,
 Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie ;
 Et de l'obscurité des plus humbles Emplois ,
 Ont passé tout à coup dans les Palais des Rois.
 Avec non moins de zele & bien moins de puissance ,
 Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France ,
 Protégé par les Rois , paisible , heureux enfin ,
 Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (a) dans la retraite avoit dès son jeune âge
 Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
 Esprit faible & crédule en sa dévotion ,
 Il suivoit le torrent de la rebellion.
 Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Prostrné chaque jour aux pieds des saints Autels ,
 Il fatiguoit les Cieux de ses vœux criminels.
 On dit que tout souillé de cendre & de poussiere ,

(a) Jacques Clément de l'Ordre des Dominicains , natif
 de Sorbonne , Village près de Sens , étoit âgé de vingt-
 quatre ans & demi , & venoit de recevoir l'ordre de Prê-
 trise lorsqu'il commit ce parricide.

Un-jour il prononça cette horrible priere :

Dieu qui venges l'Eglise & punis les Tyrans,
 Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans,
 Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains impures,
 Favoriser le meurtre, & benir les parjures ?
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver.
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
 Détourne loin de nous la mort & la misere ;
 Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
 Viens, des Cieux enflammés abaisse la hauteur,
 Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
 Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
 Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;
 Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans
 Tombent comme la feuille éparée au gré de vents ;
 Et que sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
 Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs Cantiques.

La Discorde attentive en traversant les airs,
 Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
 Elle amene à l'instant de ses Royaumes sombres,
 Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
 Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
 Enfant dénaturé de la Religion,
 Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
 Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon (b)

(b) Pays des Ammonites qui jetoient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes en l'honneur de la Divinité qu'ils adoroient sous le nom de Moloc.

Guidoît les descendans du malheureux Ammon ,
 Quand à Moloc leur Dieu , des meres gémissantes ,
 Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
 Il dicta de Jephté le serment inhumain ,
 Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
 C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie ,
 Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
 France , dans tes forêts il habita long-tems.
 A l'affreux Teutates , (c) il offroit ton encens.
 Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides ,
 Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druides.
 Du haut du Capitole il crioit aux Païens ,
 Frapez , exterminiez , déchirez les Chrétiens.
 Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise ,
 Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
 Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs ,
 De Martyrs qu'ils étoient , les fit Persecuteurs.
 Dans Londres il a formé la Secte (d) turbulente ,
 Qui sur un Roi trop faible a mis la main sanglante.
 Dans Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux ,
 Ces bûchers solennels , où des Juifs malheureux ,
 Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres ,
 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ses déguisemens ,

(c) Teutates étoit un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifioit des hommes.

(d) Les Enthousiastes qui étoient appelés *indépendans* , furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I. Roi d'Angleterre.

Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens.
 Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle ,
 Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
 L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
 Il emprunte de Guise & la taille & les traits ,
 De ce superbe Guise , en qui l'on vit paraître
 Le Tyran de l'Etat , & le Roi de son Maître ,
 Et qui toujours puissant , même après son trépas
 Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
 Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête :
 Son flanc même est percé des coups dont autrefois
 Ce Héros factieux fut massacré dans Blois.
 Et la voix de son sang qui coule en abondance ,
 Semble accuser Valois , & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugure appareil ,
 Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil ,
 Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
 La superstition , la Cabale inquiète ,
 Le faux zele enflammé d'un courroux éclatant
 Veilloient tous à sa porte , & l'ouvrent à l'instant.
 Il (e) entre , & d'une voix majestueuse & fiere :
 Dieu reçoit , lui dit-il , tes vœux & ta priere :
 Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens ,
 Qu'une plainte éternelle , & des vœux impuissans ?

(e) On imprima à Paris , & on débira publiquement en 1589 , une Relation du martyre de Frere Jacques Clément , dans laquelle on assuroit qu'un Ange lui avoit apparu , lui avoit montré une épée nue , & lui avoit ordonné de tuer le Tyran.

Cet Ecrit se trouve dans la Satyre *Menippée*.

CHANT CINQUIEME. 85

Au Dieu que sert la Ligue , il faut d'autres offrandes :
 Il exige de toi les dons que tu demandes.
 Si Judith (f) autrefois pour sauver son pays ,
 N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris :
 Si craignant pour les siens , elle eût craint pour sa vie ;
 Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
 Voilà les saints exploits que tu dois imiter ,
 Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....
 Cours , vole , & que ta main dans le sang consacrée ,
 Délivrant les Français de leur indigne Roi ,
 Venge Paris & Rome , & l'Univers , & moi.
 Par un assassinat Valois trancha ma vie ,
 Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
 Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi.
 Ce qui fut crime en lui , fera vertu dans toi.
 Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
 Le meurtre est juste alors , & le Ciel l'autorise.
 Que dis-je ? Il te commande , il t'instruit par ma voix ,
 Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
 Heureux , si tu pouvois , consommant sa vengeance ,
 Joindre le Navarrois au Tyran de la France :
 Et si de ces deux Rois , tes citoyens sauvés ,
 Te pouvoient.... mais les tems ne sont pas arrivés.
 Bourbon doit vivre encor , & Dieu qu'il persécute ,
 Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.

(f) Frere Jacques Clément étant déjà à Saint Cloud, quelques personnes, qui se défioient de lui, l'épièrent pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond sommeil, son Bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Toi , de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins.
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme , à ces mots , fait briller une épée ,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit , & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé , le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux se crut depositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent ,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur la guide ,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses (g) sacrileges vœux au Ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère ,
Et son fer parricide est caché sous sa haine.
Il marche : ses amis instruits de son dessein ,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent ,
Bénissent son dessein , l'encouragent , l'instruisent ,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés ,
Dans les fastes de Rome à jamais révévés ,

(g) Il jeûna , se confessa , & communia avant de partir
pour aller assassiner le Roi.

Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
 Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
 C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport
 Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
 Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
 Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres,
 Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
 Et baïsoient en pleurant les traces de leurs pas.
 Le fanatique aveugle, & le Chrétien sincere,
 Ont porté trop souvent le même caractère;
 Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs,
 Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs,
 Du vrai zele & du faux, vains Jugés que nous sommes,
 Souvent des scélérats ressembtent aux Grands Hom-
 mes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
 Voit le coup préparé, & feint de l'ignorer.
 De ce crime odieux son prudent artifice
 Songe à cueillir le fruit sans en être complice:
 Il laisse avec adresse au plus séditieux
 Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
 Aux portes de Paris conduisoit le perfide;
 Des Seize en même tems le sacrilege effort,
 Sur cet événement interrogeoit le fort.
 Jadis de Médicis (h) l'audace curieuse,
 Chercha de ces secrets la science odieuse,

(h) Catherine de Médicis avoit mis la Magie si fort à la

Approfondit long-tems cet art furnaturel ,
Si souvent chimérique , & toujours criminel.
Tout suivit son exemple , & le peuple imbécile ,
Des vices de la Cour imitateur servile ,
Epris du merveilleux , amant des nouveautés ,
S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit , sous une voûte obscure ,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau ,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau ;
C'est là que des deux Rois on plaça les images ,
Objets de leur terreur , objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'Autel ,
A des noms infernaux , le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées ,
Dans des vases de sang leurs pöintes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystere affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux
Qui , proscrits sur la terre , & citoyens du monde ,
Portent de mers en mers leur misere profonde ,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.

D'abord

mode en France , qu'un Prêtre nommé Sechelles , qui fût brûlé en Greve sous Henri III , pour *Sorcellerie* , accusa douze cens personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étoient poussées si loin dans ces tems-là , qu'on n'entendoit parler que d'Exorcismes & de condamnations au feu. On trouvoit par-tout des hommes assez sots pour se croire Magiciens , & des Juges superstitieux qui les punissoient de bonne foi comme tels.

D'abord autour de lui les Ligueurs en furie ,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur , & plus ençor de rage ,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent (i) que la mort fidelle à leur courroux ,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu (k) joint cependant la prière au blasphème :

Il invoque l'abyme , & les Cieux , & Dieu même ,
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers ,
Et le feu de la foudre , & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse ,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda , du haut de Samarie ,
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie ;

(i) Plusieurs Prêtres Ligueurs avoient fait faire de petites images de cire , qui représentoient Henri III , & le Roi de Navarre : ils les mettoient sur l'Autel , les perçoient pendant la Messe quarante jours consécutifs , & le quarantième jour les perçoient au cœur.

(k) C'étoit pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servoit pour faire des opérations Magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la Cabale dont les Juifs se disoient seuls dépositaires. Catherine de Médicis , la Maréchale d'Ancre , & beaucoup d'autres , employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

Ou tel chez les Romains l'inflexible Atheïus (1)
Maudit au nom des Dieux les armes de Craffus.

Aux magiques accens que sa bouche prononce
Les Seize ofent du Ciel attendre la réponse,
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature,
De ces antres muets sort un triste murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouffent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire;
Des lauriers couronnoient son front noble & serein,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
L'Autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois sa perte inévitable;
Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours,
Il avoit loin de lui retiré son secours;
La mort impatiente attendoit sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au Camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi;

(1) Athéïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher
Craffus de partir pour aller contre les Parthes, porta un
brasier ardent à la porte de la ville par où Craffus sortoit,
y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craffus
en invoquant des Divinités infernales.

Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même ,
 Il y vient rétablir les droits du Diadème ,
 Et révéler au Roi des secrets importants.
 On l'interroge , on doute , on l'observe long-tems ,
 On craint sous cet habit un funeste mystere.
 Il subit sans alarme un examen sévere ;
 Il satisfait à tout avec simplicité ;
 Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
 La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
 D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux :
 Il observe à loisir la place de ses coups ,
 Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue ,
 Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez , dit-il , grand Roi , que ma timide voix
 S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois ;
 Permettez avant tout , que mon cœur le bénisse
 Des biens que va sur vous répandre sa justice.
 Le vertueux Potier (*m*) , le prudent Villeroi ,
 Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;
 Harlay (*n*) , le grand Harlay , dont l'intrépide zele ,

(*m*) Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi qui avoit été Secrétaire d'Etat sous Henri III ,
 & qui avoit pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté
 en présence du Roi par le Duc d'Epéron.

(*n*) Achilles de Harlay , qui étoit alors gardé à la Bastille
 par Bussi-le-Clerc.

Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de
 ce Magistrat. On n'a point su si la lettre étoit contrefaite
 ou non.

Fut toujours formidable à ce peuple infidèle ,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs ,
Rassemble vos sujets , & confond les Ligueurs .
Dieu qui bravant toujours les puissans & les Sages ,
Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages ,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit .
Rempli de sa lumière , & par sa bouche instruit ,
J'ai volé vers mon Prince , & vous rends cette lettre ,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre .

Valois reçoit la lettre avec empressement ,
Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement :
Quand pourrai-je , dit-il , au gré de ma justice ,
Récompenser ton zèle , & payer ton service ?
En lui disant ces mots , il lui tendoit les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas ,
L'en frappe , & dans le flanc l'enfonce avec furie .
Le sang coule , on s'étonne , on s'avance , on s'écrie ,
Mille bras sont levés pour punir l'assassin .
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;
Fier de son parricide , & quitte envers la France ,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ,
Et demandant à Dieu la palme du martyr ,
Il bénit en tombant les coups dont il expire .
Aveuglement terrible , fautive illusion !
Digne à la fois d'horreur & de compassion ,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître ,
Dont la voix répandant un funeste poison ,

D'un faible Solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchoit à son heure dernière ,
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reste de lumière ,
Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangés ,
Par leurs desseins divers en secret partagés ,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes ,
Exprimoient des douleurs , ou sinceres , ou feintes.
Quelques-uns , que flattoit l'espoir du changement ,
Du danger de leur Roi s'affligeoient faiblement ;
Les autres , qu'occupoit leur crainte intéressée ,
Pleuroient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes , de clameurs ,
Henri , vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles ,
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattoit sa pitié :
Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même
Que la mort de son Roi lui donne un Diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort ,
Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses ,
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi :
Vous Bourbon , combattez , réglez , & vengez-moi.
Je meurs , & je vous laisse au milieu des orages ,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon Trône vous attend , mon Trône vous est dû .

Jouissez de ce bien par vos mains défendu ;
 Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
 Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez-vous , détrompé d'un Dogme criminel ,
 Rétablir de vos mains son culte & son Autel.
 Adieu , réglez heureux ; qu'un plus puissant génie
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connaissez la Ligue , & vous voyez ses coups ,
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ?
 Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
 Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
 Permettez !.... à ces mots l'impitoyable mort
 Vient (o) fondre sur sa tête , & termine son fort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
 Aux transports odieux de sa coupable joie ;
 De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
 Les travaux sont cessés , les Temples sont ouverts ,
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ,
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
 Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui ,
 Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui.
 Pourra-t-il résister à la Ligue affermie ,
 A l'Eglise en courroux , à l'Espagne ennemie ,
 Aux traits du Vatican si craints , si dangereux ,
 A l'or du nouveau monde encor plus puissants qu'eux ?

(o) Henri III mourut de sa blessure le troisieme d'Août à deux heures du main , à Saint Cloud ; mais non point dans la même maison où il avoit pris avec son frere la résolution de la S. Barthelemi , comme l'ont écrit plusieurs Historiens ; car cette maison n'étoit point encore bâtie du tems de la S. Barthelemi.

Déjà quelques Guerriers , funestes politiques ,
 Plus mauvais Citoyens que zélés Catholiques ,
 D'un scrupule affecté colorant leur dessein ,
 Séparent leur Drapeaux , des Drapeaux de Calvin ;
 Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidele ,
 Pour la cause des Rois redouble encor son zele.
 Ces amis éprouvés , ces généreux Soldats ,
 Que long-tems la victoire a conduits sur ses pas ,
 De la France incertaine ont reconnu le Maître ;
 Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
 Ces braves Chevaliers , les Givris , les d'Aumonts ,
 Les grands Montmorencis , les Sancis , les Crillons ,
 Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
 Moins faits pour disputer , que formés pour la Guerre ,
 Fideles à leur Dieu , fideles à leurs Loix ,
 C'est l'honneur qui leur parle , ils marchent à sa voix.

Mes Amis , dit Bourbon , c'est vous dont le courage
 Des Héros de mon sang me rendra l'héritage.
 Les Pairs & l'Huile sainte , & le Sacre des Rois ,
 Font les pompes du trône , & ne font pas mes droits.
 C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
 Recevoir les sermens de vos braves Ancêtres.
 Le champ de la victoire est le temple où vos mains
 Doivent aux nations donner leurs Souverains.
 C'est ainsi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
 A mériter son trône , en marchant à leur tête.



Chant VI^e



H

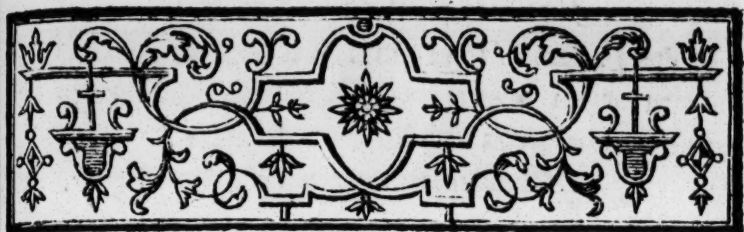
AP

s
q
l
f
h
a

C

Qu
Et
Da
Le

II



L A

HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

APRÈS la mort de Henri III, les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la Ville ; l'Assemblée des Etats se sépare : Ceux qui la composoient vont combattre sur les remparts : Description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique , & sacré parmi nous ,
Quand la mort sur le Trône étend ses rudes coups ,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie ,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers
droits ,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix :

Les Etats assemblés , organes de la France ,
 Nomment un Souverain , limitent sa puissance ;
 Ainsi de nos aïeux les augustes Décrets ,
 Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse , inquiète , aveuglée ,
 Ose de ces Etats ordonner l'assemblée , (a)
 Et croit avoir acquis par un assassinat
 Le droit d'élire un Maître , & de changer l'Etat.
 Ils pensoient , à l'abri d'un Trône imaginaire ,
 Mieux repousser Bourbon , mieux tromper le vulgaire.
 Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins :
 Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints :
 Qu'injustement élu , c'étoit beaucoup de l'être ;
 Et qu'enfin , tel qu'il soit , le Français veut un Maître.

Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
 Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ,
 Les Lorrains , les Nemours , des Prêtres en furie ,
 L'Ambassadeur de Rome , & celui d'Ibérie.
 Ils marchent vers le Louvre , où par un nouveau choix
 Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
 Le luxe toujours né des misères publiques ,
 Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
 Là ne parurent point ces Princes , ces Seigneurs ,
 De nos antiques Pairs augustes successeurs ,

(a) Comme on a plus d'égard dans un Poème Epique
 à l'Ordonnance du dessein , qu'à la Chronologie , on a
 placé immédiatement après la mort d'Henri III les
 Etats de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre
 ans après.

Qui près des Rois assis , nés Juges de la France ,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
 Là de nos Parlemens les sages Députés ,
 Ne défendirent point nos faibles libertés.
 On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ,
 Le Louvre est étonné de sa pompe étrangere ,
 Là le Légat de Rome est d'un siege honoré ,
 Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
 Sous ce dais on lisoit ces mots épouvantables :
 „ Rois qui jugez la terre , & dont les mains cou-
 pables
 „ Osent tout entreprendre & ne rien épargner ,
 „ Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble , & déjà les partis , les cabales
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un des faveurs de Rome esclave ambitieux ,
 S'adresse au Légat seul , & devant lui déclare ,
 Qu'il est tems que les lys rampent sous la Thiare ;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal ,
 Ce monument (b) affreux du pouvoir Monachal ,
 Que l'Espagne a reçu , mais qu'elle même abhorre ,
 Qui venge les Autels , & qui les deshonore ,
 Qui , tout couvert de sang , de flammes entouré ,
 Egorge les mortels avec un fer sacré ;
 Comme si nous vivions dans ces tems déplorables ,
 Où la terre adoroit des Dieux impitoyables ,
 Que des Prêtres menteurs , encor plus inhumains ,

(b) *L'inquisition* que les Ducs de Guise voulurent éra-
 blir en France.

Se vantoient d'appaiser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçoit déjà Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encor à sa vaste puissance,
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance,
Dévorait en secret dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (c) se leve & demande audience,
La rigide vertu faisoit son éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avoit vu par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,

(c) Potier de Blanc-Ménil, Président du Parlement,
dont il est question dans le quatrième & cinquième
Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

Qui fend d'un cours heureux la Mer obéissante.
 Tel paraissait Potier dictant ses justes loix ,
 Et la confusion se taisoit à sa voix.

» Vous destinez , dit-il , Mayenne au rang suprême :
 » Je conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.
 » Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
 » Et je le choisirois si je pouvois choisir.
 » Mais nous avons nos Loix , & ce Héros insigne ,
 » S'il prétend à l'Empire en est dès-lors indigne.

Comme il disoit ces mots , Mayenne entre soudain
 Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
 Potier le voit entrer , sans changer de visage.

» Oui , Prince , poursuit-il d'un ton plein de courage ,
 » Je vous estime assez pour oser contre vous ,
 » Vous adresser ma voix pour la France & pour nous ;
 » En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
 » La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
 » Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper ,
 » Pour soutenir leur Trône , & non pour l'usurper.
 » Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ,
 » Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;
 » S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé.
 » Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
 » Périr avec Valois votre juste colere ,
 » Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.
 » Le Ciel , ce juste Ciel , qui vous chérit tous deux ,
 » Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
 » Mais j'entends le murmure , & la clameur publique.
 » J'entends ces noms affreux de relaps , d'hérétique :

- » Je vois d'un zele faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main..... Malheureux ! arrêtez :
» Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de saint Louis parjure à ses sermens ,
» Vient-il de nos Autels briser les fondemens ?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire ,
» Il aime , il suit les Loix dont vous bravez l'empire.
» Il fait dans toute Secte honorer les vertus ,
» Respecter votre culte , & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes ,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un Roi , comme un pere , il vient vous gouverner :
» Et plus Chrétien que vous , il vient vous pardonner.
» Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être :
» Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître :
» Infideles Pasteurs , indignes Citoyens !
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens
» Qui , bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre ,
» Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre ,
» Expiroient sans se plaindre , & sur les échafauds
» Sanglans , percés de coups , bénissoient leurs bourreaux !
» Eux seuls étoient Chrétiens , je n'en connais point d'autres,
» Ils mouroient pour leurs Rois , vous massacrez les vôtres.
» Et Dieu que vous peignez implacable & jaloux ,
» S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre ;
 Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre.
 Ils repoussioient en vain , de leur cœur irrité ,
 Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
 Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées ,
 Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées ,
 Font par-tout retentir avec un bruit confus ,
 Aux armes , Citoyens , ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formoit la poussiere ,
 Du Soleil dans les champs déroboient la lumiere.
 Des tambours , des clairons le son rempli d'horreur ,
 De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur.
 Tels des antres du Nord échappés sur la terre ,
 Précédés par les vents , & suivis du tonnerre ,
 D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs ,
 Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée ,
 Qui lasse du repos , & de sang affamée ,
 Faisoit entendre au loin ses formidables cris ,
 Remplissoit la campagne , & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens salutaires
 A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires ,
 A parer son tombeau de ces titres brillans ,
 Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
 Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées ,
 De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées ,
 Par qui malgré l'injure , & des tems , & du sort ,
 La vanité des Grands triomphe de la mort.

Il vouloit à Valois dans la demeure sombre ,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre ,
Punir ses assassins , vaincre ses ennemis ,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare ,
Des Etats consternés le Conseil se sépare :
Mayenne au même instant court au haut des remparts ;
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts :
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque , & tout pour la défense.

Paris n'étoit point tel en ces tems orageux ,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent Forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte ,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces Fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands ,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems ,
D'une immense Cité superbes avenues ,
Où nos Palais dorés se perdent dans les nues ,
Etoient de long hameaux d'un rempart entourés ,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance ,
Le voilà qui s'approche , & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts ,
Des mains des assiégeans , & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans , leurs tours & leurs ouvrages ,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés ,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés ,
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,
 Les malheureux mortels avançoient leurs trépas ,
 Avec moins d'appareil ils voloient au carnage ,
 Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
 On entendoit gronder ces (d) bombes effroyables ,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
 Vole avec la prison qui le tient renfermé :
 Il la brise, & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encor , & plus de barbarie.
 Dans des antres profonds on a su renfermer
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,
 Le soldat valeureux se fie à son courage ,
 On voit en un instant des abymes ouverts ,
 Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs ,
 Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre ,
 Emportés , déchirés , engloutis sous la terre.
 Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir.
 C'est par là qu'à son Trône il brûle de courir.
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ,
 L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur leurs têtes :
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
 Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans effroi.
 Mornay parmi les flots de ce torrent rapide ,

(d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit usage des Bombes pour la première fois. Presque tous nos Arts sont dus aux Italiens.

S'avance d'un pas grave , & non moins intrépide ,
Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'honneur,
D'un œil ferme & stoïque , il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel , affreux , mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit ,
Condamne les combats , plaint son maître & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible ,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines , de morts.
Sur ces morts entassés ils marchent , ils s'avancent.
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent ,
Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier ,
Henri vole à leur tête , & monte le premier.
Il monte ; il a déjà de ses mains triomphantes
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ,
Ils sembloient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédoient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ,
Il leur montre l'exemple , il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur ,
Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre ;
Un farouche silence , enfant de la fureur ,

A ces bruyans éclats succede avec horreur.
D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage ,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit , on reprend , par un contraire effort ,
Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris font par-tout renversés ,
Cent fois victorieux , & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi , jamais son illustre Rival ,
N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux , au milieu du sang & du carnage ,
Maître de son esprit , maître de son courage ,
Dispose , ordonne , agit , voit tout en même tems ,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite ,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite ,
Marchoit sous nos drapeaux pour la première fois ,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie ;
Orgueilleux de combattre , & de donner leur vie ,
Sur ces mêmes remparts , & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la breche où combattoit d'Aumale ;
Tous deux jeunes , brillans , pleins d'une ardeur égale ,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-
Dieux.

Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux ;
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappaient, mouroient
ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle ?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle ?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Effex, & son Rival,
Assiégers, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage ;
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage,
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les Nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux ;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les Cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés :
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les Vainqueurs furieux , les flambeaux à la main ,
Dans les Fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du Soldat effrené la valeur tourne en rage ,
Il livre tout au fer , aux flammes , au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivoit l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme , & sa valeur l'emporte,
Il franchit les Fauxbourgs , il s'avance à la porte ;
Compagnons , apportez & le fer & les feux ,
Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi , du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux , maître des élémens ,
Descendoit vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etaient sur son front des Beautés immortelles :
Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur :
Arrête , cria-t-il , trop malheureux Vainqueur ,
Tu vas abandonner aux flammes , au pillage ,
De cent Rois tes aïeux l'immortel héritage ,
Ravager ton pays , mes Temples , tes trésors ,
Egorger tes Sujets , & régner sur des morts.
Arrête..... A ces accens plus forts que le tonnerre ,
Le soldat s'épouvante , il embrasse la terre ,
Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammoit dans son cœur ,
Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde :
O fatal habitant de l'invisible monde !

Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux Roi que la France révere ,
Le pere des Bourbons , ton protecteur , ton pere :
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint , qui t'admire & qui t'aime.
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils , tu rentreras vainqueur ,
Pour prix de ta clémence , & non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit , & c'est Dieu qui m'en-
voie.

Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie ,
La paix a dans son cœur étouffé son courroux ;
Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée ;
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son pere échappe à ses embrassemens ,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

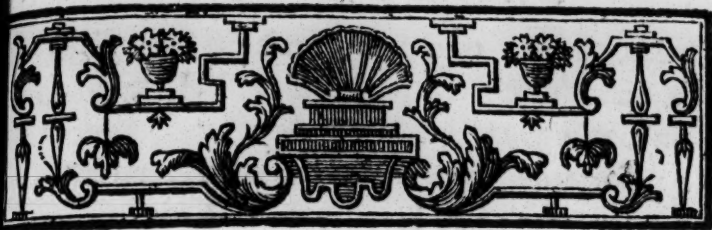
Du faite cependant de ce mur formidable ,
Tous les Ligueurs armés , tout un Peuple innombra-
ble ,
Etrangers & François , Chefs , Citoyens , Soldats ,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête ,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors , il vit de quel affreux danger
Le pere des Bourbons venoit le dégager ,
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquille :
Français , s'écria-t-il , & toi fatale Ville ,

Citoyens malheureux, peuple faible & sans foi,
 Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
 Alors ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
 Après avoir rempli sa brûlante carrière,
 Au bord de l'horison brille d'un feu plus doux,
 Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
 Loin des murs de Paris, le Héros se retire,
 Le cœur plein du S. Roi, plein du Dieu qui l'inspire,
 Il marche vers Vincennes, où Louis autrefois,
 Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes loix.
 Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
 Vincennes, (e) tu n'es plus qu'on donjon détestable,
 Qu'une Prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
 Où tombent si souvent du faite du pouvoir
 Ces Ministres, ces grands qui tonnent sur nos têtes,
 Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
 Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles, tour à tour,
 Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
 Bientôt de l'Occident où se forme les ombres,
 La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
 Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
 Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.

(e) On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les
 Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à
 Vincennes. Lorsqu'on travailloit à la *Henriade*, le Se-
 crétaire d'Etat *le Blanc* étoit prisonnier dans ce Châ-
 teau, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.







L A

HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

*SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel
& aux Enfers, & lui fait voir dans le Palais des
Destins, sa postérité, & les Grands-Hommes que la
France doit produire.*

DU Dieu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs

K

Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.
Mais aux Mortels chéris, à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie,
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui,
Elle est inébranlable, & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle,
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle,
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets;
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfants de l'espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son Diadème,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même;
Regne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils,
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire,
Des présents de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien
stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire,
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins:

Vole au sein de Dieu même , & remplis tes destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere ,
Des Cieux en un moment traversent la carriere ,
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs ,
Courir d'un Pole à l'autre , & diviser les airs :
Et telle s'éleva cette nue embrasée ,
Qui , déroband aux yeux le maître d'Elisée ,
Dans un céleste char de flamme environné ,
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses ,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances ,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé ,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiere ,
Il donne en se montrant la vie à la matiere ,
Et dispense les jours , les saisons & les ans
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse ,
S'attirent dans leur course (a) , & s'évitent sans cesse ;
Et servant l'un à l'autre , & de regle , & d'appui ,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours , & loin dans cet espace
Où la matiere nage , & que Dieu seul embrasse ,
Sont des Soleils sans nombre , & des Mondes sans fin ;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.

(a) Que l'on admette , ou non , l'attraction de Monsieur Newton , toujours demeure-t-il certain que les Globes célestes s'approchant & s'éloignant tour à tour , paraissent s'attirer & s'éviter.

Par delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est là que le Héros suit son céleste guide ,
C'est là que sont formés tous ces esprits divers ,
Qui remplissent les corps , & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées ,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore ;
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits insensés , que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui , fille affreuse du tems,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Brachmanes ,
Du grand Confucius les disciples profanes ,
Des antiques Persans les secrets successeurs ,
De Zoroastre (b) encor aveugles sectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées ,
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées ,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts ,
De l'erreur invincible innombrables sujets.

(b) En Perse les Guebres ont une Religion à part ;
qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre ,
& qui paraît moins folle que les autres superstitions hu-
maines , puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil , com-
me à une image du Créateur.

Le Dervis étonné, d'une vue inquiète ,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète ;
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens ,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Eclairés à l'instant , ces morts dans le silence ,
Attendent en tremblant l'éternelle sentence ;
Dieu qui voit à la fois, entend , & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invifible ,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible ,
Où Dieu prononcé à tous fes Arrêts éternels ,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est , disoit Henri , s'interrogeant lui-même ,
» Quelle est de Dieu sur eux la Justice fuprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça fi loin d'eux ?
» Pourroit-il les juger , tel qu'un injufte Maître ,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu con-
naître ?
» Non , Dieu nous a créés , Dieu nous veut faver
tous ,
» Par-tout il nous inftruit , par-tout il parle à nous ,
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature ,
» Seule à jamais la même , & feule toujours pure.
» Sur cette loi , fans doute , il juge les Païens ,
» Et fi leur cœur fut jufte , ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raifon confondue
Portoit fur ce myftère une indiscrete vue.
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit.
Le Ciel s'en ébranla , l'Univers en frémit ;

Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parloit à la terre.
Le cœur des Immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
*A ta faible raison garde-toi de te rendre ,
Dieu t'a fait pour l'aimer , & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux , qu'il règne dans ton cœur ,
Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur.
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.*
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe , aride , affreux , sauvage ,
De l'antique cahos abominable image ,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans ,
Chef-d'œuvres du Très-haut , comme lui bienfaisans :
Sur cette terre horrible & des Anges haïe ,
Dieu n'a point répandu le germe de la Vie.
La Mort, l'affreuse Mort & la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs , ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée , & que's feux effroyables !
Quels monstres , dit Bourbon , volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas ?
O mon Fils , vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la Justice , habité par le crime ;
Suivez-moi , les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers (c).

(c) Les Théologiens n'ont pas décidé , comme un article de foi , que l'enfer fût au centre de la terre , ainsi qu'il étoit dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont

Là gît la sombre envie , à l'œil timide & louche ,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.
 Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire.
 La faiblesse au teint pâle , aux regards abbattus ,
 Tyran qui cede au crime , & détruit les vertus.
 L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
 De Trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;
 La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur ,
 (Le Ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur.)
 Le faux zele étalant ses barbares maximes ,
 Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrenés ,
 A l'aspect de Henri paraissent consternés.
 Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
 N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
 Quel mortel , disoient-ils , par ce Juste conduit ,
 Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros au milieu de ces esprits immondes ,
 S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
 Louis guidoit ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
 L'assassin de Valois ? Ce monstre devant moi ,
 Mon pere ! il tient ençor ce couteau parricide ,
 Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.
 Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
 Osent de son portrait fouiller les Saints Autels :

placé dans le Soleil ; on l'a mis dans un Globe destiné
 uniquement à cet usage.

Que la Ligue l'invoque , & que Rome le loue (d) ,
Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

Mon fils , reprit Louis , de plus sévères Loix
Poursuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puissans , plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,
Ceux qu'il n'ont point vengés , & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres ;
Ce faste , ces plaisirs , ces flatteurs mercenaires
De qui la complaisance , avec dextérité ,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux , elle éclaire leurs vices.
Voyez , comme à sa voix tremblent ces Conquérans ,
Héros aux yeux du peuple , aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier , que leur fureur embrase ,
La foudre qu'ils portoient , à leur tour les écrase :
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans ,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres ;
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres ,
Qui des mœurs & des loix avarés corrupteurs ,

De

(d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on auroit dû prononcer l'Oraison funebre d'Henri III. On mit son Portrait à Paris sur les Autels avec l'Eucharistie : Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades , sous la minorité de Louis XIV , il vit un Bourgeois portant un Hauffe-Col , sur lequel étoit gravé ce Moine , avec ces mots : *Saint Jacques-Clément.*

De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
 Qui mirent les premiers à d'indignes encheres
 L'ineffimable prix des vertus de nos Peres.
 Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
 Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
 Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse;
 Avec les scélérats seriez-vous confondus,
 Vous, Mortels bienfaiteurs : vous, amis des vertus,
 Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
 Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
 La race des humains soit en foule engloutie,
 Si les jours passagers d'une si triste vie,
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere ;
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévere,
 A l'homme, hélas, trop libre, avoit daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui défobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
 Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
 Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
 Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
 Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
 Mais ici c'est un Pere, il punit ses Enfants.

L

Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
 Il ne fait point punir des momens de faiblesse ,
 Des plaisirs passagers , pleins de troubles & d'ennui ,
 Par des tourmens affreux , éternels comme lui (e).

Il dit , & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
 Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité ,
 C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
 Henri voit ces beaux lieux , & soudain à leur vue ,
 Sent couler dans son ame une joie inconnue ;
 Les soins , les passions n'y troublent point les cœurs ,
 La volupté tranquille y répand ses douceurs.
 Amour , en ces climats tout ressent ton empire :
 Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ,
 C'est ce flambeau divin , ce feu saint & sacré ,
 Ce pur Enfant des Cieux sur la terre ignoré.
 De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent ,
 Ils desirer sans cesse , & sans cesse ils jouissent ,
 Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur ,
 Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.
 Là regnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
 Là sont les vrais Héros , là vivent les vrais Sages ;
 Là sur un Trône d'or Charlemagne & Clovis
 Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des lis.
 Les plus grands ennemis , les plus fiers adversaires ,
 Réunis dans ces lieux , n'y sont plus que des freres.

(e) Il est aisé d'entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettoient un , & on le trouve expressément dans Virgile.

Le sage Louis douze (f), au milieu de ces Rois ,
 S'éleve comme un cedre , & leur donne des Loix.
 Ce Roi qu'à nos aïeux donna le Ciel propice ,
 Sur son Trône avec lui fit asséoir la Justice ;
 Il pardonna souvent , il régna sur les cœurs ,
 Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
 D'Amboise (g) est à ses pieds , ce Ministre fidele ,
 Qui seul aima la France , & fut seul aimé d'elle ;
 Tendre ami de son Maître , & qui dans ce haut rang
 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
 O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
 Le Peuple étoit heureux , le Roi couvert de gloire :
 De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits :
 Revenez , heureux tems , sous un autre Louis.

Plus loin sont ces Guerriers , prodigues de leur vie ,
 Qu'enflamma leur devoir , & non pas leur furie ,
 La Trimouille (h) , Clifson , Montmorency , de Foix ,

(f) Louis XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de Pere du peuple.

(g) Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise, qui fut justement aimé de la France & de son Maître , parce qu'il les aimoit tous deux également. (Mezerai , grande histoire.)

(h) Parmi plusieurs grands Hommes de ce nom , on a eu ici en vue Guy de la Trimouille, surnommé le Vaillant, qui portoit l'Oriflamme , & qui refusa l'Epée de Connétable sous Charles VI.

Clifson, (le Connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudroit un Volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

Gaston de Foix , Duc de Nemours, Neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne , qu'il avoit gagnée.

Guesclin (*i*), le destructeur & le vengeur des Rois.
Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone (*l*),
La honte des Anglais, & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon Fils, leur étoit chère,
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur simple & docile aimoit la vérité :
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le tems, d'une aile prompte, & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce Palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains,

(*i*) *Guesclin*, (le Connétable de Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

(*k*) *Bayard*, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I, Chevalier à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523 à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) *Jeanne d'Arc*, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, Servante d'Hôtellerie, née au Village de Domremy sur Meuse, qui, se trouvant une force de corps, & une hardiesse au dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais qui auroient dû honorer son courage.

Et les biens & les maux destinés aux humains.
 Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
 La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
 Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs:
 On voit la liberté, cette esclave si fiere,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.
 Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
 Dieu fait l'assujétir sans la tyranniser;
 A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
 Et souvent aux destins pense donner des loix.

Mon cher Fils, dit Louis, c'est de là que la Grace
 Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
 C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
 Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
 Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
 Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître:
 Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems
 Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
 Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
 Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
 Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi,
 Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
 Elle entre à tout moment, & s'écoule sans cesse.
 Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
 Les portraits des humains qui doivent naître un jour,

Des siècles à venir ces vivantes Images
Rassembleront tous les lieux , devançant tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les tems ,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance ,
L'abaissement des uns , des autres la puissance ,
Les divers changemens attachés à leur sort ,
Leurs vices , leurs vertus , leur fortune , & leur mort.

Approchons-nous , le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils ,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lis ,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ,
Mais il n'égallera ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur des Fleurs de Lis
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine ,
Tous deux sont entourés de gardes , de soldats ;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas ,
Ils le sont , dit Louis , sans en avoir le titre :
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre :
Richelieu , Mazarin , Ministres immortels ,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ,
Enfans de la fortune & de la politique ,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi :
Mazarin , souple , adroit , & dangereux ami :

L'un (m) fuyant avec art , & cédant à l'orage ,
 L'autre aux flots irrités opposant son courage ,
 Des Princes de mon sang ennemis déclarés ;
 Tous deux haïs du peuple , & tous deux admirés :
 Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie ,
 Utiles à leurs Rois , cruels à la patrie.
 O toi , moins puissant qu'eux , moins vaste en tes
 desseins ,

Toi , dans le second rang le premier des humains :
 Colbert , c'est sur tes pas que l'heureuse abondance ,
 Fille de tes travaux , vient enrichir la France ;
 Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager † ,
 En le rendant heureux tu sauras t'en venger.
 Semblable à ce Héros , confident de Dieu même ,
 Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.

Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux ,
 Est aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous !
 Quels honneurs ! quels respects : jamais Roi dans la
 France

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance :
 Je le vois comme vous par la gloire animé ,
 Mieux obéi , plus craint , peut-être moins aimé.

(m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernoit ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui étoit dégoûté de lui

† Le peuple , ce monstre féroce & aveugle , détestoit le grand Colbert . au point qu'il voulut déterrer son corps ; mais la voix des Gens sensés , qui prévaut à la longue , a rendu sa mémoire à jamais chere & respectable .

* Louis XIV.

Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
 Trop fier dans ses succès ; mais ferme en ses traverses :
 De vingt Peuples ligüés bravant seul tout l'effort ,
 Admirable en sa vie , & plus grand dans sa mort.
 Siecle heureux de Louis , siecle que la nature
 De ses plus beaux présens doit combler sans mesure ,
 C'est toi qui dans la France amene les beaux Arts :
 Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;
 Les Muses à jamais y fixent leur empire ,
 La toile est animée , & le marbre respire.
 Quels sages (n) rassemblés dans ces augustes lieux ,
 Mesurent l'Univers , & lisent dans les Cieux !
 Et dans la nuit obscure apportant la lumiere ,
 Sondent les profondeurs de la nature entiere !
 L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit ,
 Et vers la vérité le doute les conduit.
 Et toi , fille du Ciel , toi puissante harmonie ,
 Art charmant , qui polis la Grece & l'Italie ,
 J'entends de tous côtés ton langage enchanteur ,
 Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.
 Français , vous savez vaincre , & chanter vos conquêtes :
 Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
 Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
 Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
 A travers mille feux je vois Condé (o) paraître ,

(n) *L'Académie des Sciences, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.*

(o) *Louis de Bourbon , appelé communément le Grand Condé, & Henri, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems ; tous deux ont gagné de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé sembloit, à*

Tour à tour la terreur & l'apui de son Maître ;
 Turenne de Condé le généreux rival ,
 Moins brillant , mais plus sage & du moins son égal.
 Catinat (p) réunit par un rare assemblage
 Les talens du guerrier , & les vertus du sage ;
 Vauban (q) sur un rempart , un compas à la main ,
 Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
 Malheureux à la Cour , invincible à la guerre ,
 Luxembourg (r) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

ce qu'on dit , plus propre pour un jour de bataille , celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Gian , à Etampes , à Paris , à Arras , à la Bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel étoit le plus grand homme.

(p) Le Maréchal de *Catinat* , né en 1637. Il gagna les batailles de Stasarde & de la Marfaille , & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi , qui lui envoyoit des ordres sans le consulter. Il quitta le Commandement sans peine , ne se plaignit jamais de personne , ne demanda rien au Roi , & mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien , n'ayant ni augmenté ni diminué son bien , & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(q) Le Maréchal de *Vauban* , né en 1633 , le plus grand Ingénieur qui ait jamais été , a fait fortifier , selon sa nouvelle maniere , 300 Places anciennes , & en a bâti 33. Il a conduit 53 sieges , & s'est trouvé à 140 actions , Il a laissé 12 Volumes manuscrits , pleins de projets pour le bien de l'Etat , dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences , & lui a fait plus d'honneur que personne , en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

(r) *François-Henri de Montmorency* , qui prit le nom de Luxembourg , Maréchal de France & Duc & Pair , gagna la bataille de Cassel , sous les ordres de *Monfieur* , frere de Louis XIV , & remporta en chef les fameuses victoires de Mons , de Fleurus , de Steinkerke , de Nerwinde ; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille , & reçut mille dégoûts des Ministres.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars (N),
 Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars.
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne apui de son Roi, digne rival d'Eugene.
 Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
 Il tombe aux pieds du Trône, étant près d'y monter.
 O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste,
 Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains !

(N) On s'étoit proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'est écarté de cette regle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredlingue, & celle du premier Hoſtehs. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où se posta depuis le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hoſtehs, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le commandement des Armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçoient de venir à Paris, & qu'on délibéroit si Louis XIV quitteroit Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à Denain, s'empara du dépôt de l'Armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siege de Landrecy, prit Douay, Quesnoy, Bouchain, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son regne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix ,
 Mon fils , il eût compté ses jours par ses bienfaits ,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
 O combien les Français vont répandre de larmes
 Quand sous la même tombe ils verront réunis ,
 Et l'époux & la femme , & la mere & le fils.

Un faible rejetton * sort entre les ruines ,
 De cet arbre fécond coupé dans les racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau ,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau ,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi , prudent Fleury , veille sur son enfance ,
 Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux
 Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
 Tout Souverain qu'il est , instruis-le à se connaître :
 Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est
 Maître :

Qu'aimé de ses Sujets , ils soient chers à ses yeux :
 Apprends-lui qu'il n'est Roi , qu'il n'est né que pour
 eux.

France , reprends sous lui ta Majesté premiere ,
 Perce la triste nuit qui couvroit ta lumiere ;
 Que les Arts , qui déjà vouloient t'abandonner ,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande en ses grottes profondes ,
 Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes ?

* Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

Du Nil & de l'Euxin , de l'Inde & de ses ports ,
 Le commerce t'appelle , & t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre & la paix sans chercher la victoire,
 Sois l'arbitre des Rois , c'est assez pour ta gloire :
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
 * Un Héros que de loin poursuit la calomnie ;
 Facile & non pas faible, ardent , plein de génie ;
 Trop ami des plaisirs , & trop des nouveautés ,
 Remuant l'Univers du sein des voluptés :
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile ,
 Tient l'Europe en suspens , divisée & tranquille.
 Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans ,
 Né pour tous les emplois , il a tous les talens :
 Ceux d'un Chef , d'un Soldat , d'un Citoyen , d'un
 Maître ,
 Il n'est pas Roi , mon fils , mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage , au milieu des éclairs ,
 L'Etendard de la France apparut dans les airs ;
 Devant lui d'Espagnols une Troupe guerrière ,
 De l'Aigle des Germains brisoit la tête altière.
 O mon Pere ! Quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change , dit Louis , & tout a son tombeau ;
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée ,
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
 L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :
 C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.

* Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans , Régent du
 Royaume.

Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de sa joie.
 Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
 Craignez encor, craignez ce grand événement.
 Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un Maître :
 Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
 O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
 France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politi-
 ques (t),
 Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus ;
 Du Temple des Destins les portes se fermerent,
 Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
 Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
 La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres ;
 Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres.
 Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
 Une force nouvelle, une divine ardeur :
 Ses regards inspiroient le respect & la crainte ;
 Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.
 Ainsi, quand le Vengeur des Peuples d'Israël,
 Eut sur le Mont Sina consulté l'Eternel,
 Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière,
 Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

(t) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France
 & la branche d'Espagne sembloient désunies.







L A

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Décrets honteux,

Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux.

Ce (a) Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême,
Un peuple obéissant, dont il se dit l'apui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains (b), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse (c), & Saint-Paul, & Brissac
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas
Affaiblis par leur sang versé dans les combats :

Mais

(a) Il se fit déclarer par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

(b) Les Lorrains, le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc, étoient de la Maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, Duc de Nemours, frere utérin du Duc de Mayenne.

La Châtre étoit un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelloit des Bâtards, qui se feroient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet, la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(c) Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième Chant, Remarque (a).

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafre.

Brissac étoit jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avoit dit qu'il n'étoit bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris moyennant le bâton de Maréchal de France.

Mais ces mêmes combats , leur sang , & leurs blessures
Les excitoient encor à venger leurs injures.

Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.

Tous , le fer dans les mains , jurent de le venger.

Telle au haut de l'Olympe , aux champs de Thessalie ,

Des enfans de la Terre on peint la troupe impie ,

Entassant des rochers , & menaçant les Cieux ,

Ivres du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue ,

Sur un char lumineux se présente à leur vue :

Courage , leur dit-elle , on vient vous secourir ,

C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.

D'Aumale le premier se leve à ces paroles ;

Il court , il voit de loin les lances Espagnoles ;

Le voilà , cria-t-il , le voilà ce secours

Demandé si long-tems , & différé toujours.

Amis , enfin l'Autriche a secouru la France.

Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.

Le secours paraissait vers ces lieux révéres ,

Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes ,

Cet or , ce fer brillant , ces lances éclatantes ,

Ces casques , ces harnois , ce pompeux appareil ,

Défioient dans les champs les rayons du Soleil.

Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;

Il bénissent le Chef que Madrid leur envoie :

C'étoit le jeune Egmont (d) , ce guerrier obstiné ,

(d) Le Comte d'Egmont , fils de l'Amiral d'Egmont
qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
 Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie ,
 Mourut sur l'échaffaud pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
 Le fils , Courtisan lâche & Guerrier téméraire ,
 Baïsa long-tems la main qui fit périr son pere ,
 Servit par politique aux maux de son pays ,
 Persécuta Bruxelles , & secourut Paris.
 Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine ,
 Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne ,
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
 Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
 Qu'avec plaisir , grand Roi , tu voyois cette audace ;
 Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat ,
 Où sembloient attachés les destins de l'Etat !

Près des bords de (e) l'Iton , & des rives de l'Eure ,
 Est un champ fortuné , l'amour de la nature :
 La guerre avoit long-tems respecté les trésors

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens lances. A son entrée dans Paris il reçut les complimens de la Ville : celui qui le haranguoit ayant mêlé dans son discours les Louanges de l'Amiral d'Egmont son pere : (Ne parlez pas de lui , dit le Comte , il méritoit la mort , c'étoit un rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables , que c'étoit à des rebelles qu'il parloit , & dont il venoit de défendre la cause.

(e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry , le 14 Mars 1590.

Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.
 Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles.
 Au milieu des horreurs des discordes civiles:
 Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
 Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
 N'entendoient point le bruit des tambours & des ar-
 mes.

Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux,
 La désolation par-tout marche avant eux;
 De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent,
 Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cache-
 rent;
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de char-
 mes,
 Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes:
 S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
 Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
 Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs
 Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
 Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
 Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voyoit près de lui briller tous ces Guerriers,
 Compagnons de sa gloire, & ceints de ses lauriers.

D'Aumont (*f*), qui sous cinq Rois avoit porté les armes ;

Biron (*g*) dont le seul nom répandoit les alarmes ;
Et son fils (*h*) jeune encor , ardent , impétueux ,
Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux.

Sully (*i*) Nangis , Grillon , ces ennemis du crime ,
Que la Ligue déteste , & que la Ligue estime.

(*f*) *Jean d'Aumont*, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry , étoit fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre , & de Françoise de Sully, Héritière de l'ancienne Maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III, & Henri IV.

(*g*) *Henri de Gontaud de Biron*, Maréchal de France, Grand Maître de l'Artillerie , étoit un grand homme de guerre : il commandoit à Ivry le corps de réserve , & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand , après la victoire : (Sire , vous avez fait ce que devoit faire Biron , & Biron ce que devoit faire le Roi.) Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592 , au siège d'Épernay.

(*h*) *Charles Gontaud de Biron*, Maréchal , Duc & Pair, fils du précédent , conspira depuis contre Henri IV , & fut décapité dans la Cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(*i*) *Rony*, depuis Duc de Sully, Surintendant des Finances. Grand-Maître de l'Artillerie , fait Maréchal de France après la mort de d'Henri IV , reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Nangis, homme d'un grand mérite & d'une véritable vertu : il avoit conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise , mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix. Grillon étoit surnommé le *Brave*. Il offrit à Henri II de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Grillon que Henri le Grand écrit : (Pends-toi, brave Grillon , nous avons combattu Arques , & tu n'y étois pas... Adieu , brave Grillon , je vous aime à tort & à travers.)

Turenne (k) qui depuis , de la jeune Bouillon ,
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :
Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux ,
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux ,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans ,
Qu'étoient à l'envi l'or & les diamans ,
Dons chers & précieux , dont sa fiere Maîtresse
Honora son courage , ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex , vous étiez à la fois ,
L'Amour de votre Reine , & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille (l) , & Clermont , &
Feuquieres ,
Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lesdiguières (m) ,

(k) *Henri de la Tour d'Olivier* , Vicomte de Turenne ,
Maréchal de France : Henri le Grand le maria à Charlotte
de la Mark , Princesse de Sedan , en 1591. La nuit de ses
noces , le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté , acquise par Henri de Turenne , fut
perdue par Frédéric-Maurice , Duc de Bouillon son fils , qui ,
ayant trempé dans la conspiration de Cinqmars contre
Louis XIII , ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu , donna
Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa
Souveraineté , de très-grandes terres plus considérables en
revenu , mais qui donnoient plus de richesses , & moins
de Puissance.

(l) *Claude* , Duc de la Trimouille , étoit à la bataille d'I-
vry. Il avoit un grand courage & une ambition démesurée ,
de grandes richesses , & étoit le Seigneur le plus considéra-
ble parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il

D'Ailly , pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le signal ,
Et rangés près du Roi lisoient sur son visage ,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment , inquiet , abattu ,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que de son Parti connaissant l'injustice ,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame , en effet , ait des pressentimens ,
Avant-coureurs certains des grands événemens :
Ce Héros cependant , maître de sa faiblesse ,
Déguisoit ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,
Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur ;
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
Au bruit de la trompette animant son courage ,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux ,
Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
Impatient du frein , vole & bondit sur l'herbe.

commença par être simple Soldat , & finit par être Connétable sous Louis XIII.

Balsac de Clermont d'Entraques , oncle de la fameuse Marquise de Verneuil , fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquieres & de Nesle , Capitaines de cinquante hommes d'armes , y furent tués aussi.

Tel paraissoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux , & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire :
Il croit que son destin commande à la victoire ;
Hélas , il ne fait point que son fatal orgueil ,
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil !

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance :
Et s'adressant aux siens , qu'enflammoit sa présence ,
» Vous êtes nés Français , & je suis votre Roi (*n*) ,
» Voilà nos ennemis , marchez & suivez-moi ;
» Ne perdez point de vue , au fort de la tempête ,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots , que ce Roi prononçoit en vainqueur ,
Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflammées ,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
On voit des deux Partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide ,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ,
Soudain les flots émus de deux profondes mers ,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit , le jour fuit , le Ciel gronde ,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que
dit Henri IV à la journée d'Ivry : (Ralliez-vous à mon
panache blanc ; vous le verrez toujours au chemin de
l'honneur & de la gloire.)

Déjà de tous côtés porte un double trépas.
 Cette Arme (o) que jadis , pour dépeupler la terre ,
 Dans Bayonne inventa le démon de la guerre ,
 Rassemble en même tems , digne fruit de l'enfer ,
 Ce qu'ont de plus terrible , & la flamme , & le fer.

On se mêle , on combat ; l'adresse , le courage ,
 Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage ,
 La honte de céder , l'ardente soif du sang ,
 Le désespoir , la mort passent de rang en rang.
 L'un poursuit un parent dans le Parti contraire :
 Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere.
 La nature en frémit , & ce rivage affreux
 S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées ,
 De bataillons sanglans , de troupes renversées ,
 Henri pousse , s'avance , & se fait un chemin.
 Le grand Mornay (p) le suit, toujours calme & ferein.
 Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie ,
 Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie ,
 De la Terre & des Cieux les moteurs éternels ,
 Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;
 Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles ,
 Ces Puissances des Cieux , ces Etres impassibles ,

Environnés

(o) La Bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne , où l'on fit les premières Bayonnettes.

(p) Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avoit effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
 D'un frond inaltérable ébranlent l'Univers.
 Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
 De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
 Qui changent le combat, qui fixent le destin,
 Au Chef des Légions il les porte soudain.
 L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
 Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
 On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps,
 Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
 Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte;
 Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
 Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
 De se souiller du sang des malheureux humains.
 De son Roi seulement son ame est occupée,
 Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
 Et son rare courage, ennemi des combats,
 Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomtée,
 Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée.
 D'Ailly portoit par-tout la crainte & le trépas,
 D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
 Reprend, malgré son âge, une force nouvelle:
 Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans:
 C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
 Qui, dans cette journée illustre & meurtrière,
 Commençoit des Combats la fatale carrière;
 D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas,
 Favori des amours, il sortoit de leurs bras:

Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes ,
Avide de la gloire , il voloit aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse , en accusant le Ciel ,
En détestant la Ligue , & ce combat mortel ,
Arma son tendre amant , & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante ,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux ,
Ce front si plein de grace , & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly , dans sa fureur guerrière ,
Parmi des tourbillons de flamme , de poussière ,
A travers les blessés , les morts & les mourans ,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les
flancs ;
Tous deux , sur l'herbe unie & de sang colorée ,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans , couverts de fer , & la lance à la main ,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit , leurs lances sont rompues ;
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues ,
Qui , portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs ,
Se heurtent dans les airs , & volent sur les vents ,
De leur mélange affreux les éclairs réjaillissent ;
La foudre en est formée , & les mortels frémissent :
Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort ,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre
mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre :
La Discorde accourut , le démon de la guerre ,
La mort pâle & sanglante étoient à ses côtés :

Malheureux , suspendez vos coups précipités :
 Mais un destin funeste enflamme leur courage ,
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage.
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas ,
 Le fer qui les couvroit , brille & vole en éclats.
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ,
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier , leur casque arrêtant leur effort ,
 Pare encor quelques coups , & repousse la mort.
 Chacun d'eux , étonné de tant de résistance ,
 Respectoit son rival , admiroit sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly , par un coup malheureux ,
 Fait tomber à ses pieds ce Guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ,
 Son casque , auprès de lui , roule sur la poussière.
 D'Ailly voit son visage , ô désespoir ! ô cris !
 Il le voit , il l'embrasse : hélas ! c'étoit son fils.
 Le pere infortuné , les yeux baignés de larmes ,
 Tournoit contre son sein ses parricides armes :
 On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ,
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur ,
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ,
 Il renonce à la Cour , aux humains , à la gloire ,
 Et se fuyant lui-même , au milieu des déserts ,
 Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.
 Là , soit que le Soleil rendit le jour au monde ,
 Soit qu'il finit sa course au vaste sein de l'onde ;
 Sa voix faisoit redire aux échos attendris ;
 Le nom , le triste nom de son malheureux fils.
 Du Héros expirant la jeune & tendre amante ,
 Par la terreur conduite , incertaine , tremblante ,

Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
Elle voit son époux , elle tombe éperdue ,
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
Est-ce toi , cher amant ? Ces mots interrompus ,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux , sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant ,
Le regarde , soupire , & meurt en l'embrassant.

Pere , époux malheureux , famille déplorable ,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable ,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux ,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires ,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres !

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés ?
Quel Héros , ou quel Dieu les a tous renversés ?
C'est le jeune Biron , c'est lui dont le courage
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un passage.
D'Aumale les voit fuir , & bouillant de courroux ,
Arrêtez , revenez.... lâches , où courez-vous ?
Vous , fuir ? vous , Compagnons des Mayenne & de
Guise ?

Vous qui devez venger Paris , Rome & l'Eglise ?
Suivez-moi , rappelez votre antique vertu ,
Combattez sous d'Aumale , & vous avez vaincu.
Aussi-tôt , secouru de Beauveau , de Fosseuse ,
Du farouche Saint-Paul , & même de Joyeuse ,
Il rassemble avec eux ces Bataillons épars ,

Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
 La fortune avec lui revient d'un pas rapide ,
 Biron soutient en vain d'un courage intrépide
 Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
 Il voit à ses côtés Parabere expirant ;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere ,
 Nèfle , Clermont , d'Angenne ont mordu la poussière :
 Percé de coups lui-même , il est prêt de périr....
 C'étoit ainsi , Biron , que tu devois mourir ,
 Un trépas si fameux , une chute si belle ,
 Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger
 Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
 Il l'aimoit , non en Roi , non en Maître sévère ,
 Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire ,
 Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
 Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
 Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
 Amitié , don du Ciel , plaisir des grandes ames ,
 Amitié que les Rois , ces illustres ingrats ,
 Sont assez malheureux pour ne connaître pas :
 Il cout le secourir ; ce beau feu qui le guide
 Rend son bras plus puissant , & son vol plus rapide.
 Biron (q) qu'environnoient les ombres de la mort ,
 A l'aspect de son Roi fait un dernier effort ;
 Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ,

(q) Le Duc de *Biron* fut blessé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Française qu'Henri le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement qui , n'étant point un fait principal , peut être aisément déplacé.)

Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte , tout plie ,
Ton Roi , jeune Biron , t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs ,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête , & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté ,
Il cherchoit le Héros , sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts , précipitant leurs pas ,
Ces animaux hardis , nourris pour les combats ,
Fiers esclaves de l'homme , & nés pour le carnage ,
Pressent un Sanglier , en raniment la rage ,
Ignorant le danger , aveugles , furieux ,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres , les rochers , les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ,
Il est seul contre tous , abandonné du fort ,
Accablé par le nombre , entouré de la mort.
Louis , du haut des Cieux , dans ce danger terrible ,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher qui , menaçant les airs ,
Rompt la course des vents , & repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
O vous , Mânes sanglans du plus vaillant des Rois ,

lie,
Eclairez mon esprit , & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa Noblesse fide'le ,
Elle meurt pour son Roi , son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit , la mort suivoit ses coups ,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-tems cet Etranger , trompé par son courage ,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage ;
Dût sa témérité le conduire au cercueil ,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens , Bourbon , crioit-il , viens augmenter ta gloire :
Combattons , c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disoit ces mots , un lumineux éclair ,
Messager des Destins , fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ,
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui ,
Qu'ils défendent sa cause , & combattent pour lui.
Que la nature entiere , attentive à sa gloire ,
Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.
D'Egmont joint le Héros , il l'atteint vers le flanc ,
Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.
Le Roi , qu'il a blessé , voit son péril sans trouble ;
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'aplaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder , sa blessure l'irrite ,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ,
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent ,

Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent ,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts ,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.
Espagnols tant vantés , troupe jadis si fiere ,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere ,
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée.
Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ,
Les Chefs sont effrayés , les Soldats éperdus ;
L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se renversent ;
Poussent des cris affreux , se heurtent , se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts ,
Fléchissent les genoux , & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite ,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ,
Dans les profondes eaux vont se précipiter ,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course ,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi ,
Affligé , mais tranquille , & maître encor de soi ,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle ,
Et tombant sous ses coups , songe à triompher d'elle ;
D'Aumale auprès de lui , la fureur dans les yeux ,
Accusoit les Flamands , la Fortune & les Cieux :
Tout est perdu , dit-il , mourons , brave Mayenne.
Quittez , lui dit son Chef , une fureur si vaine ,

Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur :
Que vous & Bois-Dauphin , dans ce moment funeste ,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi , l'un & l'autre , aux remparts de Paris ;
De la Ligue , en marchant , ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant , pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter ,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a su domter ,
Qui , docile à son Maître , à tout autre terrible ,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible ,
Le suit d'un air affreux , le flatte en rugissant ,
Et paraît menacer même en obéissant.

Mayenne cependant , par une fuite prompte ,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyoit de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent ,
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis , au milieu d'eux , du haut du Firmament ,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment :
Vint voir comme il sauroit user de la victoire ,
Et s'il acheveroit de mériter sa gloire.
Ses Soldats près de lui , d'un œil plein de courroux ,
Regardoient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence ,
Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir , la honte , la terreur ,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.

Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes Ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de
haine ;

Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne :
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage :
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang :
C'est un Dieu bienfaisant qui, laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,
Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompense & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumière étoit presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un pere attentif, il étendoit ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagere,

Qui s'accroît dans sa course , & d'un aile légère ,
 Plus prompte que le tems vole au delà des mers ,
 Passe d'un Pôle à l'autre , & remplit l'Univers :
 Ce monstre composé d'yeux , de bouches , d'oreilles ,
 Qui célèbre des Rois la honte , ou les merveilles ,
 Qui rassemble sous lui la curiosité ,
 L'espoir , l'effroi , le doute & la crédulité ,
 De sa brillante voix , trompette de la gloire ,
 Du Héros de la France annonçoit la victoire.
 Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ,
 Le Vatican superbe en fut épouvanté.
 Le Nord à cette fois treffaillit d'algresse :
 Madrid frémit d'effroi , de honte & de tristesse.
 O malheureux Paris ! infidèles Ligueurs !
 O Citoyens trompés , & vous , Prêtres trompeurs ,
 De quels cris douloureux vos temples retentirent ?
 De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
 Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
 Vaincu , mais plein d'espoir , & maître de Paris ,
 Sa politique habile au fond de sa retraite ,
 Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite.
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer ;
 En cachant sa disgrâce il croit la réparer.
 Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zele ;
 Mais malgré tant de soins la vérité cruelle ,
 Démentant à ses yeux ses discours imposteurs ,
 Voloit de bouche en bouche , & glaçoit tous les cœurs.

La Discorde en frémit , & redoublant sa rage ,
 Non , je ne verrai point détruire mon ouvrage ,
 Dit-elle , & n'aurai point dans ces murs malheureux

Versé tant de poisons , allumé tant de feux ,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance ,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est , j'ai l'art de l'affaiblir ,
Si je n'ai pu le vaincre , on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre , & je veux au-
jourd'hui

L'attaquer , le combattre , & le vaincre par lui.
Elle dit : & soudain des rives de la Seine ,
Sur un char plein de sang , attelé par la haine ,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour ,
Elle part , elle vole , & va trouver l'Amour.





Chant IX^e

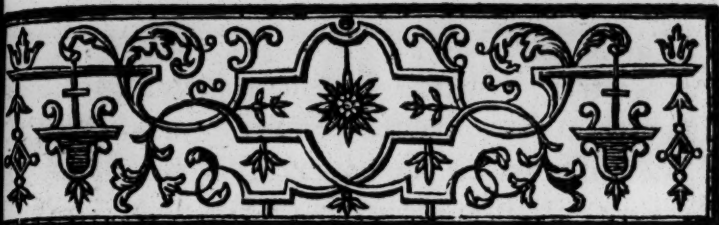


H

DES
in
I
d
r
a

S
Li
S
L

P
a
c
i



L A

HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour. *La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame d'ESTRÉE, si célèbre sous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son Armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais (a) respecté par les tems:
La nature en posa les premiers fondemens ;

(a) Cette Description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scene, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les Peuples de l'Isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de mê-

Et l'art ornant depuis sa simple architecture ,
 Par ses travaux hardis surpassa la nature.
 Là , tous les champs voisins peuplés de myrtes verts ,
 N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
 Par-tout on voit meurir , par-tout on voit éclore ,
 Et les fruits de Pomone , & les présens de Flore ;
 Et la terre n'attend , pour donner ses moissons ,
 Ni les vœux des humains , ni l'ordre des saisons.
 L'homme y semble goûter , dans une paix profonde ,
 Tout ce que la nature aux premiers jours du monde ,
 De sa main bienfaisante accordoit aux humains :
 Un éternel repos , des jours purs & sereins ,
 Les douceurs , les plaisirs que promet l'abondance ,
 Les biens du premier âge hors la seule innocence.
 On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs ,
 Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
 Les voix de mille Amans , les chants de leurs Maî-
 tresses ,
 Qui célèbrent leur honte , & vantent leurs faiblesses.
 Chaque jour on les voit , le front paré de fleurs ,
 De leur aimable Maître implorer les faveurs :
 Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire ,
 Dans son temple à l'envi s'empresse de s'instruire.
 La flatteuse espérance au front toujours serein ,
 A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.

me que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme Fils de Vénus , & comme un Dieu de la Fable , mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

Près du Temple sacré , les Graces demi-nues ,
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle volupté , sur un lit de gazons ,
 Satisfaite & tranquille , écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystere en silence ,
 Le fourire enchanteur , les foins , la complaisance ,
 Les plaisirs amoureux , & les tendres desirs ,
 Plus doux , plus séduisants encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée ;
 Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée ,
 On porte au sanctuaire un pas audacieux ,
 Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
 Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre ,
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ,
 Les plaintes , les dégoûts , l'imprudence , la peur ,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre Jalousie au teint pâle & livide ,
 Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
 La haine & le courroux , répandant leur venin ,
 Marchent devant ses pas un poignard à la main.
 La Malice les voit , & d'un souris perfide
 Applaudit en passant à leur troupe homicide.
 Le Repentir les suit , détestant leurs fureurs ,
 Et baissée en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là , c'est au milieu de cette Cour affreuse ,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,
 Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
 Ce dangereux enfant , si tendre & si cruel ,
 Porte en sa faible main les destins de la terre ,

Donne avec un fouris , ou la paix ou la guerre ,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs ,
Anime l'Univers , & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant , contemplant ses conquêtes ,
Il fouloit à ses pieds les plus superbes têtes.
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits ,
Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain , conduite par la rage ,
Ecarte les plaisirs , s'ouvre un libre passage ,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés ,
Le front couvert de sang , & les yeux enflammés :
Mon frere , lui dit-elle , où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes fleches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison ,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ,
Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injure ;
Un Roi victorieux écrase mes serpens ,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui , marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile ,
Va sous ses étendards flottants de tous côtés ,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encor une victoire , & mon trône est en poudre :
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre , & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug , Amour , il gémisse abattu ;

Va domter son courage au sein de la vertu.
 C'est toi , tu t'en souviens , toi dont la main fatale
 Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
 Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers ,
 Abandonnant pour toi les soins de l'Univers ,
 Fuyant devant Auguste , & te suivant sur l'onde ,
 Préférer Cléopatre à l'Empire du monde ?
 Henri te reste à vaincre après tant de Guerriers ,
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ,
 Va du myrte amoureux ceindre sa tête altiere ;
 Endors entre tes bras son audace guerriere.
 A mon trône ébranlé cours servir de soutien ,
 Viens , ma cause est la tienne , & ton regne est le
 mien.

Ainsi parloit ce monstre , & la voûte tremblante
 Répétoit les accens de sa voix effrayante.
 L'Amour qui l'écoutoit , couché parmi des fleurs ,
 D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
 Il s'arme cependant de ses fleches dorées.
 Il fend des vastes Cieux les voûtes azurées :
 Et précédé des jeux , des graces , des plaisirs ,
 Il vole aux champs Français sur l'aile des zéphirs.

Dans sa course , d'abord , il découvre avec joie
 Le faible Xirnois , & les champs où fut Troie ;
 Il rit en contemplant dans ces lieux renommés ,
 La cendre des Palais par ses mains consumés.
 Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde ,
 Ces remparts orgueilleux , ce prodige du monde ,
 Vénise , dont Neptune admire le destin ,
 Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
 O.

Il descend , il s'arrête au champ de la Sicile ,
 Où lui même inspira Théocrite & Virgile ,
 Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux ,
 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
 Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse ,
 Dans les champs de Provence il vole vers Vacluse (b),
 Asyle encor plus doux , lieux où dans-ies beaux jours
 Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
 Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
 Lui-même en ordonna la superbe structure.
 Par ses adroites mains avec art enlaffés ,
 Les chiffres de Diane (c) y sont encor tracés ,
 Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces
 Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
 Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre ,
 Laissoit pour un moment reposer son tonnerre ,
 Mille jeunes Guerriers à travers les guérets ,
 Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
 L'amour sent à sa vue une joie inhumaine ,
 Il aiguise ses traits , il prépare sa chaîne ,
 Il agite les airs que lui-même a calmés ,
 Il parle , on voit soudain les Elémens armés.
 D'un bout du monde à l'autre appelant les orages ,

(b) Vacluse , *Vallisclausa* , près de Gordes en Provence , célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la Maison de Pétrarque.

(c) *Anet* fut bâti par Henri II , pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce Château , lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages ,
 De verser ses torrens suspendus dans les airs ,
 Et d'apporter la nuit , la foudre & les éclairs.
 Déjà les Aquilons à ses ordres fideles ,
 Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ;
 La plus affreuse nuit succede au plus beau jour ;
 La nature en gémit , & reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide ,
 Le Roi marche incertain , sans escorte & sans guide.
 L'Amour en ce moment allumant son flambeau ,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
 Abandonné des siens ; le Roi dans ces bois sombres
 Suit cet astre ennemi , brillant parmi les ombres.
 Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés ,
 Suivre ces feux ardens de la terre exhalés ,
 Ces feux dont la vapeur maligne & passagere ,
 Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats ,
 D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
 Dans le fond d'un Château , tranquille & solitaire ,
 Loin du bruit des combats elle attendoit son pere :
 Qui , fidele à ses Rois , vieilli dans les hazards ,
 Avoit du grand Henri suivi les étendards.
 D'Estrée (d) étoit son nom : la main de la Nature ,

(d) *Gabrielle d'Estrée*, d'une ancienne Maison de Picardie , fille & petite fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie , mariée au Seigneur de Liancourt , & depuis Duchesse de Beaufort , &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles , il se déroboit quelquefois pour l'aller voir. Un

De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,
 La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
 Moins touchante & moins belle, à Tarfe on vit paraître
 Celle (e) qui des Romains avoit domté le maître,
 Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
 L'encaisoir à la main, la prirent pour Vénus.
 Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
 Qui rend des passions le joug inévitable.
 Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
 D'aucun amant encor n'avoit reçu les vœux.
 Semblable en son Printemps à la rose nouvelle,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
 Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre
 Sous un nom suppose vient près d'elle se rendre ,

jour même il se déguisa en Paysan , passa au travers
 des Gardes ennemies , & arriva chez elle , non sans
 courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du
 grand Alcandre , écrite par une Princesse de Conti.

(e) *Cléopâtre* allant à Tarfe , où Antoine l'avoit mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre , les cordages d'or & de soie. Cléopâtre étoit habillée comme on représentoit alors la Déesse Vénus, ses femmes représentoient les Nymphes & les Graces ; la poupe & la proue étoient remplies des plus beaux Enfans déguisés en Amours. Elle avançoit dans cet équipage sur le fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le Peuple de Tarfe la prit pour la Déesse. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir , & en devint éperdument amoureux. (*Plutarque.*)

Il paraît sans flambeau , sans fleches , sans carquois ,
 Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
 On a vu , lui dit-il , sur la rive prochaine ,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
 Il glissoit dans son cœur , en lui disant ces mots ,
 Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
 Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
 L'Amour s'applaudissoit en la voyant si belle ;
 Que n'espéroit-il point aidé de tant d'appas !
 Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
 L'art simple dont lui-même a formé sa parure ,
 Paraît aux yeux séduits , l'effet de la nature.
 L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents ,
 Tantôt couvre sa gorge , & ses trésors naissans :
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable ;
 Sa modestie encor la rendoit plus aimable :
 Non pas cette farouche & triste austérité ,
 Qui fait fuir les Amours , & même la beauté :
 Mais cette pudeur douce , innocente , enfantine ,
 Qui colore le front d'une rougeur divine ,
 Inspire le respect , enflamme les desirs ,
 Et de qui la peut vaincre , augmente les plaisirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible.
 Il enchante ces lieux par un charme invincible.
 Des myrtes enlaffés , que d'un prodigue sein
 La terre obéissante a fait naître soudain ,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
 A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage ,
 Par des liens secrets on se sent arrêter ;
 On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter ,

On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse,
Les Amans fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir,
Tout y paraît changé, tous les cœurs y soupirent,
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'Amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'Été fait éclore ;
S'arrête, s'inquite, & pousse des soupirs,
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites,
Près de lui, la Bergere oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée;
Par un charme indomtable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils trembloient pour ses jours: hélas! qui l'eût pucroire,

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ?
On le cherchoit en vain ; ses soldats abattus ,
Ne marchant plus sous lui sembloient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France ,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence ;
Il descendit des Cieux à la voix de Louis ,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste Hémisphère ,
Pour y trouver un sage , il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révés ,
A l'étude , au silence , au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence ,
Où du soldat vainqueur s'empporte l'insolence ,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adressa à Mornay , c'étoit pour nous instruire ,
Que souvent la raison suffit à nous conduire ,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens ,
Marc-Aurele , ou Platon , la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austere ,
Mornay fut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours ;
Avide de travaux , insensible aux délices ,
Il marchoit d'un pas ferme aux bords des précipices.
Jamais l'air de la Cour , & son souffle infecté ,
N'altéra de son cœur l'austere pureté.
Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée ,

Un crystal toujours pur , & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la sagesse ,
Part & vole en ces lieux , où la douce mollesse
Retenoit dans ses bras le vainqueur des humains ,
Et de la France en lui maîtrisoit les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire ,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir sa gloire,
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts ,
Partageoient ses moments & remplissoient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere ,
A côté de Mornay la sagesse sévère ;
Il veut sur ce Guerrier lancer un trait vengeur ,
Il croit charmer ses sens , il croit blesser son cœur :
Mais Mornay méprisoit sa colere & ses charmes ,
Tous ses traits impuissants s'émoussioient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire ,
Sous un myrte amoureux , asyle du mystere ,
D'Estree à son amant prodiguoit ses appas ;
Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes ,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes ,
De ces larmes qui font les plaisirs des amants.
Ils sentoient cette ivresse & ces saisissements ,
Ces transports , ces fureurs , qu'un tendre amour
inspire ,

Que

Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire ,
 Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
 Les amours enfantins désarmoient ce Héros
 L'un tenoit sa cuirassé encor de sang trempée ,
 L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
 Et roit en tenant dans ses débiles mains ,
 Ce fer , l'appui du Trône , & l'effroi des humains.

La Discorde de loin , insulte à sa faiblesse ;
 Elle exprime en grondant sa barbare alégresse ;
 Sa fiere activité ménage ces instants.
 Elle court de la Ligue irriter les serpents.
 Et tandis que Bourbon se repose & sommeille ,
 De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit ,
 Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
 L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence ,
 Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
 Mais ce silence même , & ces regards baissés ,
 Se font entendre au Prince , & s'expliquent assez.
 Sur ce visage austere , où régnoit l tristesse ,
 Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin.
 Tout autre eut de Mornay mal reconnu le soin.
 Cher ami , dit le Roi , ne crains point ma colere ,
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Viens , le cœur de ton Prince est digne encor de toi ,
 Je t'ai vu , c'en est fait , & tu me rends à moi :
 Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie :
 De ce honteux repos fuyons l'ignominie.

Fuyons ce lieu funeste , où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons , bravons l'amour dans les bras de la gloire ,
Et bientôt vers Paris répandant la terreur ,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux , Mornay connut son Maître :
C'est vous , s'écria-t-il , que je revois paraître ;
Vous de la France entière auguste défenseur ,
Vous , vainqueur de vous-même , & Roi de votre
cœur ,
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux , qui le domte est illustre.

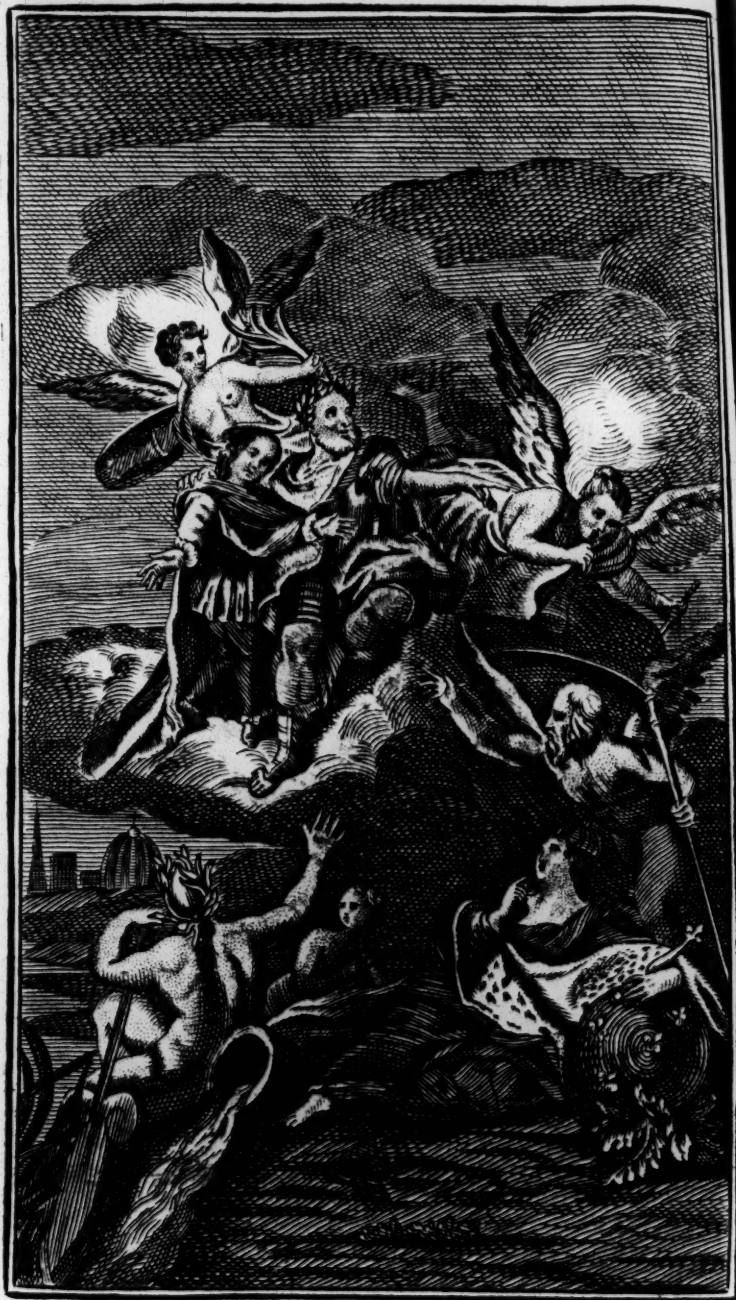
Il dit : Le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur , ô Ciel , attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore ,
En condamnant ses pleurs il en versoit encore.
Entraîné par Mornay , par l'Amour attiré ,
Il s'éloigne , il revient , il part désespéré.
Il part : en ce momet d'Estrée évanouie ,
Reste sans mouvement , sans couleur & sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante , il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à son Empire une Nymphé si belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; & bientôt cette Amante
Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante ,

Lui nomme son Amant , le redemande en vain ,
 Le cherche encor des yeux , & les ferme soudain.
 L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
 Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rapelle,
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur ,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'Auteur.

Mornay toujours sévere & toujours inflexible ,
 Entraînoit cependant son Maître trop sensible.
 La force & la vertu leur montrant le chemin,
 La gloire les conduit les lauriers à la main ;
 Et l'amour indigné , que le devoir surmonte ,
 Va cacher loin d'Anet sa colere & sa honte.



Chant X.^e





Chant X^e





LA
HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

*RETOUR du Roi à son Armée : il recommence le Siege.
Combat singulier du Vicomte de Turenne , & du Che-
valier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville.
Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiege.
Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient
l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes , & la Guerre est
finie.*

CES momens dangereux , perdus dans la mollesse ,
Avoient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête ;
Accourt impatient d'achever sa conquête ,
Paris épouvanté revit ses étendards ;

Le Héros reparut aux pieds de ses remparts ,
De ces mêmes remparts où fume encor la foudre ,
Et qu'à réduire en cendre il ne peut se résoudre ;
Quand l'Ange de la France , apaisant son courroux ,
Retint son bras vainqueur , & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ,
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés ,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés.
Là , d'Aumale , ennemi de tout conseil timide ,
Leur tenoit fièrement ce langage intrépide ;
Nous n'avons point encor appris à nous cacher ,
L'Ennemi vient à nous , c'est là qu'il faut marcher ,
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse ;
Je connais des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi-vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous seuls , & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez , volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous suivez , vos chefs font vos rem-
parts.

Il se tut à ces mots : les Ligueurs en silence
Sembloient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte , & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
Et bien , poursuivit-il , si vous n'osez me suivre ,
Français , à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir ,
Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte ,
Il s'avance : un Hérault, Ministre des combats ,
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas ,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
D'Aumale vous attend ; Ennemis, paraissez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zele poussés ,
Vouloient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage ,
Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur ;
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Vas , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi ,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros , à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente , ô grand Roi ! ne fera point trompée ,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux ;
J'en atteste ce fer , & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embrasse , & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale , avec impatience ,
Attendoit qu'à ses yeux un combattant parut.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ,
Les soldats de Henri près de lui se rangerent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ,
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur ,
Du geste & de la voix excitoit sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevoit un nuage
Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage ,

Ses flancs noirs & brûlants tout à coup entr'ouverts ,

Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers ,
Le Fanatisme affreux , la Discorde farouche ,
La sombre politique , au cœur faux , à l'œil louche ,
Le démon des combats respirant les fureurs ,
Dieux enivrés de sang , Dieux dignes des Ligueurs ,
Aux remparts de la Ville ils fondent , ils s'arrêtent ,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent .
Voilà qu'au même instant du haut des Cieux ouverts
Un Ange est descendu sur le Trône des airs ,
Couronné de rayons , nageant dans la lumière ,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière ,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé ,
Des sillons lumineux dont il est entouré .
Il tenoit d'une main cette Olive sacrée ,
Présage consolant d'une paix désirée ;
Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur ,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur ,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente .
A l'aspect de ce glaive , interdits , désarmés ,
Les monstres infernaux semblent inanimés ,
La terreur les enchaîne : un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible .
Ainsi de son Autel teint du sang des humains ,
Tomba ce fier Dagon , ce Dieu des Philistins ,
Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée ,
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée .

Paris , le Roi , l'Armée , & l'Enfer , & les Cieux ,

Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.
 Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carrière.
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière,
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
 Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
 Des anciens Chevaliers ornement honorable,
 Eclatant à la vue, aux coups impénétrable.
 Ils négligent tous deux cet appareil qui rend,
 Et le combat plus long, & le danger moins grand,
 Leur arme est une épée; & sans autre défense,
 Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
 O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
 Descends, juge sa cause, & combats avec moi,
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
 J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
 D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras,
 C'est de nous que dépend le destin des combats;
 En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
 Tranquille au haut du Ciel il nous laisse à nous-
 mêmes :

Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
 Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
 Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
 Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
 Ils commencent enfin ce combat dangereux :
 Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
 L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
 Cent coups étoient portés & parés à l'instant.

Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ,
L'autre d'un pas léger se détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir ,
Leur plaisir renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre ,
Avancer , s'arrêter , se mesurer , s'atteindre ;
Le fer étincelant avec art détourné ,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente ,
Et se rompant encor par des chemins divers ,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris , & ne pouvant le croire ,
Voyoit à tout moment leur chute & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux ;
Turenne est plus adroit , & moins impétueux.
Maître de tous ses sens , animé sans colere ,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne qui l'observe , apperçoit sa foiblesse :
Il se ranime alors , il le pousse , il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe , & de l'Enfer tous les monstres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le trône est renversé ,
» Tu l'emportes , Bourbon , notre regne est passé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur , étendu sur le sable ,
Menace encor Turenne & le menace en vain.

Sa redoutable épée échappe de sa main,
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche ;
Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant ;
Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris (a)
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte,
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'hor-
reur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint Denis, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étoient encore à la mode; il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le sieur de Marivaux qui tenoit pour les Royalistes, & le sieur Claude de Marolles qui tenoit pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'Armée, le jour même de l'assassinat d'Henri III; mais ée fut de Marolles qui fut vainqueur.

Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'éleverent ;
 Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assemblèrent :

Ils demandoient l'assaut. Le Roi dans ce moment ,
 Modéra son courage & leur emportement.
 Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie ,
 Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses Sujets, prompt à les épargner ,
 Eux seuls vouloient se perdre , il les voulut gagner.
 Heureux si sa bonté prévenant leur audace ,
 Forçoit ces malheureux à lui demander grace :
 Pouvant les emporter , il les fait investir ,
 Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
 Il (b) crut que sans assauts , sans combats , sans
 alarmes ,

La disette & la faim , plus fortes que ses armes ,
 Lui livreroient sans peine un peuple inanimé ,
 Nourri dans l'abondance , au luxe accoutumé ;
 Qui , vaincu par ses maux, touple dans l'indigence ,
 Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais , le faux zele , hélas ! qui ne sauroit céder ,
 Enseigne à tout souffrir , comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse ,
 Prenoient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ,
 Et fiers de ses bontés , oubliant sa valeur ,
 Ils défioient leur Maître , ils bravoient leur Vain-
 queur ;
 Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

(b) Henri IV bloqua Paris en 1590 avec moins de
 vingt mille hommes.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour :
 Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle ,
 Montrant déjà la mort qui marchoit après elle ;
 Alors on entendit des hurlemens affreux :
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux ,
 De qui la main tremblante , & la voix affaiblie ,
 Demandoient vainement le soutien de leur vie.
 Bientôt le riche même , après de vains efforts ,
 Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'étoit plus ces jeux , ces festins & ces fêtes ,
 Où de myrte & de rose ils couronnoient leurs têtes ,
 Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés ,
 Les vins les plus parfaits , les mets les plus vantés
 Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse ,
 De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux ,
 Pâles , défigurés , & la mort dans les yeux ,
 Périssant de misère au sein de l'opulence ,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard , dont la faim va terminer les jours ,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin , des malheureux couchés sur la poussière ,
 Se disputoient encor , à leurs derniers momens ,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés , outrageant la nature ,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossemens poudreux ,
 Ainsi qu'un pur froment , sont préparés par eux.

Que n'osent point tenter les extrêmes misères ,
 On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
 Ce détestable mets (c) avança leur trépas ,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

' Ces Prêtres cependant , ces Docteurs fanatiques
 Qui, loin de partager les misères publiques ,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels ,
 Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels (d) ,
 Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance ,
 Alloient par-tout du peuple animer la constance :
 Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux ,
 Leurs libérales mains ouvroient déjà les Cieux.
 Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophé-
 tique ,

Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique ,
 Paris bientôt sauvé par des secours nombreux ,
 Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains appas , ces promesses stériles ,
 Charmoient ces malheureux , à tromper trop faciles ;
 Par les Prêtres séduits , par les Seize effrayés ,
 Soumis, presque contents, ils mouroient à leurs pieds ;
 Trop heureux, en effet , d'abandonner la vie.

(c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue ,
 qui donna le Conseil de faire du pain avec des os de
 morts : Conseil qui fut exécuté , & qui ne servit qu'à
 avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi
 on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine.
 Ces Assiégés n'auroient pas osé manger la chair de
 leurs compatriotes qui venoient d'être tués , mais ils
 mangeoient volontiers les os.

(d) On fit la visite , dit Mezeray , dans les Logis des Ec-
 clésiastiques & dans les Couvens, qui se trouverent tous
 pourvus , même celui des Capucins , pour plus d'un an.

D'un ramas d'Etrangers la Ville étoit remplie ,
 Tigres que nos Aïeux nourrissoient dans leur sein ,
 Plus cruels que la mort , & la guerre & la faim :
 Les uns étoient venus des campagnes Belghiques ,
 Les autres des rochers & des monts Helvétiques ;
 Barbares (e) , dont la guerre est l'unique métier ,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
 De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
 Assiegent les maisons , en enfoncent les portes ,
 Aux hôtes effrayés présentent mille morts :
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors ;
 Non pour aller ravir , d'une main adulate ,
 Une fille éplorée à sa tremblante mere :
 De la cruelle faim le besoin consumant
 Semble étouffer en eux tout autre sentiment ;
 Et d'un peu d'aliments sa découverte heureuse ,
 Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment , de supplice & d'horreur
 Que , pour en découvrir , n'inventât leur fureur.

Une femme , grand Dieu ! faut-il à la mémoire (f)
 Conserver le récit de cette horrible histoire !
 Une femme avoit vu , par ces cœurs inhumains ,

(e) Les Suisses qui étoient dans Paris , à la solde du Duc de Mayenne , y commirent des excès affreux , au rapport de tous les Historiens du tems ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares* , & non sur leur Nation pleine de bons sens & de droiture , & l'une des plus respectables Nations du monde , puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté , & jamais à opprimer celle des autres.

(f) Cette Histoire est rapportée dans tous les Mémoires du tems. De pareilles horreurs arriverent aussi au siège de la Ville de Sancerre.

Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,
Un enfant lui restoit , prêt à périr comme elle ;
Furieuse , elle approche , avec un coutelas ,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
Son enfance , sa voix , sa misere & ses charmes ,
A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé ,
Plein d'amour , de regret , de rage , de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante :
La rage enfin l'emporte , & d'une voix tremblante ,
Détestant son hymen & sa fécondité ,
Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté ,
Dit-elle ; c'est en vain que tu reçus la vie ,
Les Tyrans ou la faim l'auroient bientôt ravie :
Et pour qui vivrois-tu ? Pour aller dans Paris
Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux & ta misere ,
Rends-moi le jour , le sang que t'a donné ta mere ;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
Et que Paris , du moins , voie un crime nouveau.
En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
Dans les flancs de son fils , sa main désespérée
Enfonce , en frémissant , le parricide acier ,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer ,
Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoyable ,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim , les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas ;
Leur transport est semblable à la cruelle joie

Des

Des ours & des lions qui fondent sur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur ,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée , & de sang dégouttante.
Oui , c'est mon propre fils , oui , monstres inhumains ,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains ;
Que la mere & le fils vous servent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur , à mes yeux , semble vous glacer tous ?
Tigres , de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé , que sa rage prononce ,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte , à ce spectacle , & d'horreur agités ,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste ,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ,
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort ,
Levoit les mains au Ciel , & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent :
Sur ce peuple infidele il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il , Dieu qui lis dans les cœurs ,
Qui vois ce que je puis , qui connais ce que j'ose ,
Des Ligueurs & de moi tu séparas la cause ,
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ,
Tu le fais , je tendois les bras à ces mutins ,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ,
Qu'il impute , s'il veut , des defastres si grands

A la nécessité , l'excuse des Tyrans ;
 De mes sujets séduits qui comble la misère ;
 Il en est l'ennemi , j'en dois être le pere :
 Je le suis , c'est à moi de nourrir mes enfans ,
 Et d'arracher mon peuple à ces coups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ,
 Dussé-je , en le sauvant , perdre mon Diadème ;
 Qu'il vive , je le veux , il n'importe à quel prix ;
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis :
 Et si trop de pitié me coûte mon Empire ,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 » Henri de ses sujets ennemi généreux ,
 » Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit (g) : & dans l'instant il veut que son armée
 Approche sans éclat de la ville affamée ;
 Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix ,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
 A cet ordre divin ses Troupes obéissent.
 Les murs , en ce moment , de peuple se remplissent :
 On voit sur les remparts avancer à pas lents
 Ces corps inanimés , livides & tremblans ,
 Tels qu'on feignoit jadis que des Royaumes sombres
 Les Mages à leur gré faisoient sortir les ombres ,
 Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens ,

(g) *Henri IV* fut si bon , qu'il permettoit à ses Officiers d'envoyer (comme le dit Mezeray) des rafraichissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisoient autant , à l'exemple des Officiers. Le Roi avoit de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentoient. Par là il arriva effectivement que les Alliés nourrirent les Affligés.

Appelloit les Enfers & les mannes errans.
 Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
 Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
 Tourmentés, déchirés par leur fiers Défenseurs ,
 Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
 Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
 Ils voyoient devant eux ces piques formidables ,
 Ces traits , ces instrumens des cruautés du sort ,
 Ces lances qui toujours avoient porté la mort ,
 Secondant de Henri la généreuse envie ,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Sont-ce là , disoient-ils , ces monstres si cruels ?
 Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels ?
 Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage ?
 Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image.
 C'est un Roi bienfaisant , le modele des Rois :
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix ;
 Il triomphe , il pardonne , il chérit qui l'offense :
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés ,
 Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
 Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage ,
 Dont la faible amitié s'exhale en vains discours ,
 Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?
 Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
 Ralluma tous ces feux qui consumoient la France ,
 Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu :
 » Combattans sans courage , & Chrétiens sans vertu ,
 » A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?

- » Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant , voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux , nous montre la
Couronne ,
» Chrétiens , n'attendons pas qu'un Tyran nous par-
donne.
» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos Temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parloient , & leur voix fanatique ,
Maîtresse du vil peuple , & redoutable aux Rois ,
Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix ;
Et déjà quelques-uns , reprenant leur furie ,
S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux ,
Le vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis , qui , du plus haut de la voûte divine ,
Veille sur les Bourbons , dont il est l'origine ,
Connut qu'enfin les temps alloient être accomplis ,
Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes ,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ,
Et la douce espérance , & l'amour paternel ,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ,
Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable ,
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
 Unis & divisés composent son essence.
 Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
 Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins;
 A qui de l'Univers il commet les destins.
 Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
 Des Puissances du siècle ils retranchent la race,
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.
 Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
 Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses Tyrans:
 Mais cette impénétrable & juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
 Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
 Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
 Pere de l'Univers, si tes yeux quelquefois
 Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
 Vois le peuple Français à son Prince rebelle;
 S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidele.
 Aveuglé par son zele, il te défobéit,
 Et pense te venger alors qu'il te trahit.
 Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
 L'exemple, la terreur & l'amour de la terre;

Avec tant de vertu , n'as-tu formé son cœur ,
Que pour l'abandonner aux pieges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore , offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré ,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître ,
Donne à l'Eglise un fils , donne à la France un Maître ;
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets ,
Rends les Sujets au Prince , & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice ,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer ,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlerent :
La terre en tressaillit , les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi , qui dans le Ciel avoit mis son appui ,
Sentit que le Très-Haut s'intéressoit pour lui.

Soudain la vérité , si long-tems attendue ,
Toujours chere aux humains , mais souvent inconnue :
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
De moment en moment les ombres qui la couvrent ,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits ,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri , dont le grand cœur étoit formé pour elle ,
Voit , connaît , aime enfin sa lumière immortelle ,

Il avoue , avec foi , que la Religion
Est au-dessus de l'homme , & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue ;
L'Eglise toujours une , & par-tout étendue ;
Libre , mais sous un Chef , adorant en tout lieu ,
Dans le bonheur des Saints , la grandeur de son Dieu.
Le Christ de nos péchés victime renaissante ,
De ses Elus chéris nourriture vivante ,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus ,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se foumet , s'abandonne
A ces Mysteres saints dont son esprit s'étonne.

Louis , dans ce moment qui comble ses souhaits ,
Louis tenant en main l'olive de la paix ,
Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime ,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix :
Il entre (h) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus , & mettant bas leurs armes ,
Sont aux pieds de Bourbon , les baignent de leurs
larmes ;
Les Prêtres sont muets , les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le Peuple , changé dans ce jour salulaire ,
Reconnaît son vrai Roi , son Vainqueur & son Pere.

(h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'étoit fait Catholique en Juillet 1593 ; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens , parce qu'on écrivoit un Poëme , & non une Histoire.

Dès-lors on admira ce regne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juste des Princes.

F I N.

VARIANTES

VARIANTES
DE LA
HENRIADE.

R

ES

AVERTISSEMENT.

ON donne ici les *VARIANTES* qui se trouvent dans les différentes Editions de la *HENRIADE*. Elles ont été recueillies par M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy qui les fit imprimer en 1740. Il les mit à la suite de l'Edition in-40, dite de Londres, & y joignit des *REMARQUES*. M. de Voltaire en a ajouté depuis quelques-unes de lui en réponse à celles de M. l'Abbé Lenglet, où il paraît que cet Éditeur s'est mépris.



V A R I A N T E S
D E L A
H E N R I A D E ,
A V E C
D E S R E M A R Q U E S .

C H A N T P R E M I E R .

LA premiere Edition , donnée *in-octavo* en 1723 , commence tout autrement que les autres. En voici les Vers.

Je chante les combats & ce Roi généreux ,
Qui força les Français à devenir heureux ,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibere ,
Qui fut de ses Sujets le vainqueur & le pere ,
Dans Paris subjugué fit adorer ses Loix ,
Et fut l'amour du Monde , & l'exemple des Rois.

R 2

Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos Aïeux, à leur perte courants,
Au plus juste des Rois préféroient des Tyrans.

Valois régnoit encore, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé, laissoient flotter les rênes :
Les Loix étoient sans force, & les droits confondus :
Ou pour en mieux parler, Valois ne régnoit plus.

Ce n'étoit plus ce Prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins
beau, ni moins exact; il est même plus
court & plus nerveux que ce qui a été mis
depuis *.

Page 3. Vers 4.

Les Peuples à ses pieds, &c.

Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne
par les mouvemens que se donna Jean de
Montluc, Evêque de Valence, Ambassadeur
de France en Pologne, & Henri n'alla qu'à re-
gret recevoir cette Couronne : mais ayant ap-
pris en 1574 la mort de son frere, il ne tarda
point à revenir en France.

* N. B. M. l'Abbé Lenglet se trompe évidemment, de
l'aveu de tous les gens de bon goût, qui ont préféré la no-
ble simplicité des dernières Editions à ce Vers qui paroîs-
soit trop recherché :

Qui força les Français à devenir heureux.

Quélus & Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Epernon.

La note de l'Edition de 1723 est très-étendue , & contient même beaucoup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron , Saint-Maigrin , Joyeuse & d'Epernon.

C'étoit eux qu'on appelloit les Mignons de Henri III , S. Luc , Livarot , Villequier , Duguaft , & sur-tout Quélus , eurent part aussi , & à sa faveur , & à ses débauches. Il est certain qu'il eût pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avoit déjà reproché ses goûts : il avoit eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise , qu'il fit depuis tuer à Blois.

Le Docteur Boucher , dans son Livre *De justa Henrici Tertii abdicatione* , ose avancer que la haine de Henri III pour le Cardinal de Guise , n'avoit d'autre fondement que les refus qu'il en avoit essuyés dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le Livre de Boucher est rempli.

Henri III méloit avec ces Mignons la Religion à la débauche ; il faisoit avec eux des retraites , des pèlerinages , & se donnoit la discipline : il institua la Confrérie de la Mort , soit pour la mort d'un de ses Mignons , soit

pour celle de la Princesse de Condé , sa Maîtresse : les Capucins & les Minimes étoient les Directeurs des Confreres , parmi lesquels il admit quelques Bourgeois de Paris ; ces Confreres étoient vêtus d'une robe d'étamine noire , avec un capuchon. Dans une autre Confrérie toute contraire , qui étoit celle des Pénitens blancs , il n'admit que ses Courtisans. Il étoit persuadé , aussi-bien que certains Théologiens de son temps , que ces momeries expioient les péchés d'habitude : on tient que les Statuts de ses Confreres , leurs habits , leurs regles , étoient des emblèmes de ses amours , & que le Poëte Desportes , Abbé de Tyron , l'un des plus fins courtisans de ce temps-là , les avoit expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivoit d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particulière , pour conserver la beauté de ses mains , qu'il avoit effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour : Il mettoit sur son visage une pâte préparée , & une espece de masque par dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des Hermaphrodites , qui circonscrit les moindres détails sur son coucher , sur son lever , & sur ses habillemens. Il avoit une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il étoit si attaché à ces petitessees , qu'il chassa un jour le Duc d'Epemon de sa pré-

sence , parce qu'il s'étoit présenté devant lui sans escarpins blancs , & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron , Baron d' Ampus , dont il est ici question , étoit l'un des Mignons pour qui Henri III eut le plus de foiblesse : c'étoit un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance : il avoit fait de fort belles actions au siege d'Issoire , où il avoit eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui laissoit encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi ; on le comparoit à la Princesse d'Eboli , qui , étant borgne comme lui , étoit dans le même temps Maîtresse de Philippe II , Roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette Princesse & pour Maugiron , qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis :

Lumine Acon dextro , capta est Leonida sinistro ,

Et poterat formâ vincere uterque Deos :

Parve Puer , lumen , quod habes , concede Puellæ :

Sic tu cæcus Amor , sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 Avril 1578 , en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin , Gentilhomme d'auprès de Bordeaux , fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron , & mourut d'une maniere aussi tragique ; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année , dans la rue Saint Honoré , sur les onze heures

du soir , en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même Hôtel de Boissy , où étoient mortes ses deux amis , & il y mourut le lendemain de 34 blessures qu'il avoit reçues la veille. Le Duc de Guise le balafré fut soupçonné de cet assassinat, parce que S. Maigrin s'étoit vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guise. Les Mémoires du temps rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins à sa barbe large , & à sa main faite en épau-le de mouton.

Le Duc de Guise ne passoit pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme : & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne , qui n'avoit jamais fait aucune action de lâcheté , se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baïsa Saint-Maigrin , Quélus & Maugiron après leur mort , les fit raser , & garda leurs blonds cheveux : il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avoit attachées lui-même. M. de l'Étoile dit que ces trois Mignons moururent sans aucune religion : Maugiron en blasphémant , Quélus en disant à tous momens : Ah ! mon Roi , mon Roi ! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge.*

Il furent enterrés à S. Paul ; le Roi leur fit élever , dans cette Eglise , trois tombeaux de marbre , sur lesquels étoient leurs figures à

genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'Épigraphes en prose & en vers , en latin & en français. On y comparoit Maugiron à Horatius-Coclès & à Annibal , parce qu'il étoit borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces Épigraphes , quoiqu'elles ne se trouvent que dans les *Antiquités de Paris* , imprimées sous le regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'Épigraphie de Quélus.

Non injuriam , sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage ,
Et souffrit constamment la mort.

(Tiré l'Edition de 1723.)

Page 3. Vers 23.

Des Guises cependant , &c.

C'étoient deux freres : l'un , Henri , Duc de Guise , fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot , & lui-même tué à Blois , par ordre de Henri III , en 1588 : l'autre étoit Louis de Lorraine , Cardinal de Guise , tué à Blois aussi bien que son frere. Le Duc de Guise sur-tout étoit le Chef de la Ligue : il contraignit Henri III d'abandonner & le Louvre & Paris à la journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le vingtieme Vers de cette page : *Du Louvre , &c.*

Page 3. Vers 26.

*De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés , vils esclaves des Grands ,
Persécutoient leur Prince & servoient des Tyrans.*

L'Edition de 1723 met :

*De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent Partis opposés, du même orgueil épris ,
De son Trône à ses yeux disputoient les débris.*

Page 4. Vers 20.

Et le Peuple & l'Eglise, &c.

Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les Editions, soit de 1723, soit de 1737, soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première :

*Troublant tous dans Paris, & du haut de ses Tours
De Rome & de l'Espagne appellant les secours ;
De l'autre paraïssoient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins étoit l'ame & l'appui :
Leurs cœurs impatiens voloient tous après lui.
On eût dit que l'Armée, à son pouvoir soumise,
Ne connoissoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Eglise.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
Par de secrets ressorts, inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'Empire de la France.
Déjà les deux Partis, &c.*

Page 6. Vers 24.

Des Anglais, en secret, gagnez l'illustre Reine.

L'Edition de 1723 avoit mis :

Des Anglais, en secret, allez fléchir la Reine.

Mais l'Edition de Londres a parlé plus exactement ; il s'agissoit de gagner Elizabeth, en faveur des deux Rois, & non pas de la fléchir, parce qu'elle n'avoit aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

Page 7. Vers 3.

Et quiconque me venge, est Français à mes yeux.

Au lieu que l'Edition de 1723 met :

Et qui peut me venger, est Français à mes yeux.

Mais la différence est peu considérable.

Ibid. Vers 8.

*Allez dans Albion, que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y leve une Armée.*

Ces deux Vers sont autrement dans l'Edition de 1723 ; les voici :

*L'Angleterre vous aime, & votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira son Armée.*

On trouve dans l'Edition de 1723 ces quatre Vers supprimés dans les autres Editions :

Les momens nous sont chers , & le vent nous seconde,
 Allez : qu'à mes desseins votre zele réponde :
 Partez : je vous attends pour signaler mes coups :
 Qui peut vaincre & régner , ne combat point sans
 vous.

Il dit , & le Héros , &c.

Mais ces Vers , quoique beaux , faisoient
 languir l'Action , & l'Auteur a bien fait de les
 supprimer , même pour d'autres raisons.

Page 8. Vers 8.

Déjà des Neustriens , &c.

Voici de quelle maniere ce Vers & les sept
 qui suivent , sont mis dans l'Edition de 1723 :

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
 De tous ses Favoris , Sully seul l'accompagne :
 Sully , qui , dans la guerre & dans la paix fameux ,
 Intrépide soldat , courtisan vertueux ,
 Dans les plus grands emplois signalant sa prudence ,
 Servit également & son Maître & la France.
 Heureux , si mieux instruit de la Divine Loi ,
 Il eût fait pour son Dieu , ce qu'il fit pour son Roi !
 A travers deux rochers , &c.

Comme le nom de M. de Sully se trouve
 dans l'Edition de 1723 , M. de Voltaire y
 avoit joint une Remarque fort curieuse sur ce
 Seigneur , que je mettrai ici , pour ne rien
 omettre de ce qui se trouve dans les Editions
 différentes de ce beau Poëme.

On a choisi , dit M. de Voltaire , le Duc de Sully , parce qu'il étoit de la Religion Pré-tendue-Réformée , qu'il fut toujours infé-parablement attaché à sa Religion & à son Maître , & que depuis même il alla Amba-sadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559 , & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avoit vu Henri II & Louis XIV. Il fut Grand-Voyer & Grand-Maître de l'Ar-tillerie , Grand-Maître des Ports de France , Sur-Intendant des Finances , Duc & Pair , & Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le Bâton de Maré-chal comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut qu'en échange de la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie , que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il étoit très-brave homme de guerre , & encore meilleur Ministre , inca-pable de tromper le Roi , & d'être trompé par les Financiers : il fut inflexible pour les Courtisans , dont l'avidité est insatiable , & qui trouvoient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'ap-pelloient le *Négatif* ; & l'on disoit que le mot de *oui* n'étoit jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère , il ne plut jamais qu'à son Maître : & le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrâce. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après , pour lui demander ses avis. Il y vint , quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Cour-

tisans qui gouvernoient Louis XIII, voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre qui reparaîsoit dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-temps. Le Duc de Sully, qui s'en apperçut, dit au Roi : » Sire, quand » le Roi votre pere, de glorieuse mémoire, » me faisoit l'honneur de me consulter, nous » ne commencions à parler d'affaires, qu'au » préalable on n'eût fait passer dans l'Anti- » chambre les Baladins & les Bouffons de la » Cour. «

Il composa dans la solitude de Sully des Mémoires, dans lesquels regne un air d'honnête-homme, avec un style naïf, mais trop diffus. On y trouve quelques Vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa Prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu, Maisons, Châteaux, Armes, Canons du Roi :

Adieu, Conseils, Trésors, déposés à ma foi :

Adieu Munitions : Adieu, grands Equipages :

Adieu, tant de rachats : Adieu, tant de Ménages :

Adieu, Faveurs, Grandeurs : Adieu, le Temps qui court :

Adieu, les Amitiés & les Amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la Messe.

Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit : » Je » me ferai Catholique, quand vous aurez » supprimé l'Evangile : car il est si contraire » à l'Eglise Romaine, que je ne puis pas » croire que l'un & l'autre aient été inspirés » par le même esprit «.

Le Pape lui écrivit un jour une Lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère. Le Pape finissoit sa Lettre comme un bon Pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa Brebis égarée, & conjuroit le Duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton. Il l'assura qu'il prioit Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette Lettre est dans ses Mémoires. (*Tiré de l'Edition de 1723.*) Mais la substitution du nom de Mornay, que le Poète a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre Remarque, qu'on trouve dans les Notes au bas des Pages.

Page 9. Vers 8.

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre, &c.

Voici comme l'Edition de 1723 met ce Vers & les suivants :

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre :

On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :

Henri court au rivage, & d'un œil curieux,

Contemple ces Climats , alors aimés des Cieux.
 Sous de rustiques toits , les Laboureurs tranquilles
 Amassent les trésors des Campagnes fertiles ,
 Sans craindre qu'à leurs yeux des Soldats inhumains
 Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
 La paix , au milieu d'eux , comblant leur espérance ,
 Amene les plaisirs , enfants de l'abondance.
 Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les
 Français

Voir d'un regne aussi doux fleurir les justes Loix ?
 Quel exemple pour vous , Monarques de la Terre !
 Une femme a fermé les portes de la Guerre :
 Et , renvoyant chez vous la discorde & l'horreur ,
 D'un Peuple qui l'adore , elle fait le bonheur.
 En achevant ces mots , il découvre un bocage ,
 Dont un léger zéphyr agitoit le feuillage :
 Flore étaloit au loin ses plus vives couleurs :
 Une onde transparente y fuit entre les fleurs :
 Une grotte est auprès , dont la simple structure , &c.

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La première , que le Poëte dans l'Edition de 1723 met en Angleterre une scene que dans les autres Editions il place dans l'Isle de Jersey. La seconde , que pour donner lieu de mettre la rencontre du Vieillard , il feint que son Héros est battu par la tempête , qui est ici très-bien décrite. Ce qui , après être parti de Dieppe , le fait relâcher dans l'Isle de Jersey. La troisième Remarque est qu'il place ci-après six beaux Vers au sujet de l'Angleterre & d'Elizabeth.

Celui-

Celui-ci :

Peuple heureux , dit Bourbon , quand pourront les Français.

Et les cinq qui suivent. Il écrit Français par un a , & a grande raison , parce qu'il écrit comme on parle.

Page 13. Vers 9.

Allez , qui lui ressemble est sûr de son appui.

Ce qui donne plus de confiance & de vivacité au discours du Vieillard , que ce Vers des anciennes Editions :

Et que , qui lui ressemble est sûr de son appui.

Page 13. Vers 16.

Il quitte avec regret , &c.

Il y avoit dans les premières Editions :

Il embrasse , en pleurant , ce Vieillard vertueux.

Il s'éloigne à regret de ces paisibles lieux :

Il avance , il arrive à la Cité fameuse ,

Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.

L'Edition de Londres & celle-ci sont ici plus amples de 22 Vers.

Page 14. Vers 1.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire , &c.

Dans l'Edition de 1723 , la rencontre du Vieillard se fait en Angleterre , au lieu que dans les autres Editions elle se fait dans l'Isle de Jerfay : & voici la Note de M. de Voltaire sur cet endroit dans son Edition de 1723 , qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet Epifode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainfi le menfonge à la vérité dans une Hiftoire fi récente ; que les Savans dans l'Hiftoire de France en doivent être choqués , & les ignorans peuvent être induits en erreur ; que fi les fictions ont droit d'entrer dans un Poëme Épique , il faut que le Lecteur les reconnoiffe aifément pour telles ; que , quand on personnifie les paffions , que l'on peint la Politique & la Difcorde allant de Rome à Paris , l'Amour enchaînant Henri IV , &c. , perfonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que , lorsque l'on voit Henri IV paffer la mer pour demander du fecours à une Princeffe de fa Religion , on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage : qu'en un mot , un tel Epifode doit être moins regardé comme une imagination de Poëte , que comme un menfonge d'Hiftorien.

Ceux qui font du fentiment contraire , peuvent oppofer à ces raifons , que non feulement il eft permis à un Poëte d'altérer l'Hiftoire dans les faits qui ne font pas des faits principaux , mais qu'il eft impoffible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement difpofé par le hazard , qu'on pût en faire un Poëme Épique fans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de fcrupule dans le Poëme que dans la Tragédie , où l'on pousse beaucoup plus loin

la liberté de ces changemens ; car si l'on étoit trop servilement attaché à l'Histoire , on tomberoit dans le défaut de Lucain , qui a fait une Gazette en Vers , au lieu d'un Poëme Epique. A la vérité , il seroit ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres , de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras , & la Saint Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement Henri IV en Angleterre , sans que ce voyage , qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes , change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes Lecteurs , qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues , ne seroient point étonnés qu'on le fit aller en Guienne , qui est quatre fois plus éloignée. Que , si Virgile a fait venir en Italie Enée , qui n'y alla peut-être jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon , qui vivoit trois cens ans après lui , on peut , sans scrupule , faire rencontrer ensemble Henri IV & la Reine Elizabeth , qui s'estimoient l'un & l'autre , & eurent toujours un grand desir de se voir. Virgile , dira-t-on , parloit d'un temps très-éloigné , il est vrai ; mais ces événemens , tout reculés qu'ils étoient dans l'Antiquité , étoient fort connus. L'Iliade & l'Histoire de Carthage étoient aussi familières aux Romains , que nous le sont les Histoires les plus récentes : il est aussi permis à un Poëte

Français de tromper le Lecteur de quelques lieues , qu'à Virgile de le tromper de trois cens ans. Enfin ce mélange de l'Histoire & de la Fable est une regle établie & suivie , non-seulement dans tous les Poètes , mais dans tous les Romans. Ils sont remplis d'aventures qui , à la vérité , ne sont pas rapportées dans l'Histoire , mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit , pour établir le voyage de Henri en Angleterre , de trouver un temps où l'Histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des Guises , Henri a pu faire ce voyage qui n'est que de quinze jours au plus , & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet Episode est d'autant plus vraisemblable , que la Reine Élizabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais : de plus , il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV , le Héros du Poème , qui puisse conter dignement l'Histoire de la Cour de France , & qu'il n'y a guere qu'Élizabeth qui puisse l'entendre. Enfin , il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV & la Reine Élizabeth , sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent , & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 24. Vers 7.

Une Femme, &c.

CHANT PREMIER. 213

Ce Vers & le suivant sont mis ainsi dans l'Edition de 1723 :

Une Femme, à ses pieds enchaînant les revers,
De l'éclat de son regne étonnoit l'Univers.

Le nouveau texte est beaucoup mieux, parce qu'on a toujours dit *enchaîner les destins*, & l'on ne dit pas *enchaîner les revers* : on les évite, on les surmonte : mais on ne les enchaîne pas.

Page 24. Vers 22.

Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté.

Ce Vers, dans l'Edition de 1723, est précédé de ces quatre, savoir :

Là, des Rois d'Albion est l'antique séjour :

Elizabeth alors y rassembloit sa Cour.

L'Univers la respecte, & le Ciel l'a formée

Pour rendre un calme heureux à cette Isle alarmée,

Pour faire aimer son joug à ce Peuple indomté,

Qui ne peut, ni servir, ni vivre en liberté.

Page 24. Vers 22.

Aux murs de Westminster.

C'étoit anciennement une Abbaye, & une Ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines. C'est dans cette Ville que s'assemble le Parlement d'Angleterre. Il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs du Royaume, ou des Seigneurs, & le consentement du Roi, pour former une Loi. (*Tiré en partie de l'Edition de 1737.*)

Page 25. Vers 7.

Ah ! s'écria Bourbon , &c.

Nous avons dit ci-dessus dans la Note que ces six Vers ont été placés très à propos en cet endroit.

Page 25. Vers 23.

Cependant il arrive à cette Ville immense , &c.

Ce Vers & les suivans sont ainsi conçus dans l'Edition de 1723 :

Il avance , il arrive à la Cité fameuse ,
Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.
Là , des Rois d'Albion est l'antique séjour :
Elizabeth alors y rassembloit sa Cour.
L'univers la respecte , & le Ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Isle alarmée , &c.

Page 25 Vers 25.

Il apperçoit la Tour.

La Tour de Londres est un vaste bâtiment , flanqué de plusieurs tours , bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant , Duc de Normandie , & depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux Château qu'est l'Arsenal , la Garde des Archives de la Couronne , la Monnoie , & même la Prison des Criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'Edition de 1737.*)

CHANT PREMIER. 215

Page 25. Vers 27.

Suivi de Mornay seul, &c.

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers & les suivants :

Le Héros , en secret , est conduit chez la Reine ;
Il l'a voit , il lui dit le sujet qui l'amene :
Et , jusqu'à la priere humiliant son cœur ,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois , &c.

Page 26. Vers 23.

Mais il employa trop l'artifice & la feinte , &c.

Ce Vers , & les trois qui suivent , se trouvent ainsi dans l'Edition de 1723 :

Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte ,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
Je l'ai vaincu , Madame ; & je vais le venger.
Le bras qui l'a puni , saura le protéger.

Mais ces Vers sont moins bien que dans l'Edition de Londres & dans la nôtre. Il ne convient point à un Roi de punir un autre Roi ; c'est le punir que de le vaincre : & l'Auteur a sagement fait d'ôter le mot de *puni* du premier endroit où il étoit.

Page 26. Vers 20.

La querelle des Rois , &c.

Après ce Vers , on trouve dans l'Edition de 1723 les huit Vers suivants , dont les quatre

premiers sont assez peu épiques. Les quatre derniers ont été transportés au troisième Chant.

La Reine accorda tout à sa noble priere.
De Mars à ses Sujets elle ouvre la barriere.
Mille jeunes Héros vont bientôt sur ses pas
Fendre le sein des Mers, & chercher des combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Mais l'Auteur a eu raison de supprimer les quatre premiers Vers. *Sa noble priere* du premier Vers n'a rien de fort élevé. Le caractère du Comte d'Essex n'y est pas fidèlement rapporté. Dans les deux ans qu'il fut dans les Pays-Bas pour secourir les Etats-Généraux contre Philippe II, Roi d'Espagne, il s'y comporta très-médiocrement : jusques-là même que les Hollandais furent obligés de prier Elizabeth de rappeler ce Comte, quoique Favori de la Reine.

Page 27. Vers 6.

Peignez-moi vos malheurs, &c.

Au lieu de ces deux Vers, on lit dans l'Edition de 1723 les deux suivans :

Et

N. B. Dans cette Note M. l'Abbé Lenglet se trompe sur le Comte d'Essex. Il ne se comporta qu'avec trop de vigueur & non de médiocrité, puisqu'il voulut s'affurer de quelques Villes.

Et je crois mériter que , sans déguisements ,
Vous m'instruisiez ici de vos vrais sentiments.

Ce qui étoit dire à Henri IV : Prenez garde
de me mentir. Compliment qu'il ne convenoit
pas qu'Elizabeth fit à un Roi qu'elle estimoit.*

Page 27. Vers 26.

Un autre , en vous parlant , pourrait avec adresse.

Il y avoit auparavant :

Sur-tout , en écoutant ces tristes aventures ,
Pardonnez , grande Reine , à des vérités dures , &c.

L'Auteur apparemment a changé ces Vers ,
parce que ces vérités , qui pouvoient être du-
res pour les Rois de France , ne l'étoient pas
pour la Reine Elizabeth.

* N. B. M. l'Abbé Lenglet se trompe , c'étoit dire ,
n'écoutez pas trop votre modestie & votre modération.

CHANT SECOND.

Page 29. Vers 5.

JE ne décide point , &c.

Quelques Lecteurs peu attentifs pourront
s'effaroucher de la hardiesse de ces expres-
sions. Il est juste de ménager sur cela leur
scrupule , & de leur faire considérer que les

T

mêmes paroles , qui feroient une impiété dans la bouche d'un Catholique , font très-séantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il étoit alors Calvinifte : beaucoup de nos Historiens nous le peignent même flottant entre les deux Religions : & certainement s'il ne jugeoit de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis , il devoit se défier des deux cultes , qui n'étoient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien , qui cherche de bonne foi à s'éclaircir : par là on satisfait à l'obligation de tout Ecrivain , qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'Edition de 1723.*)

Page 24. Vers 3.

Mon Pere malheureux , à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon , Roi de Navarre , pere du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes , fut le plus faible & le moins décidé : il étoit Huguenot , & sa femme Catholique. Ils changerent tous deux de Religion presque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans la Catholicité , jusques là même qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans qu'il aimoit , & servit Catherine de Médicis qu'il détestoit.

Il songea à la Régence après la mort de François II. La Reine-Mere l'envoya cher-

cher : » Je fais , lui dit-elle , que vous pré-
 » tendez au Gouvernement ; je veux que vous
 » me le cédiez tout à l'heure par un écrit de
 » votre main , & que vous vous engagiez à me
 » remettre la Régence , si les Etats vous la défe-
 » rent «. Antoine de Bourbon donna l'écrit
 que la Reine lui demandoit , & signa ainsi
 son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on
 fit ces Vers que j'ai lus dans les Manuscrits de
 M. le Premier Président de Mesmes.

Marc-Antoine , qui pouvoit être
 Le plus grand Seigneur & le Maître
 De son Pays , s'oublia tant ,
 Qu'il se contenta d'être Antoine ,
 Servant lâchement une Roynie.
 Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise ,
 un nombre infini de Gentilshommes vinrent
 offrir leurs services & leurs vies à Antoine de
 Navarre ; il se mit à leur tête , mais il les con-
 gédia bientôt , en leur promettant de deman-
 der grace pour eux. » Songez seulement à
 » l'obtenir pour vous , lui répondit un vieux
 » Capitaine , la nôtre est au bout de nos
 » épées «.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup
 d'arquebuse , reçu dans l'épaule gauche , au
 siege de Rouen , où il commandoit. Sa mort
 arriva le 17 Novembre 1562 , le trente-cin-
 quieme jour de sa blessure. L'incertitude qu'il

avoit eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers moments ; & quoiqu'il eût reçu ses Sacrements, selon l'usage de l'Eglise Romaine, on douta s'il ne mourut point Protestant ; il avoit reçu le coup mortel dans la tranchée, dans le temps qu'il pissait. Aussi lui fit-on cette Epitaphe.

Ami Français, le Prince ici gissant ,
Vécut sans gloire, & mourut en pissant.

Il y en a une dans M. le Laboureur, qui ressemble à celle-là, & finit par le même hé-mistiche. M. Jurieu assure que, lorsque Louis Prince de Condé étoit en prison à Orléans, le Roi de Navarre son frere alloit solliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevoit assis & couvert le Roi de Navarre, qui lui parloit debout & nue tête : je ne sai où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'Edition de 1723.*)

Page 24. Vers 8.

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frere.

La remarque de l'Edition de 1723 est trop curieuse pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frere d'Antoine, Roi de Navarre, le septieme & dernier des enfants de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire de leur Patrie.

Il fut long-temps le Chef des Réformés , & mourut , comme l'on fait , à Jarnac. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis , le cheval du Comte de la Rochefoucauld , son beau-frere , lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince , sans daigner se plaindre , s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnoient : » Apprenez , leur dit-il , que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent » dans une Armée «. Un moment après il leur dit : » Avec un bras en écharpe & une jambe » cassée , le Prince de Condé ne craint point » de donner la bataille , puisque vous le suivez » ; & chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence* , dans cette bataille , arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme , nommé Montesquiou , qui ayant demandé qui c'étoit ? Comme on lui dit que c'étoit M. le Prince de Condé : *tuez , tuez , mordieu* , dit-il , & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince étoit bossu & petit , & cependant plein d'agrémens , spirituel , galant , aimé des femmes. On fit sur lui ce Vau-deville :

Ce petit homme tant joli ,
Toujours cause & toujours rit ,
Et toujours baise sa Mignone ;
Dieu gard'de mal ce petit homme.

Le Maréchal de S. André se ruina pour lui, & lui donna entr'autres présens la Terre de Vallery , qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la Maison de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquoit d'argent pour ses troupes , & sur-tout pour les Reitres qui étoient venus à son secours , & qui menaçoient de l'abandonner. Il osa proposer à son Armée, qu'il ne payoit point, de payer elle-même l'Armée auxiliaire ; & ce qui ne pouvoit jamais arriver que dans une guerre de Religion , & sous un Général tel que lui , toute son Armée se cotisa , jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II, à Orléans, à perdre la tête ; mais on ignore si l'Arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du sang , qui ne pouvoit être jugé que par la Cour des Pairs , les Chambres assemblées, obligé de répondre devant des Commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange , fut que ces Commissaires mêmes fussent tirés du Corps du Parlement. C'étoient Christophe de Thou , depuis Premier Président , & pere de l'Historien , Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conseillers ; Bourdin , Procureur-Général , & du Tillet , Greffier , qui tous , en acceptant cette Commission , dérogeoient à leurs Privilèges, & s'ôtoient par là la liberté de réclamer leurs droits , si jamais on eût voulu donner

à eux-mêmes , dans l'occasion , d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France , fille de Louis XII , & Duchesse de Ferrare , qui arriva en France dans ce même temps , ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'Arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour , dont on se servit pour perdre ce Prince , qui se nommoit Louis. Ses ennemis firent frapper une Médaille qui le représentoit : il y avoit pour légende : *Louis XIII , Roi de France*. On fit tomber cette Médaille entre les mains du Connétable de Montmorency , qui la montra tout en colere au Roi , persuadé que le Prince de Condé l'avoit fait frapper. (*Tiré presque tout de l'Edition de 1723.*) Il est parlé de cette Médaille dans *Brantôme* & dans *Vigneul de Marville*.

Page 25. Vers 6 & suivans.

O Plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
 Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin ,
 Condé , déjà mourant , tomba sous ta furie.
 J'ai vu porter le coup , j'ai vu trancher sa vie.
 Hélas ! trop jeune encor , mon bras , mon faible bras
 Ne put , ni prévenir , ni venger son trépas.

Ces vers sont beaux ; mais j'ai deux remarques à faire. La première est un doute , pour savoir si *Montesquiou* n'est pas de quatre syllabes ; alors il y en auroit une de trop dans le Vers. On peut néanmoins y suppléer , en met-

tant , *cruel Montesquiou* , moins guerrier qu'*assassin*. L'autre remarque est sur le troisieme Vers : dit-on , en Français , *tomba sous ta furie* ? Tombe-t-on sous la furie de quelqu'un ? Ne diroit-on pas mieux , *éprouva ta furie* ; parce qu'on dit bien éprouver la furie & la colere de quelqu'un ? *

Page 26. Vers 28.

Coligny , de Condé le digne successeur , &c.

Gaspard de Coligny , Amiral de France , fils de Gaspard de Coligny , Maréchal de France , & de Louise de Montmorency , sœur du Connétable , né à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé , il fut déclaré Chef du parti des Réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX furent l'attirer à la Cour pour le Mariage de Henri IV , & de Marguerite de Valois , sœur de Charles IX & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S. Barthelemi ; c'étoit principalement à ce Seigneur qu'on en vouloit. (*Tiré en partie de l'Edition 1737.*) Mais je ne veux

* N. B. L'auteur des remarques , se trompe : *Montesquiou* doit être de trois syllabes : il faut s'en rapporter à l'Auteur du Poëme , qui a plus d'oreille que cet Editeur. On tombe aussi *sous la furie* , ou bien il n'y a pas de Poësie. Il y avoit dans l'Edition de 1723 ces deux Vers seulement.

» Hélas ! je pleure encor , & pleurerai toujours
» L'indigne assassinat qui termina ses jours.

pas omettre ici la remarque de l'Edition de 1723. La voici :

Quelques personnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros , dans ce second Chant , d'un Huguenot révolté contre son Roi , & accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au Souverain , qui doit faire le principal caractère d'un Héros Français ; mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle : il avoit fait ses premières campagnes sous l'Amiral , qui lui avoit tenu lieu de pere. Il avoit été accoutumé à le respecter , & ne devoit ni ne pouvoit le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme , sur-tout après la justification publique de Coligny , qui ne pouvoit point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte , ce n'étoit pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral , son union avec la Maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion , ils étoient tous deux Protestans ; & les Huguenots , dont Henri IV étoit le Chef , regardoient l'Amiral comme un Martyr.

Page 27. Vers 22.

Je ne suis point injuste , & je ne prétends pas

A Médicis encor imputer son trépas.

Jeanne d'Albret , attirée à Paris avec les autres Huguenots , mourut , après cinq jours ,

d'une fièvre maligne : le tems de sa mort , les massacres qui la suivirent , la crainte que son courage auroit pu donner à la Cour ; enfin sa maladie , qui commença après avoir acheté des gants & des colets parfumés , chez un Parfumeur nommé René , venu de Florence avec la Reine , & qui passoit pour un empoisonneur public ; tout cela fit croire qu'elle étoit morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime , & osa dire publiquement , qu'il en préparoit autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutoient pas. Mézerai , dans sa grande Histoire , semble favoriser cette opinion , en disant que les Chirurgiens qui ouvrirent le corps de la Reine , ne touchèrent point à la tête , où l'on soupçonnoit que le poison avoit laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV , parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des causes naturelles. Le peuple , sans rien approfondir , regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince , ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfants ; cependant il n'y a jamais eu de preuves , ni que ces Princes , ni que Jeanned'Albret, dont il est ici question , soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Méze-

rai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avoit recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avoit été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête , accompagnées de demangeaisons , & avoit ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal , afin qu'on pût le guérir dans ses enfants , s'ils en étoient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard son Médecin , & Desnœuds son Chirurgien , disséquèrent son cerveau , qu'ils trouverent très-sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bulles d'eau , logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau , ce qu'ils jugerent être la cause des maux de tête dont la Reine s'étoit plainte ; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle étoit morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étoient Huguenots , & qu'apparemment ils auroient parlé de poison , s'ils y avoient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour ; mais Desnœuds , Chirurgien de Jeanne d'Albret , Huguenot passionné , écrivit depuis des Libelles contre la Cour , ce qu'il n'eût pas fait s'il se fut vendu à elle ; & dans ces Libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus , il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis , eût chargé d'une

pareille commission un misérable Parfumeur, qui avoit , dit - on , l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret étoit née en 1530 , de Henri d'Albret , Roi de Navarre , & de Marguerite de Valois , sœur de François I. A l'âge de douze ans elle fut mariée à Guillaume , Duc de Cleves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III , & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage , contracté du vivant du premier mari , donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue , de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV , qu'il étoit bâtard ; mais ce qu'il y eut de plus étrange , fut que les Guises , & entr'autres ce François de Guise , qu'on dit avoir été si bon Chrétien , abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon , au point de lui persuader de répudier sa femme , dont il avoit des enfants , pour épouser leur niece , & se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piege. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans , le 9 Juin 1572.

M. Bayle , dans ses réponses aux questions d'un Provincial , dit qu'on avoit vu de son temps en Hollande , le fils d'un Ministre , nommé Goyon , qui passoit pour petit-fils de cette Reine. On prétendoit qu'après la mort d'Antoine de Navarre , elle s'étoit mariée en

secrét à un Gentihomme , nommé Goyon , dont elle avoit eu ce Ministre. (*Tiré de l' Edition de 1723.*)

Page 30. Vers dernier.

On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome , comme l'assurent les Protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à le Reine , avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels étoit l'histoire du temps , écrite de la main de Coligny. La populace traîna son corps par les rues , & le pendit par les pieds , avec une chaîne de fer , au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon , jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentoit mauvais , il répondit comme Vitellius : *Le corps mort d'un ennemi sent toujours bon.*

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort , par lequel il ordonna que son corps , après avoir été traîné sur une claie , seroit pendu en Greve , ses enfans déclarés roturiers , & incapables de posséder aucune Charge , sa Maison de Châtillon-sur-l'Oing rasée , les arbres coupés , &c. & que tous les ans on feroit une procession le jour de la Saint Barthelemi ,

pour remercier Dieu de la découverte de la Conspiration à laquelle l'Amiral n'avoit pas songé.

Le Parlement avoit mis , quelques années auparavant , sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux ; on debita un petit écrit intitulé : *Pas-fio Domini nostri Gaspardi Coligni , secundum Bartholomæum*.

Mézerai rapporte dans sa grande Histoire un fait dont il est très-permis de douter ; il dit que quelques années auparavant , le Gardien du Couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet , condamné par l'Amiral à être pendu , lui prédit qu'il mourroit assassiné , qu'il seroit jetté par les fenêtres , & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avoit appartenu aux Coligny , y trouva dans le parc , à quelques piés sous terre , un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jeter au feu , comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'Edition de 1723 , & de celle de 1737.*)

Page 34. Vers 8.

Le Roi , le Roi lui-même , &c.

J'ai oui dire au dernier Maréchal de Tessé ,

qu'il avoit connu , dans sa jeunesse , un vieillard de 90 ans , lequel avoit été Page de Charles IX , & lui avoit dit plusieurs fois qu'il avoit chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la S. Barthelemi. C'est ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses Mémoires. (*Tiré presque tout de l'édition de 1737.*) Voici l'endroit de Brantôme à la Saint Barthelemi : *Quand il fut jour , le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre , & voyoit aucuns dans le Fauxbourg S. Germain qui se remuoient & se sauvoient ; il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avoit , & en tiroit tout plein de coups à eux ; mais en vain , car l'arquebuse ne tiroit si loin : incessamment crioit : Tuez , tuez.*

Voici maintenant de quelle maniere est couchée la Note de l'édition de 1727 :

Le Roi lui-même , au milieu des bourreaux.

Charles IX avoit eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les Huguenots qu'il voyoit fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé , que dans son enfance il avoit vu un vieux Gentilhomme , âgé de plus de cent ans , qui avoit été fort jeune dans les Gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la S. Barthelemi , & lui demanda s'il étoit vrai que ce Roi eût tiré sur les Huguenots ? *C'étoit moi , Monsieur,*

répondit le vieillard , *qui chargeoit son arquebuse.*

Henri IV dit publiquement plus d'une fois , qu'après la Saint Barthelemi une nuée de Corbeaux étoit venue se percher sur le Louvre , & que , pendant sept nuits , le Roi , lui , & toute la Cour , entendirent des gémissemens & des cris épouvantables à la même heure. Il racontoit un prodige encore plus étrange. Il disoit que quelques jours avant les massacres , jouant aux dez avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guise , il vit des gouttes de sang sur la table , que par deux fois il les fit essuyer , que deux fois elles reparurent , & qu'il quitta le jeu faisi d'effroi.

Page 34 Vers dernier.

De Caumont , jeune enfant , l'étonnante aventure , &c.

Le jeune Caumont , dont il est ici question , qui échappa à la S. Barthelemi , est le fameux Maréchal de la Force , qui depuis se fit une si grande réputation , & qui a vécu jusqu'à l'âge de 84 ans. Il a laissé des Mémoires qui n'ont point été imprimés , & qui doivent être encore dans la Maison de la Force. Mézerai , dans sa grande Histoire , dit que son pere , son frere & lui couchoient dans un même lit , que son pere & son frere y furent massacrés , & qu'il échappa comme par miracle , &c. C'est sur la foi de cet Historien que j'ai mis en Vers cette aventure.

Les

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit, ne me permettoient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis, Monsieur le Duc de la Force m'a fait voir les Mémoires Manuscrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de sa propre main : le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux Historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la S. Barthelemi.

Deux jours avant la S. Barthelemi, le Roi avoir ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui étoit prisonnier à la Conciergerie : le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avoit envoyé quelques uns de ses Gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi : tous ces Messieurs avoient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avoit estropié sa justice. Tout cela avoit fait beaucoup de bruit ; & au commencement du massacre, on persuada d'abord aux Huguenots que le tumulte qu'ils entendoient venoit d'une sédition excitée dans le peuple, à l'occasion de l'affaire de ce Seigneur.

Cependant un Maquignon, qui avoit vu le

Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligny , & qui , se glissant dans la foule , avoit été témoin de l'assassinat de ce Seigneur , courut aussi-tôt en donner avis au Sieur de *Caumont de la Force* , à qui il avoit vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeoient au Fauxbourg Saint Germain , aussi-bien que plusieurs Calvinistes ; il n'y avoit point encore de pont qui joignit ce Fauxbourg à la Ville. On s'étoit saisi de tous les bateaux , par ordre de la Cour , pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce Maquignon se jette à la nage , passe à l'autre bord , & avertit M. de la Force de son danger. La Force étoit déjà sorti de sa maison , il auroit encore eu le temps de se sauver ; mais voyant que ses enfants ne venoient pas , il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : Un nommé Martin , à leur tête , entre dans sa chambre , le désarme , lui & ses deux enfants , & lui dit , avec des serments affreux , qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus : le Capitaine l'accepte ; la Force lui jure de le payer dans deux jours , & aussi-tôt les assassins , après avoir tout pillé dans la maison , disent à la Force & à ses enfants de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux , leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule ; c'étoit la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la

riviere , & les amenant dans la Ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la riviere couverte de morts ; son pere, son frere & lui aborderent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis , & entr'autres le brave de Piles , pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison , rue des Petits-Champs , fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfants ne sortiroient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus , les laissa en garde à deux Soldats Suisses , & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la Ville.

L'un des deux Suisses , touché de compassion , offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit qu'il avoit donné sa parole , & qu'il aimoit mieux mourir que d'y manquer : une tante qu'il avoit lui trouva les deux mille écus , & l'on alloit les délivrer au Capitaine Martin , lorsque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le col) vient dire à la Force que le Duc d'Anjou demandoit à lui parler. Aussi-tôt il fit descendre le pere & les enfants , nue tête & sans manteau. La Force vit bien qu'on le menoit à la mort : il suivit Coconas , en le priant d'épargner ses deux enfants innocens. Le plus jeune , âgé de treize ans , qui s'appelloit Jacques Nompar , & qui a écrit ceci , éleva la voix , & reprocha à ces

meurtriers leurs crimes , en leur disant qu'ils en feroient punis de Dieu. Cependant les deux enfans font menés avec le Pere au bout de la rue des Petits-Champs : on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'ainé , qui s'écrie : *Ah ! mon pere ; ah ! mon Dieu , je suis mort.* Dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune , couvert de leur sang , mais qui par un miracle étonnant , n'avoit reçu aucun coup , eut la prudence de crier aussi : *Je suis mort ;* & se laissa tomber entre son pere & son frere dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts , s'en allerent , en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps. Il restoit un bas de toile au jeune de la Force : un Marqueur du jeu de Paulme du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant , il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas ! dit-il , c'est bien dommage , celui-ci n'est qu'un enfant , que pouvoit-il avoir fait ?* Ces paroles de compassion obligerent le petit la Force à lever doucement la tête , & à lui dire tout bas : *Je ne suis pas encore mort.* Ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez , mon enfant , ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher , il lui dit *Levez-vous , ils n'y sont plus ,* & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisoit , quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune*

garçon ? C'est mon neveu, lui dit-il, qui s'est enivré : vous voyez comme il s'est accommodé, je m'en vais bien lui donner le fouet. Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & lui demanda 30 écus pour sa récompense. De là le jeune la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'Arsenal, chez le Maréchal de Biron, son parent, Grand-Maître de l'Artillerie. On le cacha quelque temps dans la chambre des filles ; enfin sur le bruit que la Cour le faisoit chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page, sous le nom de Beaupuy.

CHANT TROISIEME.

Page 43. Vers 29.

*J*E cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.

Il y avoit dans les anciennes Editions :

L'Arbitre des combats, à mes armes propice,

De ma cause en ce jour protégea la justice.

Je combattis Joyeuse ; il fut vaincu : mon bras

Lui fit mordre la Poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce récit trop court n'avoit rien ni de l'intérêt ni de la majesté que demande un Poëme Epique. Aussi faut-il avouer qu'il n'y a

aucune comparaison à faire de la première Edition aux dernières.

Page 49. Vers 23.

*Les cruels monuments de ces affreux succès :
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.*

On voit bien que l'Auteur a changé ces Vers , à cause de la prononciation de Français , qui ne se prononce plus comme on faisoit autrefois.

Il y avoit auparavant :

*Des succès trop heureux , déplorés tant de fois :
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.*

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours Français , pour les raisons déjà alléguées.

Ibid. Vers 22.

*Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs ,
Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.*

Il y avoit auparavant :

*Il eut même à souffrir , pour comble de douleur ,
Et la gloire de Guise & son propre malheur.*

Page 48. Vers 26.

*Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces temps ,
Ou de nos premiers Rois les lâches descendants.*

CHANT TROISIEME. 239

Le Cardinal de Guise , l'un des freres du Duc de Guise , avoit dit plus d'une fois , qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpensier , sœur des Guises , vouloit qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III ; c'étoient trois Couronnes , avec ces mots : *Manet ultima cœlo* , auxquels les Ligueurs substituerent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces deux Vers latins :

*Qui dedit antè duas , unam abstulit , altera nutat ,
Tertia tonsoris est facienda manu.*

En voici une traduction que j'ai lue dans les Manuscrits de feu M. le Premier Président de Mesmes :

Valois , qui les Dames n'aime ,
Deux Couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tomber de même.
Grace à ses heureux travaux
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(Tiré des Editions de 1723 & de 1737.

Page 49. Vers 27.

Le Roi le fit lui-même égorger à sa vue.

aucune comparaison à faire de la premiere Edition aux dernieres.

Page 49. Vers 23.

*Les cruels monuments de ces affreux succès :
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.*

On voit bien que l'Auteur a changé ces Vers , à cause de la prononciation de Français , qui ne se prononce plus comme on faisoit autrefois.

Il y avoit auparavant :

*Des succès trop heureux , déplorés tant de fois :
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.*

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours Français , pour les raisons déjà alléguées.

Ibid. Vers 22.

*Et la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs ,
Ainsi que ses affronts , redoubla ses malheurs.*

Il y avoit auparavant :

*Il eut même à souffrir , pour comble de douleur ,
Et la gloire de Guise & son propre malheur.*

Page 48. Vers 26.

*Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces temps ,
Ou de nos premiers Rois les lâches descendants.*

CHANT TROISIEME. 239

Le Cardinal de Guise , l'un des freres du Duc de Guise , avoit dit plus d'une fois , qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpensier , sœur des Guises , vouloit qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III ; c'étoient trois Couronnes , avec ces mots : *Manet ultima cælo* , auxquels les Ligueurs substituerent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces deux Vers latins :

*Qui dedit antè duas , unam abstulit , altera nutat ,
Tertia tonsoris est facienda manu.*

En voici une traduction que j'ai lue dans les Manuscrits de feu M. le Premier Président de Mesmes :

Valois , qui les Dames n'aime ,
Deux Couronnes posséda.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tomber de même.
Grace à ses heureux travaux
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(Tiré des Editions de 1723 & de 1737.

Page 49. Vers 27.

Le Roi le fit lui-même égorger à sa vue.

Le Duc de Guise fut tué le vendredi vingt-troisieme Décembre de l'an 1558, à huit heures du matin. Les Historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avoit passé la nuit avec une femme de la Cour, (c'étoit Madame de Noirmontier, selon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, disent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la Chambre du Conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvements qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'*Espinac*, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portoit : » Cet habit est bien léger au temps qui court, vous » en auriez dû prendre un plus fourré. » Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisoit à un cabinet dont le Roi avoit fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fut murée, leve, pour entrer, la tapisserie qui la couvroit ; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommoit les Quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avoit distribués lui-même. Les Meurtriers se nommoient la Bastide, Montfery, S. Malin, S. Godin, S. Capautel, Hal-frenas,

CHANT TROISIEME. 241

frenas , Herbelade , avec Lognac leur Capitaine.

Montfery , ou Montfivry , fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac , de la Bastide & de S. Malin , qui se jetterent en même temps sur le Duc.

On montre encore dans le Château de Blois , une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant , & qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains , en passant par Blois , ont baisé cette pierre , & la raclant avec un couteau , en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le Poème de la mort du Cardinal de Guise , qui fut aussitué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison : c'est que le détail de l'Histoire ne convient point à l'unité du Poème , parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Edition de 1723.*)

Page 50. Vers 18.

*Mayenne , dès long-temps nourri dans les alarmes ,
Sous le superbe Guise avoit porté les armes.*

On trouve quatre Vers dans l'Edition de 1723 qui manquent dans les autres ; les voici :

Mais Paris , occupé d'un nom si glorieux ,
Sur un Chef moins connu n'arrêtoit point ses yeux ;
Et ce Guerrier si craint , que tout un Peuple adore ,
Si Guise étoit vivant , ne feroit rien encore.
Il succede , &c.

Mais vraisemblablement l'Auteur a vu que ces quatre Vers faisoient languir cet endroit.

Page 52. Vers 3.

*Cette grandeur sans borne , à ses desirs si chere ,
Le console aisément de la perte d'un frere.*

On lit dans la grande Histoire de Mézerai , que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une Lettre au Roi , où il l'avertissoit de se défier de son frere. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne , caractère naturel à un ambitieux , & sur-tout à un chef de parti.

Ibid. Vers 22.

Il connaît leurs talents , &c.

Au lieu de ce Vers & des trois suivans , l'Edition de 1723 met ceux-ci :

Mais souvent il se trompe à force de prudence :
Il est irrésolu par trop de prévoyance :
Moins agissant qu'habile , & souvent sa lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

Mais les quatre Vers de l'Edition de Londres & de celle-ci , sont beaucoup meilleurs.

Ibid. Vers 25.

Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance , &c.

L'Edition de 1723 , moins ample que les autres , met ainsi ces Vers :

CHANT QUATRIEME. 243

Voilà quel est Mayenne , & quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France ,
L'ennemi de l'Europe , & le vôtre & le mien ,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien ,
Philippe , avec ardeur embrassant sa querelle ,
Soutient des Révoltés la cause criminelle :
Et Rome qui devoit , &c.

CHANT QUATRIEME.

Page 58. Vers 20.

L *E farouche Saint-Paul , la Châtre & Canillac.*

Dans l'Edition de 1723 , ces Vers sont ainsi :

Némours , Aumale , Elbeuf , & Villars , & Brissac ,
La Châtre , Boisdaphin , &c.

Ces Vers renferment les noms de plusieurs Seigneurs attachés au parti de la Ligue. Nous parlerons dans un moment du Chevalier d'Aumale.

Boufflers s'appelloit Adrien de Boufflers , qui devint l'ainé de sa maison par la mort de Louis son frere : il fut Bailli de Bauvais en 1586 , & conduisit l'Arriere-ban de sa Province à la bataille d'Auneau , où le Duc de Guise battit les Reitres. Il se jeta dans le

parti de la Ligue , & fit depuis font accommodement.

Boisdauphin : Il s'appelloit Urbain de Laval , de la Maison de Montmorency-Laval. Il tint le parti de la Ligue , fit ensuite son accommodement avec Henri IV , qui le fit Maréchal de France. Il mourut en 1629.

Page 59. Vers 8.

Mais de tant de Guerriers , &c.

Les Editions de Londres portoient :

- „ Mais de tant de Guerriers , si fiers , si dangereux ,
- „ Celui qui mérita l'éloge malheureux
- „ D'avoir plus ébranlé la Puissance Royale,
- „ Ce fut vous , &c.

Mais le texte des Editions postérieures est plus étendu & plus fort.

On trouve dans les premières Editions ces Vers-ci :

Soudain , pareil aux-feux dont l'éclat fend la nue ,
 Henri vole à Paris d'une course imprévue.
 Il arrive , il combat , il change les Destins ,
 La foudre est dans ses yeux , la mort est dans ses mains.
 Vers son indigne Cloître on voit s'enfuir Joyeuse :
 Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
 Boufflers ; où courez-vous , trop jeune audacieux ?
 Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux.
 Respectez de Henri la valeur invincible ;

CHANT QUATRIEME. 245

Mais il tombe déjà sous cette main terrible:
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang, qui le couvre, efface ses appas, &c.

Il y a encore beaucoup de choses corrigées
dans ce Chant, & sur-tout la plupart des
comparaisons.

Page. 61 Vers 10.

Leur Chef les réunit, &c.

Ce Vers & les deux suivans, sont mis ainsi
dans l'Edition de 1723 :

La fureur les a joints, la crainte les disperse :
Et Mayenne avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce Peuple épouvanté.

Quoique le premier Vers ait plus de force
que celui qui a été substitué par l'auteur, ce-
pendant il a eu raison de changer les autres,
parce que le Chevalier d'Aumale ayant plus
de feu que le Duc de Mayenne, il étoit bon
de le mettre à la tête d'une sortie.

Elle s'élance en l'air, &c.

L'Edition de 1737 met :

Elle s'élève en l'air, &c.

Page 62. Vers 21.

Des moments dans la guerre il connaît tout le prix,

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers :

Des moments qu'on diffère il connaît tout le prix.
Ce qui est également bien.

Page 63. Vers 3.

Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers :

Que feras-tu , Mayenne, en ce péril pressant ?

Ibid. Vers 22.

Nul ne veut se défendre.

Après ce Vers , l'Edition de 1723 met les quatre suivans , qui sont beaux , & qui méritoient de rester :

Où sont ces grands Guerriers , ces fiers soutiens des
Loix,

Ces Ligueurs redoutés , qui font trembler les Rois ;
Paris n'a dans son sein que de lâches complices ,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices :
Tant le faible vulgaire , &c.

Il est à croire que l'Auteur les a retranchés , parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

Page 65. Vers 2.

Et l'encensoir , &c.

Il y a , dans l'Edition de 1723 , cinq Vers que l'Auteur a fagement supprimés ; les voici cependant :

CHANT QUATRIEME. 247

C'est de là que le Dieu , qui pour nous voulut naître ,
S'explique aux nations par la voix du Grand-Prêtre ,
Là , son premier Disciple , avec la vérité ,
Conduisit la candeur & la simplicité.
Mais Rome avoit perdu sa trace Apostolique.

Page 65. Vers 25.

Rome depuis ce temps , puissante & profanée.

Il y avoit auparavant :

L'Eglise , dès ce jour , puissante & profanée ,

L'Auteur a eu raison de ne point attribuer
à l'Eglise ce qui ne convenoit alors qu'à la
Cour de Rome.

Ibid. Vers 23.

On écouta depuis de plus sages maximes.

Voici les Vers curieux qui étoient dans les
éditions de Londres :

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes,
La decence y régna , le Conclave eut ses loix :
La vertu la plus pure y régna quelquefois :
Des Urins , dans nos jours , a mérité des Temples ;
Mais d'un tel Souverain la Terre a peu d'exemples :
Ft l'Eglise a compté , depuis plus mille ans ,
Peu de pasteurs sans tache , & beaucoup de Tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Ur-
fins fut accompagnée de peu de prudence ,
l'Auteur a retranché avec raison cet éloge
dans un Poëme qui ne respire que la vérité.

*Cet heureux temps n'est plus , le Sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance,*

On fait que pendant les guerres du treizieme siecle , entre les Empereurs & les Pontifes de Rome , Grégoire IX eut la hardiesse , non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II , mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert , frere de S. Louis. Le Parlement de France , assemblé , répondit au nom du Roi , que ce n'étoit pas au Pape à dépouiller un Souverain , ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape une Couronne sur laquelle , ni lui , ni le S. Pere n'avoient aucun droit. En 1570 le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In cœna Domini*. On connaît ses Remontrances célèbres sous Louis XI , au sujet de la Pragmatique-Sanction , qu'on sollicitoit ce Prince d'abolir dans ses États ; celles qu'il fit à Henri III , contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint , qui appelloit la Maison régnante , *génération bâtarde* , &c. & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome. (*Tiré de l'Edition de 1737.*)

» Mais qu'il me soit permis d'ajouter ici
» quelques observations sur cette remarque.
» Premièrement , il ne s'agit point de Par-
» lement du temps de S. Louis , le Parlement

» n'ayant été fixé que dans le commencement
 » du quatorzieme siecle. l'Histoire marque
 » que ce furent les envoyés de S. Louis qui fi-
 » rent à ceux du Pape la réponse du Roi , &
 » ils firent connaître depuis à l'Empereur
 » Frédéric II , que comme la Couronne de
 » France vient par un droit successif , il étoit
 » plus glorieux d'être Roi de France que
 » d'être Empereur ; dignité qui ne s'obtient
 » que par l'élection , & qu'il suffisoit à Ro-
 » bert d'être frere d'un aussi grand Prince
 » que le Roi de France. » *

Page 68. Vers 9.

Elle dit , & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome & des pompes mondaines.

Dans les premieres Editions de Londres :

Ces Monstres à l'instant pénètrent un asyle ,
 Où la Religion , solitaire , tranquille ,
 Sans pompe , sans éclat , belle de sa beauté ,
 Passoit , dans la priere & dans l'humilité ,
 Des jours qu'elle dérobo à la foule importune , &c.

Les dernieres Editions sont bien supérieures.

Elle leve à son Dieu des yeux mouillés de pleurs.
 Son Dieu , pour l'éprouver , la livre à leurs fureurs.

* N. B. Cette Note , avec des guillemets , est de M. l'Abbé Lenglet ; & l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avoit raison , & que l'Auteur des premieres Notes avoit attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

Ces Monstres , dont toujours elle a souffert l'injure ,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure ,
Prennent ses vêtements respectés des humains ,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

Page 69. Vers 20.

*D'un air insinuant , l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
C'est là que s'assembloient ces Sages révévés ,
Des vérités du Ciel interpretes sacrés ,
Qui des Peuples Chrétiens , &c.*

Les premieres Editions de Londres portent :

Soudain la politique & la discorde impie ,
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Sur son modeste front , sur ses charmes divins ;
Ils portent , sans frémir , leurs sacrileges mains ,
Prennent ses vêtements , & fiers de cette injure ,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait , & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant , l'adroite politique
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique.
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs ,
De leurs faux arguments obstinés défenseurs , &c.

On brise les liens de cette obéissance ,
Qu'aux enfants des Capets avoit juré la France.
La discorde aussi-tôt , de sa cruelle main ,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain , &c.

CHANT QUATRIEME. 251

Page 72. Vers 2.

Une lourde cuirasse , &c.

L'Edition de 1723 met ainsi ces deux Vers:

D'une lourde cuirasse ils couvrent leurs cilices:
Dans les murs de Paris, ces indignes Milices
Suivent parmi les flots, &c.

Mais les Vers de cette Edition font mieux tournés.

Ibid. Vers 20.

La discorde choisit seize Séditieux , &c.

Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux , comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans sa petite Histoire de France ; mais on les nomme les *Seize* , à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernoient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avoient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étoient Buffy-le-Clerc , Gouverneur de la Bastille , ci-devant Maître en fait d'Armes : la Bruyere , Lieutenant Particulier , le Commissaire Louchard : Emmonot & Morin , Procureurs : Oudinet , Passart : & sur-tout Sénaut , Commis au Greffe du Parlement , homme de beaucoup d'esprit , qui le premier développa cette question obscure & dangereuse , du pouvoir qu'une Nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que

Sénaud étoit pere du Pere Sénaut , cet homme éloquent , qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France. (*Tiré en partie de l'Edition de 1737 & de 1740.*)

Page 74. Vers 22.

*Des Tyrans de la Ligue une infâme cohorte
Du Temple de Thémis environne la porte :
Buffy les conduisoit , ce vil Gladiateur , &c.*

Sur quoi la même Edition fait cette remarque. Le 16 Janvier 1589, Buffy-le-Clerc, l'un des *Seize*, qui de Maître d'Armes étoit devenu Gouverneur de la Bastille , & le Chef de cette faction , entra dans la Grand'Chambre du Parlement , suivi de cinquante Satellites. Il présenta au Parlement une Requête, ou plutôt un ordre , pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison Royale. Sur le refus de la Compagnie , il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étoient opposés à son parti. Il les y fit jeûner au pain & à l'eau , pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains. Voilà pourquoi on l'appelloit *le grand Pénitencier du Parlement*.

Il y avoit dans l'Edition de Londres :

On voyoit à leur tête un vil Gladiateur ,
Monté par son audace à ce coupable honneur.
Il s'avance au milieu de l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est réglée :

CHANT QUATRIEME. 253

Magistrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple, assez long-temps opprimé par vous-
mêmes,
Vous instruit, par ma voix, de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé.
Je vous défends ici d'oser les reconnaître :
Songez que désormais le Peuple est votre maître.
Obéissez. Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat, indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.

Page 76. Vers 3.

*Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bailleul,
Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devoient les années,*

Sur quoi voici les remarques des deux Editions de 1723 & 1737.

Le de Thou, dont il est ici parlé, se nommoit Augustin de Thou, II du nom, oncle de l'Historien; il eut la Charge de Président du fameux Pibrac, en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

Le Scaron, dont il est ici parlé, étoit le Bisaïeul du fameux Scaron, si connu par ses Poésies.

Bailleul étoit oncle du Surintendant des Finances.

On ne connaît d'Amelot , sinon qu'il étoit Conseiller en cette année & de la famille de Robe , qui porte son nom.

Nicolas Potier de Novion de Blancmenil, Président à Mortier. (Il se nommoit *Blancmenil*, à cause de la terre de ce nom , qui depuis tomba dans la Maison de Lamoignon , par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.)

Nicolas Potier ne fut pas , à la vérité , conduit à la Bastille avec les autres Membres du Parlement ; car il n'étoit pas venu ce jour-là à la Grand'Chambre ; mais il fut depuis emprisonné au Louvre , dans le temps de la mort de Brissot. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusoit d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV. Les *Seize* lui firent son procès dans les formes , afin de mettre de leur côté les apparences de la Justice , & de ne plus effaroucher le Peuple par des exécutions précipitées , que l'on regardoit comme des assassinats.

Enfin comme Blancmenil alloit être condamné à être pendu , le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avoit toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvoit refuser à sa vertu : il alla lui-même le tirer de prison ; le prisonnier se jeta à ses pieds , & lui dit ; » Monseigneur , je vous ai obligation

CHANT CINQUIEME. 255

» de la vie ; mais j'ose vous demander un plus
» grand bienfait , c'est de me permettre de
» me retirer auprès de Henri IV , mon légi-
» time Roi : je vous reconnâitrai toute ma
» vie pour mon bienfaicteur ; mais je ne puis
» vous servir comme mon Maître. » Le Duc
de Mayenne touché de ce discours , le releva ,
l'embrassa , & le renvoya à Henri IV. Le ré-
cit de cette aventure , avec l'interrogatoire
de Blancmenil , sont encore dans les papiers
de M. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Buffy-le-Clerc avoit été d'abord Maître-
d'Armes , & ensuite Procureur : quand le
hazard & le malheur des temps l'eut mis en
quelque crédit il prit le surnom de *Buffy* ,
comme s'il eût été aussi redoutable que le
fameux *Buffy-d'Amboise*. Il se faisoit aussi
nommer *Buffy grande-Puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Page 79. Vers 1.

*C*ependant s'avançoient , &c.

Ce Vers , dans l'Edition de 1723 , est pré-
cédé des huit Vers suivans retranchés dans
les autres Editions.

De la Noblesse Anglaise une nombreuse élite.

Par le vaillant Effex à nos climats conduite ,
 Prête à nous secourir pour la premiere fois ,
 S'étonnoit , en marchant , de servir sous nos Rois.
 Ils suivoient nos drapeaux dans les champs de Neu-
 strie :

C'est là qu'ils soutenoient l'honneur de leur Patrie ;
 Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
 Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
 Cependant s'avançoient , &c.

Page 80. Vers 3.

Sixte , Philippe , Rome éclatoient en menaces.

L'Edition de 1723 met ainsi , & moins bien :
 Rome & le Roi Philippe éclatoient en menaces.

Page 82. Vers 27.

Clément , &c.

La fiction qui regne dans le cinquieme
 Chant , & qui peut-être pourra paroître trop
 hardie à quelques lecteurs , n'est point nou-
 velle. La malice des Ligueurs , & le fanatis-
 me des Moines de ce temps , fit passer pour
 certain dans l'esprit du Peuple , ce qui n'est
 ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement
 une relation du martyre de frere Jacques Clé-
 ment , dans laquelle on assuroit qu'un Ange
 lui avoit apparu , & lui avoit ordonné de tuer
 le Tyran , en lui montrant une épée nue. Il
 est

est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques Confreres de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avoient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avoient aisément troublé sa tête échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon Chrétien feroit au martyre, par les mortifications & par la priere. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter, plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à S. Cloud par la Guêlle, Procureur-Général. Celui-ci qui soupçonnoit un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il étoit retiré. On le trouva dans un profond sommeil, son Bréviaire étoit auprès de lui ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le Poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui se servoient de l'Ecriture-Sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'Edition de 1723.*)

Page 82. Vers 29.

Et les porte aux Enfers.

Y

Après ce Vers, on lit dans l'Édition de 1723
les dix Vers suivans :

Les Enfers sont émus de ces accents funebres :
Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres ;
Monstre qui de l'abyme & de ses noirs démons
Réunit dans son sein la rage & les poisons :
Cet enfant de la nuit fécond en artifices ,
Sait ternir les vertus , fait embellir les vices ,
Sait donner , par l'éclat de ses pinceaux trompeurs ,
Aux forfaits les plus grands , les plus nobles couleurs ;
C'est lui qui , sous la cendre , & couvert du cilice ,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

Il y avoit dans la première Édition de Londres.

Dans Londres il inspira ce Peuple de Sectaires ,
Trembleurs , Indépendants , Puritains , Unitaires.

Page 87. Vers 22.

*Ils ont même courage , ils ont même desirs :
Le crime a ses Héros , l'erreur a ses Martyrs.*

Il y a dans la première Édition de Londres :

On ne distingue point le vrai zèle & le faux :
Comme la vérité , l'erreur a ses Héros.

Page 88. Vers 22.

C'est là que des deux Rois on plaça les images , &c.

L'Édition de 1723 met ainsi ce Vers , &
les suivans.

Là , sont les instrumens de ces sombres mystères ,

Des métaux constellés , d'inconnus caracteres ,
Des vases pleins de sang & de serpents affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux
Qui , pros crits sur la terre , & Citoyens du monde ,
Vont porter en tous lieux leur misere profonde , &c.

Mais il est aisé de voir que les Vers de l'E-
dition de Londres , & de celle-ci , sont beau-
coup plus parfaits.

Page 92. Vers dernier.

Harlay.

C'étoit Achilles de Harlay , qui étoit alors
gardé à la Bastille par Buffy-le-Clerc. Jacques
Clément présenta au Roi une lettre de la part
de ce Magistrat. On n'a point su si la lettre
étoit supposée ou non ; c'est ce qui est étonnant
dans un fait de cette importance , & c'est ce qui
me feroit croire que la lettre étoit véritable ,
& qu'on l'auroit surprise au Premier Président
de Harlay ; autrement on auroit fait sonner
bien haut cette fausseté contre la Ligue. (*Tiré
en quelque chose de l'Edition de 1737.*)

Page 93. Vers 10.

*Les autres , qu'occupoit leur crainte intéressée ,
Pleuroient , au lieu du Roi , leur fortune passée.*

L'Edition de 1723 avoit mis ces deux Vers
de cette maniere ; mais moins heureusement.

D'autres , voyant périr leur fortune passée ,
Couvroient d'un zele faux leur crainte intéressée.

Henri ne se souvient , &c.

Ce Vers & les deux suivans font ainsi dans l'Edition de 1723 ; mais moins bien que dans celles de Londres & dans celle-ci.

Tous les ressentiments sont alors effacés :
On ne se souvient plus de ses chagrins passés.
Que dis-je ? ce Héros se cachoit à lui-même ,
Que la mort de son Roi lui donne un diadème.

CHANT SIXIEME.

LE fixieme & le septieme Chant font ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changements. * Celui qui étoit le fixieme dans la premiere Edition de 1723 , est le septieme dans l'Edition de Londres in-4^o. & dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuvieme de l'Edition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux Editions ; nous rassemblerons seulement celles de l'Edition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale,

* N. B. Que quand on imprima la Henriade en 1723 , sous le nom de la Ligue , cet Ouvrage n'étoit pas encore achevé : il fut imprimé , même avec beaucoup de lacunes , sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur , & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

qui est que , comme on a plus d'égard dans un Poëme Épique à l'ordonnance du dessein , qu'à la chronologie , on a placé immédiatement après la mort de Henri III les Etats de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvieme Chant dans l'Edition de 1723. La voici :

Il y aura sans doute des Lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuvieme Chant , & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiere mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux. 1^o. Les Etats de Paris. 2^o. Le siege de cette Ville. 3^o. La conversion de Henri IV , qui occasionna la réduction de cette Ville. (Mais ce dernier article est réservé pour le Chant dixieme dans les Editions ordinaires.)

Selon la vérité de l'Histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque temps après la Bataille d'Ivry , en 1560 au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siege au mois de Septembre. La Ligue long-temps après, en 1593 , assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon , qu'elle avoit reconnu sous le nom de Charles X , & qui étoit mort depuis deux ans & demi : & sur la fin de la même année 1593 , au mois de Juillet , le Roi fit son abjuration dans S. Denis , &

n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événements on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme , & le prétendu regne de Charles , Cardinal de Bourbon : il est aisé de s'appercevoir , que faire paraître le Duc de Parme sur la scène , eût été avilir Henri IV , le Héros du Poëme , & agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui feroit une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon , ce n'étoit pas la peine de blesser l'unité , si essentielle dans tout ouvrage épique , en faveur d'un Roi en peinture , tel que ce Cardinal ; il seroit aussi inutile dans le Poëme , qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot , on passe sous silence le Duc de Parme , parce qu'il étoit trop grand , & le Cardinal de Bourbon , parce qu'il étoit trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siege : parce que si on les eût mis dans leur ordre , on n'auroit pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros ; on n'auroit pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés ni le faire aussi-tôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les Etats de Paris ne sont point du nombre des événements qu'on ne peut déranger de leur point chronologique , la Poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années , & qui n'ont entr'eux aucune liaison nécessaire. Par

exemple , je pouvois , fans qu'on eût rien à me reprocher , faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III , parce que la vie & la mort de Henri III , n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées.

Les Etats de la Ligue sont dans le même cas , par rapport au siege de Paris ; ce sont deux événemens absolument indépendants l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet ; on n'y prit nulle résolution ; ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti : le hazard auroit pu les assembler avant le siege comme après , & ils sont bien mieux placés avant le siege dans le Poëme : de plus , il faut considérer qu'un Poëme Epique n'est pas une histoire ; on ne sauroit trop présenter cette regle aux Lecteurs qui n'en feroient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs , dont l'esprit flegmatique
Garde , dans ses fureurs , un ordre didactique :
Qui , chantant d'un Héros les exploits éclatants ,
Maigres historiens , suivront l'ordre des tems.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dole , il faut que Lille soit rendue ,
Et que leurs vers exacts , ainsi que Mézerai ,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray , &c.

Page 99. Vers 22.

Que l'Espagne a reçu , mais qu'elle-même abhorre.

Mais il me semble que l'Edition de Londres

est mieux en cet endroit, parce que l'Inquisition n'est pas seulement odieuse aux Espagnols, mais encore aux autres Nations. Cependant les Ducs de Guise avoient dessein de l'établir en France. *

Page 206. Vers 4.

*D'un œil ferme & stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtimement affreux des crimes de la terre.*

Il y a dans plusieurs autres Editions :

*Avec un œil stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.*

Ces deux Vers semblent contenir le plus grand sens; & je crois que c'est le sentiment de l'Auteur.

Page 209. Vers dernier.

*O fatal habitant de l'invisible monde !
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur !*

Il y a dans l'Edition de 1727 :

O fatal habitant de l'invisible monde !

Répond-

* N. B. L'Abbé Lenglet entend parler de la première Edition de Londres :

Que l'Espagne a reçu, que l'Univers abhorre.

Il se trompe en donnant la préférence à ce vers : il est bien plus beau de dire, que l'Espagne même déteste le joug qu'elle s'est imposé.

CHANT SEPTIEME. 265

Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des Cieux ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

Page 220. Vers 29.

*Du faite cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable.*

Il y a dans l'Edition de 1727.

Cependant la nuit vient. Le Héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Mais dans les Editions suivantes, ce morceau est fort embelli.

CHANT SEPTIEME.

TOUT le commencement de ce Chant est entièrement différent dans l'Edition de 1723.
Le voici :

Les voiles de la nuit s'étendoient dans les airs :
Un silence profond régnoit dans l'univers :
Henri, prêt d'affronter de nouvelles alarmes ,
Endormi dans son camp , reposoit sur ses armes :
Un Héros descendu de la voûte des Cieux ,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux :
C'étoit ce saint guerrier qui , loin du bord Celtique ,

Z

Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique :
Le généreux Louis , le pere des Bourbons ,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons ,
Sur sa tête éclatoit un brillant diadème :
Au front du nouveau Prince il le posa lui-même :
Recevez-le , dit-il , de la main de Louis :
Acceptez-moi pour pere , & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida sur ma trace ,
Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace.
Je reconnais mon sang que Dieu vous a transmis.
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce Sceptre , mon fils , ne doit point vous suffire :
Possédez ma sagesse ainsi que mon empire.
C'est peu qu'un vain éclat , qui passe & qui s'enfuit ,
Que le trouble accompagne , & que la mort détruit ,
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien
stérile ,
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux ;
Si Dieu ne vous éclaire , il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je , ô mon fils , votre vertu guerrière ,
Comme sous son appui , marcher à sa lumière ?
Mais qu'ils sont encor loin ces temps , ces heureux
temps ,
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfants !
Que vous éprouverez de faiblesses honteuses !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses !
Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins :
Et venez de la France apprendre les destins.
Henri crut à ces mots , dans un char de lumière ,
Des Cieux en un moment pénétrer la carrière :

Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre , & diviser les airs.

On trouve immédiatement après dans l'E-
dition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde ,
Disposa l'Eternel au premier jour du monde ,
Est un globe élevé dans le faite des Cieux ,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux :
C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance
Ces Esprits immortels, enfants de son essence,
Qui, soudain répandus dans les mondes divers ,
Vont animer les corps , & peupler l'Univers.
Là, sont après la mort nos ames replongées ,
De leur prison grossière à jamais dégagées :
Quand le Dieu , qui les fit , les rappelle en son sein ,
D'une course rapide elles volent soudain
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes ,
Lorsque les Aquilons , messagers des hyvers ,
Ramenent la froidure , & sifflent dans les airs.

Page 227. Vers 3.

*Le Bonze , avec des yeux sombres & pénitents ,
Yvient vanter en vain ses vœux & ses tourments.*

Il y a dans l'Edition de 1727 après ces Vers :

Leurs tourments & leurs vœux , leur foi , leur igno-
rance ,

Comme sans châtimens , restent sans récompense.

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
 Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
 Il ne les juge point , tel qu'un injuste maître ,
 Sur les chrétiennes Loix qu'ils n'ont point pu con-
 naître ,

Sur le zele emporté de leurs saintes fureurs ;
 Mais sur la simple Loi qui parle à tous les cœurs.
 La nature ici-bas , sa fille & notre mere ,
 Nous instruit en son nom , nous guide , nous éclaire ;
 De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir ,
 Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
 Mais , pure en notre enfance , & par l'âge altérée ,
 Elle pleure ses fils dont elle est ignorée :
 Elle pleure , & ses cris , que nous n'entendons pas ,
 S'élevent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les Editions suivantes & dans la nôtre , est fort supérieur à tous ces morceaux.

Page 19. Vers premier.

Là gît la sombre envie , à l'œil timide & louche , &c.

Au lieu de ce Vers & des onze Vers suivants, voici ce qu'on lit dans l'Edition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
 Le désespoir, la mort , la fureur , le carnage ,
 Et ces vices affreux , suivis par les douleurs ,
 Formés dans les enfers , ou plutôt dans nos cœurs ;
 L'orgueil au front d'airain , la lâche perfidie ,
 Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie ,

CHANT SEPTIEME. 269

Puis tout à coup levant un homicide bras,
Fait siffler les serpents, & porte le trépas :
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le mensonge, & sur-tout sa sœur l'hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille, en soupirant, sa rage & son venin :
Le faux zele éclatant, &c.

Et s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers Vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, soit dans les Editions de Londres, soit dans celles de 1737 & 1740 *.

Page 229. Vers 26.

Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide, &c.

Après ce Vers, voici ceux que met l'Edition de 1723.

Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide,
Voyez de ces serpents tout son corps entouré,
Sous leur dent vengeresse en lambeaux déchiré.
Sa peine, dit Louis, est égale à son crime :
Tandis que dans Paris, &c.

Page 220. Vers 3.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères Loix, &c.

* N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra si M. Lenget ne se trompe pas.

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers & les
suivants , jusqu'au 19.

Mais apprenez , mon fils , quelles sévères loix
Poursuivent dans ces lieux tous les crimes des Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie ,
Plus ils étoient puissants , plus Dieu les humilie ,
Et se plaît à venger , par des maux infinis ,
Les crimes qu'ils ont faits , & ceux qu'ils ont permis.

Page 220. Vers 23.

La vérité terrible ici fait leurs supplices.

Ce Vers & les trois autres suivans , sont
ainsi mis dans l'Edition de 1723.

La vérité terrible , augmentant leurs supplices ,
De son flambeau sacré vient éclairer leurs vices.
Près de ces mauvais Rois , sont ces fiers Conquérans ,
Héros aux yeux du Peuple , aux yeux de Dieu Ty-
rans , &c.

Page 222. Vers 4.

Etes-vous en ces lieux , &c.

Au lieu de ce Vers & des sept qui le sui-
vent , en voici huit autres que l'on lit dans
celle de 1723.

Le Sujet révolté , le lâche adulateur ,
Le Juge corrompu , l'infame délateur :
Ceux mêmes qui , nourris au sein de la mollesse ,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de
faiblesse :

Ceux qui , livrés sans crainte à des penchans flatteurs ,
N'ont connu , n'ont aimé que leurs douces erreurs :
Tous enfin , de la mort éternelles Victimes ,
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri , &c.

Et dans l'Edition de 1737 , voici comme
ces derniers Vers sont tournés.

Il est , il est aussi , dans ce lieu de douleurs ,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs :
Des foules de mortels , noyés dans la mollesse ,
Qu'entraîna le plaisir , qu'endormit la paresse , &c.

On voit par tous ces différens changemens
avec quelle extrême attention , & avec quelle
sévérité l'Auteur a revu son Ouvrage ; c'est
ainsi que doit en user quiconque travaille pour
la postérité.

Page 224. Vers 2.

Et vous , brave Amazone.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable
sur la Pucelle d'Orléans ; c'est Monstrelet ,
Auteur contemporain , qui parle.

En l'an 1428 , vint devers le Roi Charles de
France à Chinon , où il se tenoit , une Pucel-
le , jeune fille , âgée de vingt ans , nommée
Jeanne , laquelle étoit vêtue & habillée en gui-
se d'homme , & étoit née des parties entre
Bourgogne & Lorraine , d'une ville nommée
Droimi , à présent Dontremi , assez près de

Vaucouleur ; laquelle Pucelle Jeanne fut grand espace de temps chambrière en une hôtellerie , & étoit hardie de chevaucher chevaux , les mener boire , & faire telles autres apertises & habilités que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire , & fut mise à voye , & envoyée devers le Roi par un Chevalier nommé Messire Robert de Baudrencourt , Capitaine , de par le Roi , de Vaucouleur , &c.

On fait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français qui avoient besoin d'un miracle ; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu , pour qu'un Poëte soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézeray dit tout bonnement , que *S. Michel , le Prince de la Milice céleste* , apparut à cette fille , &c. Quoi qu'il en soit , si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans , les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils n'avoient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l' Edition de 1723*).

Je voudrois bien ajouter un mot de remarque à ce sujet , sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans , élevée & nourrie dans la campagne , uniquement occupée à la garde des moutons : fille simple dans les mœurs , toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses , sans se démentir en rien ,

tant qu'elle fut à la tête de nos Armées ? Elle avoit paru devant le Roi en 1429 , avec une fermeté & une résolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la Ville d'Orléans , & de le conduire à Rheims pour y être sacré , ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille , sans talens & sans expérience , renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens , & même si bien établis dans le Royaume ; & que par une conduite simple , mais généreuse , elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant bien des Auteurs du temps même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le Livre de *l'Histoire justifiée contre les Romans.*

Page 224. Vers 4.

Ces Héros , &c.

L'Edition de 1723 met ici une longue suite de vers que l'Auteur a supprimés dans les autres Editions ; les voici donc.

Antoine de Navarre , avec des yeux surpris ,
Voit Henri qui s'avance , & reconnaît son fils.
Le Héros attendri tombe aux pieds de son pere.
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chere ;

Trois fois son pere échappe à ses embrassements :
 Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
 Cependant il apprend à cette ombre charmée
 Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son Armée,
 Et ses premiers travaux, & ses derniers exploits.
 Tous les Héros en foule accouroient à sa voix :
 Les Martels, les Pepins l'écoutoient en silence,
 Et respectoient en lui la gloire de la France.
 Enfin le saint guerrier poursuivant ses desseins :
 Suivez mes pas, dit-il, au Temple des Destins :
 Avançons, il est temps de vous faire connaître
 Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
 De ce Temple déjà vous voyez les remparts,
 Et ses portes d'airain, &c.

Page 224. Vers 24.

Le temps, d'une aile prompte, &c.

Au lieu de ce Vers & des trois qui le suivent,
 on lit dans l'Edition de 1723 ces quatre autres
 Vers.

De Dieu dans ce lieu saint la volonté réside.
 La crainte languissante, & l'espérance avide,
 Près de ces murs sacrés gémissent nuit & jour :
 Les desirs inquiets voltigent à l'entour.

Page 226. Vers 9.

Approchons-nous, &c.

Au lieu de ce Vers & du suivant, voici les
 deux que l'on lit dans l'Edition de 1723.

Approchez-vous, venez, contemplons l'un & l'autre
 Le sort de vos Etats, & ma race & la vôtre.

Page 229. Vers 6.

*Vauban , sur un rempart , un compas à la main ,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.*

Il y a dans d'autres Editions :

Celui-ci , dont la main raffermir nos remparts ;
C'est Vauban , c'est l'ami des Vertus & des Arts.

Page 232. Vers 32.

De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance , &c.

Au lieu de ce Vers , & de dix-huit qui le
suivent , voici ce que met l'Edition de 1723.

De l'Empire Français douce & frêle espérance :
O vous qui gouvernez les jours de son enfance ,
Vous , Villeroy , Fleury , conservez sous nos yeux ,
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;
Conduisez par la main son enfance docile.
Le sentier des vertus à cet âge est facile :
Age heureux , où son cœur exempt de passion ,
N'a point du vice encor reçu l'impression :
Où d'une Cour trompeuse , ardente à nous séduire ,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire :
Age heureux , où lui-même ignorant son pouvoir ,
Vit tranquille & soumis aux regles du devoir :
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître :
Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est
maître :
Qu'attentif aux besoins des Peuples malheureux ,

Il ne les charge point de fardeaux rigoureux :
 Qu'il aime à pardonner : qu'il donne avec prudence
 Aux services rendus leur juste récompense :
 Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent
 Change son regne aimable en un joug accablant :
 Que la simple vertu , de soutien dépourvue ,
 Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue :
 Que de l'amitié même il chérisse les Loix ,
 Bien pur , présent du Ciel , & peu connu des Rois :
 Et que , digne en effet de la grandeur suprême ,
 Il imite , s'il peut , Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier Vers , tout ce que l'Auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

Page 232. Vers 6.

Près de ce jeune Roi , &c.

Au lieu de ce Vers & des dix qui le suivent , l'Edition de 1723 ne met que les quatre suivans , bien moins beaux & beaucoup moins remplis que ceux qu'on y a substitués.

Près de ce jeune Roi , regardez ce Héros ,
 Propre à tous les emplois , né pour tous les travaux ;
 Il unit les talents d'un Sujet & d'un Maître ,
 Il n'est pas Roi , mon fils ; mais il enseigne à l'être.

Ibid. Vers 22.

Par des ressorts nouveaux , sa politique habile.

CHANT HUITIEME. 277

Ce Vers & le suivant , font ainsi dans l'Édition de 1737.

D'Orléans est son nom : sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée & tranquille.

Page 232. Vers 25.

*Ceux d'un Chef, d'un Soldat , d'un Citoyen , d'un
Maître :*
Il n'est pas Roi , mon fils ; mais il enseigne à l'être.

Il y a dans l'Édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie ,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaste génie.

C'étoit là une vérité dure.

CHANT HUITIEME.

Page 235. Vers premier.

D*Es Etats , &c.*

Voici le commencement de ce Chant dans
l'Édition de 1723.

Paris , toujours injuste & toujours furieux ,
De la mort de son Roi rendoit graces aux Cieux,
Le Peuple , qui jamais n'a connu la prudence ,
S'enivroit follement de sa vaine espérance.

Mais Philippe , au récit de la mort de Valois ,
 Tremble dans ses Etats pour la premiere fois.
 Il voyoit des Bourbons les forces réunies ,
 Du trône sous leurs pas les routes applanies ,
 Un Chef infatigable , & plein de fermeté ,
 Instruit par le travail & par l'adversité ,
 Et qui pouvoit bientôt , conduit par la vengeance ,
 Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
 Il crut qu'il étoit temps d'envoyer un secours
 Demandé si long-temps & différé toujours.
 Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine ,
 Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces Vers sont retranchés dans
 les autres Editions.

Page 238. Vers 27.

Après ce Vers ,

Où sembloient attachés les destins de l'Etat.

Il manque ces quatre Vers ici , qui sont
 dans l'édition de 1723, & qu'on doit restituer :

Henri , loin des remparts de la Ville alarmée ,
 Aux campagnes d'Ivry conduisit son Armée ,
 Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs ,
 Que leur aveuglement pouffoit à leurs malheurs.

Ibid. Vers 29.

Est un champ fortuné , l'amour de la nature.

Après ce Vers on lit les suivans dans

CHANT HUITIEME. 279

l'Edition de 1723, dont la plupart sont changés dans les autres Editions.

Là souvent les Bergers, conduisant leurs troupeaux,
° Du son de leur musette éveilloient les échos:
Là les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivoient le dain léger, & le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphirs habitoient sur ces bords;
Cérès y répandoit ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux Armées,
D'une chaleur égale au combat animées.
Cérès en un moment vit leurs fiers Bataillons
Ravager ses bienfaits naissants dans les sillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent:
Dans le fond des forêts les Nymphes se cachèrent,
Le Berger, plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

Page 242. Vers 4.

Après ce Vers,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.

Onvoit dans l'Edition de 1723 ce qui suit:

Sancy, brave guerrier, Ministre, Magistrat,
Estimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat:
La Trimouille, Clermont, Tournemine, & d'Angennes,
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,

Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.

Là , paraissoient Givri , Noailles & Feuquieres ,
Le malheureux de Nesle , & l'heureux Lefdiguieres , &c.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement , Maître des Requêtes , Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne , Colonel-Général des Suisses , Premier Maître-d'Hôtel du Roi , Surintendant des Finances , & réunit ainsi en sa personne le Ministère , la Magistrature & le Commandement des Armées. Il étoit fils de Robert de Harlay , Conseiller au Parlement , & de Jacqueline de Morvilliers ; il naquit en 1546 , & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes , il se trouva dans le Conseil de Henri III , lorsqu'on délibéroit sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue ; il proposa de lever une armée de Suisses. Le Conseil , qui savoit que le Roi n'avoit pas un fol , se moqua de lui : *Messieurs* , dit Sancy , *puisque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits , il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir , je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette Armée.* On lui donna sur le champ la Commission & point d'argent , & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'a-

bord

bord il persuada aux Gênevois & aux Suisses de faire la guerre au Duc de Savoie , conjointement avec la France : il leur promit de la Cavalerie qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie , & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette Armée , il prit quelques Places au Duc de Savoie ; ensuite il fut tellement gagner les Suisses , qu'il engagea l'Armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy , dans cette négociation , dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries , & entr'autres ce fameux diamant , nommé le Sancy , qui est à présent à la Couronne.

Ce diamant , qui passoit pour le plus beau de l'Europe , avoit d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal , Dom Antoine , chassé de son Pays par Philippe II. Dom Antoine s'étoit réfugié en France , n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries , & un petit coffre dans lequel il y avoit quelques diamans. Celui dont il est question , est un diamant assez large , qu'il mettoit à son chapeau , & qu'il aimoit beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de Sancy , qui lui prêta quarante mille francs sur cet es-

fet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme , le diamant demeura à Sancy , qui fut honteux d'avoir , pour une somme si modique , une piece d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Dom Antoine , & eût pu même en donner davantage.

Sancy , étant Surintendant des Finances sous Henri IV , fut disgracié , au rapport de Monsieur de Thou , parce qu'il avoit dit à la Duchesse de Beaufort , que ses enfans ne feroient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les Finances , parce qu'il s'accommodoit beaucoup mieux de Rofni. Sancy même ne fut point disgracié , puisque le Roi en 1604 le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'étoit fait Catholique quelque temps après Henri IV , disant qu'il falloit être de la Religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné , qui ne l'aimoit pas , composa l'ingénieuse & mordante Satyre intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'Edition de 1723.*)

Page 244. Vers 27.

Le grand Mornay le suit , toujours calme & serein , &c.

Il y a dans l'Edition de 1727.

Il veille autour de lui , tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous , lui dit-il , cet Escadron qui plie ?

Ici , près de ces bois , Mayenne est arrêté :
D'Aumale vient à nous : marchons de ce côté.
Ainsi , dans la mêlée , il l'assiste , il l'escorte.

Les Vers de la présente Edition sont bien supérieurs.

Page 249. Vers 22.

*Le généreux Bourbon fut bientôt le danger
Où Biron trop ardent , venoit de s'engager , &c.*

L'Edition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois-je ! c'est ton Roi , qui vole à ton secours :
Il fait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le fait , il y vole. Il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrive , il paraît comme un Dieu menaçant ;
D'Aumale à son aspect recule en frémissant.
Tout tremble devant lui , tout s'écarte , tout plie.

Ces Vers ne sont point à comparer à ceux que l'Auteur y a substitués.

Cependant l'Auteur toujours exact , a soin de marquer que ce fut à la vérité à Ivry que le jeune Biron fut blessé ; mais que Henri le Grand lui sauva seulement la vie au combat de Fontaine-Française. On a transporté à la Bataille d'Ivry cet événement qui , n'étant point un fait principal , peut être aisément déplacé. (*C'est la remarque de l'Edition de 1737, & des suivantes.*)

Page 250. Vers 5.

Un bruit affreux s'entend : la discorde cruelle , &c.

Les Vers suivans font encore ajoutés par l'Auteur dans l'Edition de 1737 , & suivantes.

Page 252. Vers 5.

Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux , &c.

Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'Edition de 1723.

Egmont , courtifan lâche , & soldat téméraire ,
Esclave du Tyran qui fit périr son pere :
Malheureux , il n'osoit , sur un bord étranger ,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ,
Et , de ses fers honteux chérissant l'infamie ,
Il n'osoit point venger son pere & sa patrie.
Il parut , le Héros le fit tomber soudain.
Le fer étincelant , &c.

Mais l'Edition de Londres , celle de 1737 , & celle-ci , font beaucoup meilleures en cet endroit.

Ibid. Vers 22.

Combattons , c'est à nous de fixer la victoire , &c.

Les dix Vers suivans ne se trouvent pas dans l'Edition de 1727 , mais ils font dans celle de 1737 , & suivantes.

Excita ses remords , &c.

Après ce Vers , on trouve dans l'Edition de 1727 , huit Vers que voici.

Sur son corps tout sanglant , le Roi sans résistance ,
Tel qu'un foudre éclatant , vers Mayenne s'avance :
Il l'attaque , il l'étonne , il le presse , & son bras
A chaque instant sur lui suspendoit le trépas.
Ce bras vaillant , Mayenne , alloit trancher ta vie ;
La Ligue en pâlissoit , la Guerre étoit finie ;
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'instant :
On l'entoure , on l'arrache à la mort qui l'attend.

Voici encore ce qu'on trouve dans l'Edition de 1723.

Mais Némours & la Châtre accourent à l'instant :
On l'entoure , on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ! au moment même une main inconnue
Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue.
C'est ainsi qu'autrefois , dans ce temps fabuleux
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux ,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre ,
Dans ces combats sanglants , aux rives du Scamandre ;
On vit plus d'une fois des mortels furieux ,
Par un fer sacrilege oser blesser les Dieux.

Le quatrieme de ces Vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'Edition de 1723 une remarque qui n'est point dans les autres Edi-

tions , parce que l'on en a supprimé les Vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry , ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : Il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avoit blessé dans ses Gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand dans un Poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale ; il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble , autant qu'il peut , ces actions séparées , qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot , qu'il compose un tout de diverses parties ; sans cela il est absolument impossible de faire un Poëme épique , fondé sur une Histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry , mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois Cornettes Wallonnes , & y auroit péri , s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque temps , & jetterent de grands cris de joie , quand ils le virent revenir , l'épée à la main , tout couvert du sang des ennemis.

CHANT HUITIEME. 287

Je remarquerai qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit :
SIRE, Vous avez fait l'Alexandre : il est temps
que vous fassiez le César ; c'est à nous à mourir
pour Votre Majesté, & ce nous est gloire ; à vous,
SIRE, de vivre pour nous ; & j'ose vous dire
que ce vous est devoir.

Page 253. Vers 28.

Les Ligueurs sans défense, implorant ses bontés, &c.

Après ce Vers, voici ceux qu'on trouve
dans l'Édition de 1723.

Vivez, s'écria-t-il, Peuple né pour me nuire :
Henri vouloit vous vaincre & non pas vous détruire :
C'est la seule vertu qui doit vous désarmer :
Vivez, c'est trop me craindre : apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses Soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion, &c.

Page 255. Vers 2.

Plus prompt que le temps, vole au-delà des mers.

Il y avoit dans l'Édition de 1723.

Traversant tous les jours, & les monts, & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers,
La Renommée enfin dans la Ville rebelle,
Des exploits de Henri répandoit la nouvelle.
Mayenné dans ces murs abusoit les esprits, &c.

 CHANT NEUVIEME.

Page 258. Vers 8.

N I les vœux des humains , ni l'ordre des saisons.

Au lieu des huit Vers suivans , on trouve dans l'Edition de 1723 , ceux que voici.

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
 Les Peuples paresseux , séduits par l'abondance ,
 N'ont jamais exercé par d'utiles travaux ,
 Leurs corps appesantis qu'énerve le repos.
 Dans un loisir profond , aux soins inaccessible ,
 La mollesse entretient un silence paisible.
 Seulement quelquefois on entend dans les airs
 Les sons effeminés des plus tendres concerts :
 Les voix de mille amans , &c.

Page 259. Vers dernier.

*Porte en sa faible main les destins de la terre ,
 Donne avec un souris , ou la paix , ou la guerre.*

Voici comme l'Edition de 1723 a mis ces deux Vers.

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre ,
 Porte en sa faible main les destins de la terre.

Page 262. Vers. 23.

Le faible Ximoïs , & les champs où fut Troie.

L'édition

CHANT NEUVIEME. 289

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers.

La campagne où jadis on vit les murs de Troies.

Page 164. Vers 2.

Telle ne brilloit point , &c.

Ces deux Vers sont ainsi dans l'Edition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux ,
Et seule elle ignoroit le pouvoir de ses yeux.

Page 165. Vers 10.

Au devant du Moarque , &c.

Voici ce que met l'Edition de 1723, au lieu de ce Vers & de quelques-uns des suivans.

Au devant du Monarque , il conduisit ses pas ,
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue ,
Il allume en leur ame une crainte inconnue ,
Leur inspire ce trouble & ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.

Page 166. Vers 26.

*N'aime , ne voit , n'entend , ne connaît que d'Es-
trées , &c.*

Après ce Vers , voici ce qu'on lit dans l'E-
dition de 1723.

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos ,

Bb

Les folâtres plaisirs désarmer ce Héros ;
 L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée ,
 L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
 Et rioit en voyant dans ses débiles mains ,
 Ce fer , l'apui du trône , & l'effroi des humains ;
 Tandis que de l'amour Henri goûtoit les charmes ,
 Son absence en son camp répandoit les alarmes ,
 Et ses chefs étonnés , ses soldats abattus , &c.

Page 167. Vers 6.

Il descendit des Cieux , &c.

Jusqu'au Vers 15 , l'Edition de 1723 met ainsi en deux Vers :

Il va trouver Sully d'un vol léger & prompt ,
 Et lui dit de son Roi la faiblesse & l'affront.
 Non moins prudent ami , &c.

Il est à remarquer que l'Auteur a mis ici , & dans la suite , *Mornay* , qui paraît dans les Editions de Londres , & autres , au lieu de celui de Sully , qui est dans l'Edition de 1723.

Page 169. Vers 24.

Cher ami , dit le Roi , &c.

Ces deux vers sont ainsi dans l'Edition de 1723.

Tout autre eût d'un Censeur haï le front sévère ,
 Cher ami , dit le Roi , tu ne peux me déplaire ,
 Viens , le cœur de ton Prince , &c.

CHANT DIXIEME.

Page 263. Vers premier.

*C*Es moments dangereux , &c.

Voici de quelle maniere commence l'Edition de 1723.

Le temps vole , & sa perte est toujours dangereuse ,
 En vain du grand Bourbon la main victorieuse ,
 Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;
 Négliger ses lauriers , c'est n'avoir point vaincu ;
 Ces jours , ces doux moments perdus dans la mollesse ,
 Rendoient aux ennemis l'audace & l'alégresse ;
 Déjà dans leur asyle , oubliant leurs malheurs ,
 Vaincus , chargés d'opprobre , ils parloient en vain-
 queurs.

Page 280. Vers 3.

Ils demandoient l'assaut , &c.

Au lieu de ce Vers & des cinq qui le suivent,
 voici ce que met l'Edition de 1723 :

Mais d'un Peuple barbare , ennemi généreux ,
 Henri retint ses traits déjà tournés sur eux :
 Il vouloit les sauver de leur propre furie :
 Haï de ses Sujets , il aimoit sa Patrie ;
 Armé pour les punir , prompt à les épargner , &c.

B b 2

*Page 280. Vers 29.**Mais le faux zele , hélas !*

Au lieu de ces deux Vers , voici ceux que
met l'Edition de 1723.

Mais il ne prévît pas en cette occasion
Ce que pouvoit les Seize & la Religion.

*Page 288. Vers 28.**Connut qu'enfin les temps alloient être accomplis.*

L'Edition de 1723 met ainsi ce Vers , &
les cinq qui le suivent.

Enfin les temps affreux alloient être accomplis ,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avoit prédits ;
Le saint Roi , qui du haut de la voûte divine
Veilloit sur le Héros dont il est l'origine ,
Touché de sa vertu , saisi de tant d'horreurs ,
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

Page 289. Vers 7.

*Devant lui sont ces Dieux , ces brûlans Séraphins ,
A qui de l'Univers il commet les destins , &c.*

Au lieu de ces vers , & des treize qui sui-
vent , il y avoit dans l'Edition de 1727 :

Malgré tant de clameurs & de cris odieux ,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux , &c.

Par des coups effrayants souvent ce Dieu jaloux,
A sur les Nations étendu son courroux ;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices ,
Il le soutient lui-même au bord des précipices ,
Epure sa vertu dans les adversités ,
Combat pour sa défense , & marche à ses côtés.

Page 292. Vers premier.

*Il avoue , avec foi , que la Religion
Est au dessus de l'homme , & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise , &c.*

Mais l'Edition de 1723, moins parfaite que
les suivantes , met ainsi ces Vers :

Ces rayons désirés enflamment ses esprits,
Il avance avec elle aux remparts de Paris :
Il parle , & les remparts tombent en sa présence ,
Les Ligueurs éperdus implorent sa clémence.

Il y avoit dans l'Edition de 1727 :

Il abjure avec foi ses dogmes séducteurs ,
Inpérieux enfants de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes & des Remarques.



HISTOIRE

ABRÉGÉE

*Des événemens sur lesquels est fondée la
fable du Poëme de la Henriade.*

LE feu des guerres civiles , dont François II vit les premières étincelles , avoit embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en étoit le sujet parmi les peuples , & le prétexte parmi les grands. La Reine Mere , Catherine de Médicis , avoit plus d'une fois hasardé le salut du Royaume pour conserver son autorité , armant le parti catholique contre le protestant , & les Guises contre les Bourbons , pour les accabler les uns par les autres.

La France avoit alors , pour son malheur , beaucoup de Seigneurs trop puissants , & par conséquent factieux : des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle : des Rois enfans ,

aux noms desquels on ravageoit l'Etat. Les batailles de Dreux , de Saint Denis , de Jarnac , de Montcontour , avoient signalé le malheureux Regne de Charles IX. Les plus grandes villes étoient prises & reprises , saccagées tour à tour par les partis opposés. On faisoit mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les Eglises étoient mises en cendres par les réformés , les temples par les catholiques ; les empoisonnemens & les assassinats n'étoient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de saint Barthelemi. Henri le Grand , alors Roi de Navarre , & dans une extrême jeunesse , chef du parti réformé , dans le sein duquel il étoit né , fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du parti. On le maria à la Princesse Marguerite , sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces , au milieu de la paix la plus profonde , & après les sermens les plus solennels , que Catherine de Médicis ordonna ces massacres , dont il faut perpétuer la mémoire , (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français), afin que les hommes , toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion , voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour , qui se piquoit

de politesse , une femme célèbre par les agrémens de l'esprit , & un jeune Roi de vingt-trois ans , ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant , le commit avec transport & avec zele. Plus de cent millé hommes furent assassinés par leurs compatriotes , & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux , comme le Président Jeanin , le Marquis de Saint Herem , &c. la moitié des Français égorgeoit l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III quitta le trône de la *Pologne* pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs , dont elle ne fut tirée que par Henri IV , si justement surnommé *le Grand* , par la postérité qui seule peut donner ce titre.

Henri III , en revenant en France , y trouva deux partis dominans. L'un étoit celui des réformés , renaissant de sa cendre , plus violent que jamais , & ayant à sa tête le même Henri le Grand , alors Roi de Navarre. L'autre étoit celui de la Ligue , faction puissante , formée peu à peu par les Princes de Guise , encouragée par les Papes , fomentée par l'Espagne , s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines , consacrée en apparence par le zele de la religion catholique ; mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef

étoit le Duc de Guise , surnommé *le Balafre* , Prince d'une réputation éclatante ; & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes , sembloit né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III , au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité Royale , les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le Chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guise qui le vouloit détrôner , contre le Roi de Navarre , son beau-frere , son héritier présomptif , qui ne pensoit qu'à établir l'autorité Royale , d'autant plus qu'en agissant pour Henri III , à qui il devoit succéder , il agissoit pour lui-même.

L'Armée que Henri III envoya contre le Roi son beau-frere , fut battue à Coutras ; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire , que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il étoit , il demanda la paix , & le Roi vaincu n'osa l'accepter , tant il craignoit le Duc de Guise & la Ligue. Guise dans ce temps-là même venoit de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafre* , humilièrent encore davantage le Roi de France , qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guise , enflé de sa gloire , & fort de la faiblesse de son Souverain , vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades , où ce peuple chassa les Gardes du Roi , & où ce Monarque fut obligé de fuir de sa capitale.

Guise fit plus , il obligea le Roi de tenir les états généraux du Royaume à Blois , & il prit si bien ses mesures , qu'il étoit prêt de partager l'autorité Royale , du consentement de ceux qui représentoient la nation , & sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III , réveillé par ce pressant danger , fit assassiner au Château de Blois cet ennemi si dangereux , aussi-bien que son frere le Cardinal , plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guise.

Ce qui étoit arrivé au parti protestant , après la Saint Barthelemi , arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs leverent le masque , Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion , & non comme un Roi qui avoit puni des sujets coupables.

Il fallut que Henri III , pressé de tous côtés , se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris , & c'est là que commence la HENRIADE.

Le Duc de Guise laissoit encore un frere ;

c'étoit le Duc de Mayenne , homme intrépide , mais plus habile qu'agissant , qui vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces , & animée par la vengeance & par le Fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre Elizabeth , Reine d'Angleterre , qui étoit pleine d'estime pour le Roi de Navarre , & qui eut toujours une extrême passion de le voir , le secourut plusieurs fois d'hommes , d'argent , de vaisseaux ; & ce fut Duplessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ses secours.

D'un autre côté , la branche d'Autriche , qui régnoit en Espagne , favorisoit la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattoient le Roi de Navarre , non-seulement par des excommunications , mais par tous les artifices de la politique , & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III alloit se rendre maître de Paris , lorsqu'il fut assassiné à Saint Cloud par un Moine Dominicain , qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissoit à Dieu , & qu'il couroit au martyre : & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique , ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique , la créance de tous les Ligueurs , étoit qu'il falloit tuer son Roi ,

s'il étoit mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le crioient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimoit dans tous ces livres pitoyables qui inondoient la France , & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques , comme des monumens curieux d'un siècle également barbare , & pour les lettres , & pour les mœurs.

Après la mort de Henri III , le Roi de Navarre , (*Henri le Grand*) reconnu Roi de France par l'armée , eut à soutenir toutes les forces de la Ligue , celles de Rome , de l'Espagne , & son Royaume à conquérir. Il bloqua , il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre , & dont on a fait quelque usage dans ce Poème , on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron , le Duc de Bouillon , &c. Dupleffis-Mornay fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce Prince ; il le servoit de sa personne dans les armées , de sa plume contre les excommunications des Papes , & de son grand art de négocier , en lui cherchant des secours chez tous les Princes protestans.

Le principal Chef de la Ligue étoit le Duc de Mayenne : celui qui avoit plus de réputation après lui , étoit le Chevalier d'Aumale , jeune Prince , connu par cette fierté & ce courage brillant qui distinguoient particulièrement la Maison de Guise. Ils obtinrent


plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral , qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats , dont le plus fameux , le plus décisif , & le plus glorieux pour Henri IV , fut la Bataille d'Ivry, où le Duc de Mayenne fut vaincu , & le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre , le Roi étoit devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées , mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle , témoin de la lettre qu'on voit encore dans la bibliotheque du Roi , dans laquelle il dit à sa maîtresse : » Si je suis vaincu , » vous me connaissez assez pour croire que » je ne fuirai pas ; mais ma derniere pensée » sera à Dieu , & l'avant-derniere à vous.

Au reste , on omet plusieurs faits considérables , qui , n'ayant pas de place dans ce Poëme , n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France , qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue , ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque temps un fantôme de Roi sous le nom de Charles X.

Il suffit de dire qu'après tant de malheurs & de désolations , Henri IV se fit catholique , & que les Parisiens , qui haïssoient sa religion , & révéroient sa personne , le reconnurent alors pour leur Roi.





I D É E

D E L A

HENRIADE.

LE sujet de la HENRIADE est le siege de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scene ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse Bataille qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garant ces Vers de M. Despréaux.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique :

Pour prendre Lille, il faut que Dole soit rendu;

Et que leurs vers exacts , ainsi que Mezeray ,
Aient fait tomber déjà les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies , où les événemens sont pliés aux regles du théâtre.

Au reste ce Poème n'est pas plus historique qu'aucun autre. LE CAMOUENS , qui est le Virgile des Portugais , a célébré un événement dont il avoit été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade connue de tout le monde , & n'en a omis ni l'Hermite Pierre , ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son Enéide que des fables reçues de son temps , & qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homere , contemporain d'Hésiode , & qui par conséquent vivoit environ cent ans après la prise de Troies , pouvoit aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avoient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homere , c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman , que les caracteres ne sont point de son imagination , qu'il a peint les hommes tels qu'ils étoient , avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités , & que son Livre est le monument des mœurs de ces temps reculés.

LA HENRIADE est composée de deux parties : d'événemens réels dont on vient de rendre

rendre compte , & de fictions. Ces fictions font toutes puisées dans le Syftême du *merveilleux* , tels que la prédiction de la conversion de Henri IV , la protection que lui donne Saint Louis , son apparition , le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques qui étoient alors si communes , &c.

Les autres font purement allégoriques. De ce nombre font le voyage de la Discorde à Rome , la Politique , le Fanatisme personnifiés , le Temple de l'Amour ; enfin , les Passions & les Vices ,

Prenant un corps , une ame , un esprit , un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnoient les païens , c'est que ces attributs allégoriques font trop connus pour être changés. L'Amour a des fleches , la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens , dans nos tableaux , dans nos tapisseries , sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poésie ne signifie que la Mer , & non l'*Epouse* de Neptune. Les *Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre* , &c.

S'il est quelqu'un d'un avis contraire , il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux , qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ;

Bientôt ils défendront de peindre la Prudence ,
De donner à Thémis , ni bandeau , ni balance ,
Et le temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain :
Et par-tout des discours , comme une idolâtrie ,
Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage , on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres , n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Aïeux y sont nommés avec éloge , ne doivent aucune reconnaissance à l'Auteur , qui n'a eu en vue que la vérité ; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges , c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a , dans cette nouvelle édition , retranché quelques vers qui contenoient des vérités dures contre les Papes , qui ont autrefois deshonoré le Saint Siege par leurs crimes , ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français , qui condamnent les méchancetés de Louis XI , & de Catherine de Médicis , peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a élagué ce morceau , uniquement parce qu'il

étoit trop long , & qu'il y avoit des vers dont il n'étoit pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions , selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers.

On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on supposoit tué par Henri IV , parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme sembloit rendre Henri IV un peu odieux , sans le rendre plus grand.

On a fait passer Dupleffis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Elizabeth , parce qu'effectivement il y fut envoyé , & qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation.

On s'est servi de ce même Dupleffis-Mornay dans le reste du Poëme , parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant , il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les Chants suivans ; de même qu'il seroit impertinent dans une Tragédie , (dans Bérénice , par exemple) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte & à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens , l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il fait que quiconque

écrit est fait pour effuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion qui fait en grande partie le sujet du Poème, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure.

Tel est, par exemple, ce morceau sur la Trinité :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours Une, & par-tout étendue;
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
→ Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu;
Le Christ, de nos péchés Victime renaissante,
De ses Elus chéris, nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus;
Il lui découvre un Dieu sous un Pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer.

Il y auroit une extrême injustice à examiner

· tout l'ouvrage comme une These de Théologie. Ce Poëme ne respire que l'amour de la Religion & des Loix : on y déteste également la rebellion & la persécution. Il ne faut pas juger sur un mot, un Livre écrit dans un tel esprit.





T A B L E
D E S C H A N T S
D E L A H E N R I A D E ,
A V E C L E S V A R I A N T E S
E T A U T R E S P I E C E S
C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

P Réface par M. Marmontel ,	page v
LA HENRIADE , Chant premier ,	1
Chant second ,	19
Chant troisieme ,	37
Chant quatrieme ,	57
Chant cinquieme ,	79
Chant sixieme ,	97
Chant septieme ,	113
Chant huitieme ,	135
Chant neuvieme ,	157
Chant dixieme ,	173

V A R I A N T E S d e l a H e n r i a d e , a v e c d e s R e -
m a r q u e s .



T A B L E.

<i>Chant premier ,</i>	195
<i>Chant second ,</i>	217
<i>Chant troisieme ,</i>	237
<i>Chant quatrieme ,</i>	243
<i>Chant cinquieme ,</i>	255
<i>Chant sixieme ,</i>	260
<i>Chant septieme ,</i>	265
<i>Chant huitieme ,</i>	277
<i>Chant neuvieme ,</i>	288
<i>Chant dixieme ,</i>	291
<i>Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la fable du Poëme de la Henriade ,</i>	295
<i>Idée de la Henriade ,</i>	303

Fin de la Table de ce Volume.



B